

HILBERT SCHNEIDER

KNABEN

TRADUIT ET DÉVELOPPÉ PAR MINOS



Préface

Sous le titre commun de *Perverse Knaben – Knaben müssen gezüchtigt werden !*, le recueil de Hilbert Schneider contient une première histoire, *Ein Junge wird pervers*, et une seconde, dont les personnages n'ont pas de lien avec la précédente, *Peitsche und Prügel – Aus dem Tagebuch eines Vierzehnjährigen*.

Je ne sais rien de cet auteur. J'ai découvert ses textes qui étaient en vente par correspondance il y a des années – la couverture fait état d'un *Copyright 1977 by Euroman Editions LTD* –, mais je n'ai pas réussi à entrer en contact avec lui.

J'ai voulu mettre ces histoires à la disposition des francophones. Je les ai donc traduites, et, n'ayant pu m'arrêter en chemin, selon mon habitude je les ai aussi prolongées ; quand on trouve des personnages comme cela, il est difficile de les lâcher ! J'aime en particulier, dans *Les garçons doivent être dressés*, cette ambiance glauque, cet oncle sinistre, le serviteur répugnant, où même le jeune garçon est un peu effrayant... Entre autres modifications, j'ai ajouté un chapitre entier, le cinquième et dernier, qui ne doit rien à Hilbert Schneider, mais comporte plusieurs réminiscences de l'inoubliable *Babar* de Marquis de S. – lui encore !

J'ai interverti l'ordre des histoires car il me semblait préférable de commencer par la plus courte. L'original contenait plusieurs dessins dont je ne reproduis que le plus abouti ; les autres sont décrits dans le cours du chapitre IV.

Un grand merci à Jan qui a relu ces textes.

Minos

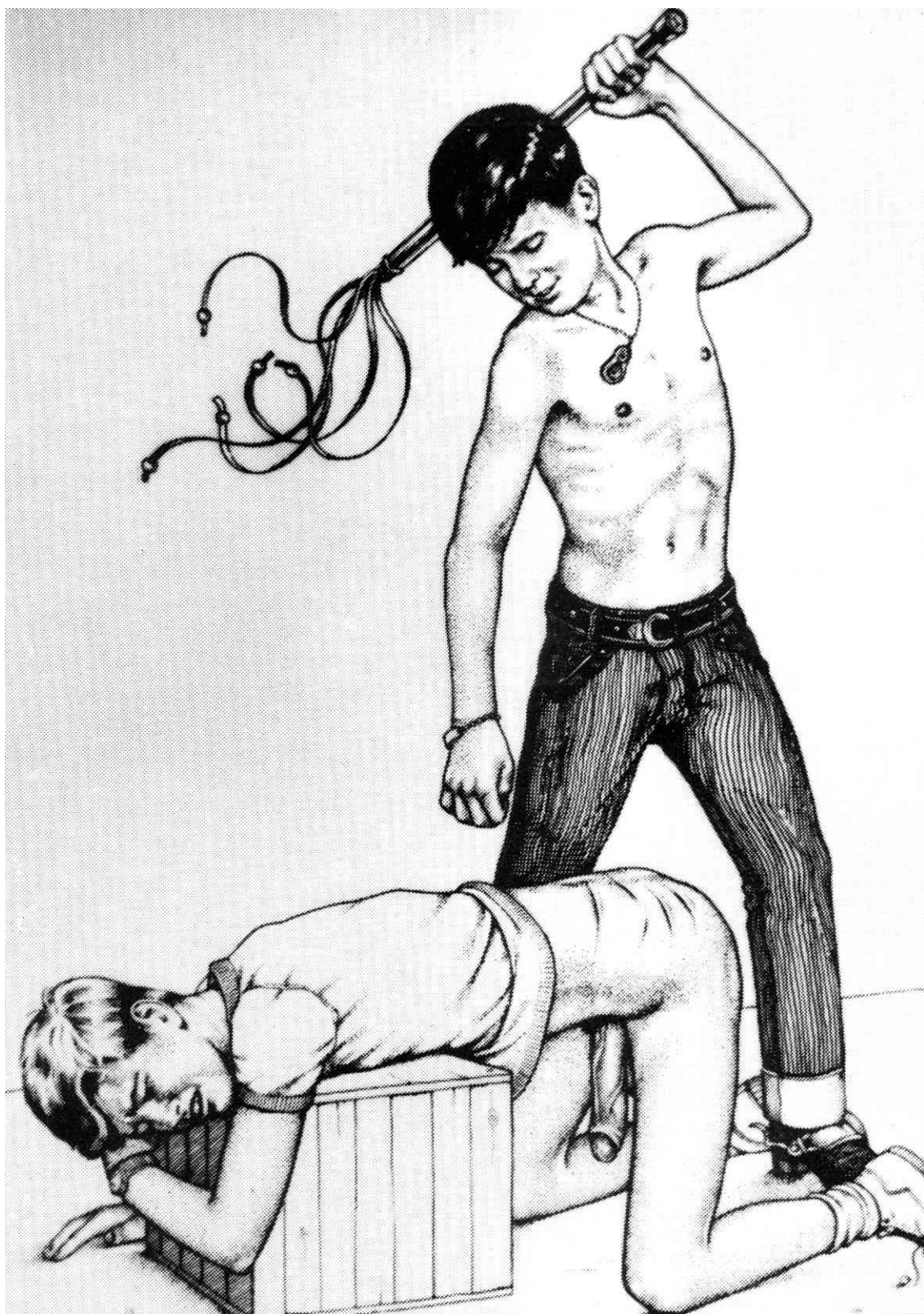


Illustration issue du recueil de Hilbert Schneider.

FOUET ET FESSÉE

EXTRAIT DU JOURNAL
D'UN GARÇON DE 14 ANS.

Avertissement

*Par un hasard heureux dont il n'y a pas lieu de révéler les circonstances, nous avons découvert un journal intime tout à fait passionnant. Il fut écrit de 1971 à 1976 par un jeune Allemand, Helmut ***, né en 1959. Si nous croyons qu'il mérite d'être publié, c'est qu'il montre l'étrange personnalité de cet adolescent, entièrement occupé par le sado-masochisme et la pédérastie. La discipline et les rapports sexuels sont fréquemment les principales préoccupations des jeunes à cet âge, mais le lecteur trouvera ici que le fouet et la sodomie sont bien plus présents que d'ordinaire.*

Nous avons décidé d'en rendre disponible seulement la partie la plus intéressante, celle qui s'étend d'août à octobre 1973, au moment où Helmut a 14 ans, le reste n'apportant pas réellement d'éléments nouveaux. Nous avons essayé dans la traduction de respecter de notre mieux l'argot scolaire de cette époque afin de restituer le ton original.

Les passages non publiés ici nous apprennent que Helmut est enfant unique, un enfant naturel élevé par sa mère. Celle-ci, qui est d'un caractère plutôt instable, s'est mariée en 1972 avec un autre homme, Axel, qui apparaît comme un bon vivant, quoiqu'avec des goûts spéciaux – assez proches en fait de ceux d'Helmut. On verra que cette rencontre jouera un rôle important dans la vie sexuelle du jeune garçon.

Sur ce qui a amené Helmut à ces dispositions, on peut seulement penser qu'il a été très marqué par les fessées que sa mère lui donnait petit : « Quand elle m'attrape pour ça, je suis scotché, je tremble de peur, je crains de me faire pipi dessus, surtout au moment où elle me défait le pantalon, où elle me colle en travers de ses genoux... » (Mai 1971). Assez rapidement, il les intègre dans des jeux masochistes qu'il se raconte le soir dans son lit en se masturbant, et où il utilise des camarades de classe : il les relate ensuite dans son journal le lendemain. Pour les origines de son homosexualité, on est dans le cas classique de l'absence du père.

Cet extrait commence juste après les grandes vacances. Quelques semaines plus tôt, la petite famille a déménagé pour la campagne, à peu de distance de Düsseldorf où la mère a un emploi. Axel, lui, travaille comme dessinateur pour une agence de publicité, ce qui lui permet d'exercer sa profession à domicile. Helmut, qui était auparavant dans une école publique, fréquente à présent un collège technique privé, qui est donc nouveau pour lui.

Journal

Lundi 13 août 73, 21h30.

Grandes vacances terminées... c'est reparti pour l'école ! Mais une nouvelle école avec plein de nouveaux garçons, ça peut devenir tout à fait bien ! On est 16 dans la classe. Tous sympas et pas coincés, au moins la plupart. Suis content qu'il y ait pas de stupides enfants de Marie !... Il y en a un que j'ai déjà repéré : il s'appelle Andreas. Il a des cheveux longs, d'un blond super, et il a un visage doux, comme une fille : on dirait un ange ! Évidemment j'ai bien compris que tout le monde lui courait après. Mais je sais pas s'il est très sympa – justement il a l'air un peu trop content de lui...

Apparemment la discipline est très sévère ici. Eh oui, je suis dans une école privée maintenant... Menge dit à chaque fois (à la première heure tout de suite du dessin technique, ouf !) qu'il a « une excellente règle à la disposition de tous ceux qui auraient oublié pendant les vacances comment on doit se comporter à l'école ». Il doit avoir la cinquantaine, il porte toujours une blouse grise, et il a l'air plutôt vache.

Mais c'est rien à côté du prof de gym. Lui c'est autre chose ! Il est plus jeune que Menge, ressemble à Monsieur Muscle, et il a toujours à la main une longue canne de bambou pour aligner les élèves, les désigner en leur donnant un coup sur la tête, et ce genre de choses délicates...

J'ai été plutôt excité pendant cette journée. Je m'en suis arraché une trois fois : d'abord en rentrant du collège, ensuite avant que ma mère m'appelle pour le dîner, et il y a un instant, juste avant de prendre ce cahier. À chaque coup je pensais au bel Andreas... J'aimerais beaucoup le faire pour de vrai avec des *boys*, mais ici j'en connais encore aucun.

Mercredi 15 août 73, 17h.

Rentré de l'école très excité. Andreas portait aujourd'hui un pantalon blanc, un peu étroit, et j'ai bandé rien qu'en voyant ses fesses là-dedans. On lui voyait

même l'élastique du slip, sous les fesses. Je viens de m'en suis arraché deux à la suite rien qu'en pensant à lui.

Vendredi 17 août 73, 16h.

Vu aujourd'hui, pour la première fois, comment la canne, c'est-à-dire la règle, est appliquée ! Klaus et Frederic ont bavardé pendant l'heure de dessin technique et Menge (il s'appelle ainsi parce qu'avec lui on peut recevoir *beaucoup* de corrections !...), donc le Menge a perdu patience. Il a sorti une très longue règle (un mètre de long, carrée, en bois plein), il les a fait venir au tableau, et il leur a ordonné de se pencher en avant. Pas seulement un peu, mais à fond, en posant les mains sur les chevilles. Apparemment c'est comme ça qu'on fait ici. Du coup les fesses sont comme tendues en l'air ! Chacun a reçu trois coups. Mais il a frappé de toutes ses forces ! La règle sifflait en l'air, vraiment fort et effrayant. Elle est raide et pourtant elle se courbait sur les derrières serrés dans les jeans. Apparemment les garçons connaissent ça. Frederic a grogné à chaque coup et a fléchi les genoux, mais il est resté sur ses pieds. Klaus s'est dressé en sursaut au second coup, mais il s'est dépêché de se remettre en place.

Après ça les deux avaient la tête cramoisie et remuaient nerveusement sur leur chaise. Pendant la punition je suis devenu super excité et je me suis pris une gigantesque trique. À la récréation suivante, j'ai dû filer aux toilettes pour m'en tirer une. Et encore à l'instant, je m'en suis de nouveau arraché une : je n'ai pensé qu'à cette punition. C'est prodigieusement bandant ! Je veux dire, recevoir si totalement dans le cul la règle ou autre chose de ce genre. C'est bien simple, ça m'excite simplement de l'écrire ! Ce sera à en devenir enragé, le jour où ça m'arrivera à moi aussi. Je me demande si ça fait vraiment tellement mal, comme ils disent ? Je pense que j'aurai pas longtemps à attendre, car il en faut pas beaucoup à l'école pour recevoir la canne. Et maintenant je suis bien avancé ! J'ai recommencé à durcir... je vais remettre ça !

Mercredi 22 août 73, 18h.

Ici à la campagne, décidément le plus bandant c'est bien d'aller à l'école ! Quoique ça puisse paraître impossible, c'est pourtant comme ça. Car aujourd'hui la canne est de nouveau entrée en action ! Cette fois-ci pendant l'heure de gymnastique. Notre professeur se nomme Siegfried Schmidt et tout le monde l'appelle « le SS ». En tout cas, il applique la canne aussi bien qu'un SS, de ça on est tous convaincus ! Mathias est un garçon grand et mince, assez mignon, mais c'est un déconneur. Manque de pot, le prof l'a surpris et il l'a corrigé. Le SS le fait un peu différemment que Menge, il utilise un petit banc pour ça : on doit se mettre à

genoux à un bout, et se coucher le buste dessus. Aussitôt qu'un coup est tombé, Mathias a hurlé en se cramponnant au banc. Et il en a eu trois. Le prof se sert de sa longue canne en bambou qu'il lâche jamais. Elle est souple et ça cingle, c'est effrayant ! J'en ai eu la queue dure comme de la pierre, surtout que j'étais placé de telle sorte que je voyais parfaitement le petit cul de Mathias serré dans son short. Naturellement pendant la douche certains autres ont vu ça et ont ricané entre eux, mais je crois pas qu'ils aient compris pourquoi j'étais excité.

Vendredi 24 août 73, 17h30.

Voilà, maintenant j'ai reçu moi-même la canne ! Deux choses sont sûres à présent : ça fait bien plus mal que je l'imaginais, mais j'ai été aussi bien plus excitée aujourd'hui que jamais auparavant.

Pendant la récréation, Andreas et moi on a couru chez le boulanger, ce qui est carrément interdit. Mais c'est lui qui m'avait proposé, et je ne pouvais rater cette occasion d'être un moment avec lui ! En plus, on est revenus en retard : l'heure avait déjà commencé. On avait un contrôle avec Menge, de telle sorte qu'il n'a pas pu nous punir tout de suite : on devait attendre. Dieu sait à quoi ressemble mon contrôle ! J'ai pensé tout le temps à la fessée qui m'attendait. J'étais très nerveux, mais aussi très excité. J'avais une trique terrible, et j'avais surtout peur qu'on le remarque. Il faut dire que j'avais mon vieux blue-jean délavé, qui est maintenant trop petit pour moi. Il est devenu très mince, et dessous je porte jamais de ceinture de chasteté (de caleçon, je veux dire).

Après qu'on a eu rendu le contrôle, Menge nous a ordonné de venir au tableau. La règle est apparue, et le bel Andreas a dû se mettre en position le premier. Trois coups cinglants, vraiment méchants ! Le Andreas s'est tortillé sous chaque coup, haletant et gémissant, il projetait son cul d'un côté et de l'autre, et j'ai bien vu que s'il est resté debout ce fut de justesse. Ma queue était si raide, qu'elle me faisait mal dans le jean serré. Ça a été ensuite mon tour d'aller au tableau et de me pencher en avant, les mains sur les chevilles. Mon pantalon était si tendu sur mes fesses que j'ai eu peur qu'il éclate. J'entendais les autres qui ricanent entre eux en faisant des commentaires. Ensuite la règle a sifflé, et à la seconde suivante j'ai sauté en l'air avec un hurlement ! Putain, que ça fait mal ! Les coins carrés, ça entaille, ça coupe la chair. C'était comme si j'avais le cul en feu. Je me suis frotté désespérément les fesses. J'en ai entendu qui sifflaient, Andreas a ricané de plaisir, et le Menge s'est moqué de moi. J'ai repris la position, et me suis juré cette fois de rester immobile. J'y suis pas vraiment mieux parvenu au second coup. Putain, que ça brûle ! Je me suis remis en place et j'ai attendu le troisième. C'était comme si la règle voulait s'incruster dans mes fesses. Comme un couteau ! J'ai de nouveau sauté en l'air, mais j'ai pu au moins tenir ma langue. Enfin je l'avais reçu.

Mon cul me faisait horriblement mal, et pendant la récréation dans la cour, j'avais l'impression que tout le monde me regardait. Je ressentais une chaleur brûlante qui se répandait dans tout le bide. Ma queue était si dure que j'ai cru que ç'allait me venir dans le pantalon, avant que j'aie atteint les chiottes. Ça ne s'est tout de même pas passé. Mais dès que je suis arrivé dans les W.C. et que j'ai descendu mon fute, j'ai même pas eu besoin de m'astiquer, ça a jailli tout seul ! C'était divin d'être aussi excité, bien que les fesses me faisaient diaboliquement mal. En tout cas, je pouvais pas y toucher. Pourtant j'ai dû de nouveau les faire entrer de force dans le pantalon, et retour en classe, pour la dernière heure de cette matinée. Je sais pas comment je suis arrivé à m'asseoir à ma place...

C'est vraiment la première fois que je me fais corriger à l'école. L'année dernière, au public, ils nous envoyaient seulement au piquet avec un dictionnaire à bout de bras ou, pour les plus durs, c'était des coups de règles sur le bout des doigts.

Après le cours, Andreas est venu vers moi et m'a demandé si je m'en étais arraché une. Avant que j'aie pu lui répondre, il a ajouté : « J'ai très bien remarqué que tu avais la gaule. Pour ça, tu es comme le Detti. » J'ai demandé comment c'était avec le Detti (en fait il s'appelle Detlev). Andreas m'a expliqué que le Detti avait toujours la trique quand il attrapait la canne dans le cul. Pendant l'heure de gymnastique, il avait une fois subi une correction, et là tous les autres avaient ricané parce qu'ils avaient bien vu qu'il avait la gaule.

Il faut que je fasse mieux connaissance avec Detlev. J'ai encore eu aucun rapport avec lui. C'est un garçon mignon, un peu plus petit que moi, des cheveux blonds plutôt courts, l'air vif et malin, avec des muscles nerveux. Sous la douche, j'ai aussi remarqué qu'il a une belle petite queue.

Lundi 27 août 73, 17h.

Aujourd'hui Detlev a reçu la canne ! Trois coups de Menge. Il s'est tenu tout à fait tranquille, n'a absolument pas bougé, et on a entendu aucun bruit venant de lui. Il supporte ça beaucoup plus courageusement que moi, ou même qu'Andreas. Peut-être il a davantage l'habitude ? Il portait un short. Detlev est le seul de notre classe qui porte encore des culottes courtes. On pouvait voir distinctement qu'il avait la trique après qu'il avait reçu la correction.

Après l'école, j'ai été voir Detlev et on est rentrés ensemble en discutant. Quand on est arrivés devant sa maison, il m'a proposé d'entrer. Chez lui, il y avait personne. On a bavardé sur les professeurs, et ceux qui utilisent la canne le plus souvent. Alors Detlev a ri et a dit qu'Andreas lui avait raconté que j'avais eu la barre lorsque je l'avais reçu de Menge. Après ça, tout était clair entre nous, et on a pu parler ouvertement. Detlev a expliqué qu'il devenait toujours tellement excité lorsqu'il avait à recevoir une volée de coups de canne. Il en reçoit aussi à la maison, et par-dessus le marché cul nu ! Il doit toujours retirer lui-même ses

culottes, et ensuite son père lui donne jusqu'à dix coups cinglants. Et il doit les prendre sans dire un mot. J'ai voulu savoir si son père voyait qu'il avait la gaule à ces moments-là. Il a dit que sa queue est toujours raide avant même qu'il se défasse, mais que son père a jamais rien dit là-dessus.

Pendant qu'on se racontait tout ça, on a eu tous les deux une raideur... Je lui ai demandé s'il était d'accord de me montrer les traces de sa punition du matin. Il a pas fait le difficile. Il a défait son short, il s'est retourné en baissant son slip, et j'ai pu admirer les trois belles barres rose vif, un peu renflées. Il a des fesses très excitantes, petites et serrées. Je les ai touchées, et il s'est laissé faire. Par-dessus sa cuisse je matais aussi sa queue : elle est belle, longue, fine, bien renflée au bout. Puis il s'est retourné et a touché la bosse de mon pantalon. Il m'a dit que j'avais l'air en forme : c'était peu dire ! Il m'a caressé un peu au travers, puis il m'a déboutonné. Il a été surpris de voir que je portais pas de caleçon, et il m'a demandé si je venais toujours à l'école comme ça. L'idée avait l'air de l'exciter. Il me l'a prise et il m'a branlé. Bien sûr je le lui ai rendu. Au bout d'un moment, on a giclé dans les mains l'un de l'autre. C'était délicieux !

C'est bon de savoir que j'ai maintenant un copain avec lequel je peux aller.

Axel m'a fait une réflexion parce que du coup j'étais rentré plus tard. J'espère qu'il va pas m'emmerder avec les horaires : j'ai bien l'intention de revoir Detlev !

Mercredi 29 août 73, 21h.

Reçu la canne ensemble avec Detlev pendant l'heure de gymnastique. C'est à cause de lui : il a voulu qu'on reste les derniers dans les vestiaires. Il a commencé à glisser la main sous mon short, et à me la caresser, en disant qu'il voulait me la sucer. Ça m'excitait, mais heureusement qu'on a entendu le prof arriver, on a eu juste le temps de dégager. Évidemment le SS était furieux d'avoir eu à venir nous chercher et il a dit qu'on serait punis.

À la fin de l'heure, on a eu l'ordre d'aller chercher le petit banc, pendant que les autres pouvaient aller sous la douche. Le SS a attendu, la canne à la main, qu'ils en sortent : ici les châtimements corporels sont toujours infligés devant le reste de la classe, pour que ça fasse un meilleur exemple. Il m'a désigné en premier. J'ai avancé et je me suis mis à genoux au bout du banc. Je me suis allongé en avant, la poitrine contre la planche, et je me suis agrippé aux pieds. C'est effectivement bien pire qu'avec le Menge ! J'ai poussé un hurlement dès le premier coup, et j'ai manqué de glisser sur le côté. Le SS frappe avec beaucoup plus de force que Menge, et le short de gymnastique est bien plus fin que mon jean (je devrais peut-être mettre quand même une ceinture de chasteté pour ce cours). Au second coup, j'ai pas pu davantage rester immobile, heureusement qu'il y a le banc pour se retenir. J'ai pensé qu'il m'en avait donné un de toutes ses forces !

Ensuite il a dû se calmer un peu, car j'ai pris le troisième en gardant les dents serrées.

Puis ç'a été le tour du Detti. Je l'ai regardé tandis que mon cul me brûlait – horrible ! J'avais la trique rien qu'à le voir se pencher en avant ! Il a pas pipé mot et pas gémi une fois ! Ça paraissait complètement fou. Il a bandé ses muscles, et ensuite il a plus bougé.

Puis exit dans la salle de douches. Notre queue à tous les deux était dressée, droite et longue. Le SS nous a reluqués à plusieurs reprises, mais il a rien dit.

Après l'école, de nouveau à la maison de Detlev. On a baissé nos futes, et on s'est regardé les marques qu'on avait dans le cul. Celles du Detti étaient magnifiques : rouges violacées et gonflées. Apparemment les miennes étaient du même genre. On en pouvait plus tellement ça nous faisait bander de voir ça ! Alors on s'est mis sur son lit, tête-bêche. C'était son idée, il appelle ça un « 69 ». Il a l'air d'en connaître un rayon. On s'est sucés en même temps. Le cul me faisait diaboliquement mal, mais c'était quand même absolument délicieux ! Je sentais ses cheveux, fins et légers, entre mes cuisses... J'ai craché mon jus le premier et j'ai senti qu'il l'a avalé. J'en ai fait autant quand il a éclaté du gland à son tour. J'adore le goût de son truc.

Quand je suis rentré, Axel était en colère. Il m'a privé de cinéma pour un mois. J'en ai rien à foutre : il pourrait bien me fouetter, je retournerais quand même avec le Detti !

Jeudi 30 août 73, 14h.

Ce matin, j'ai eu une explication avec Axel. J'ai proposé qu'à l'avenir il me donne des fessées, des punitions corporelles, au lieu de m'enlever mon argent de poche, ou des trucs comme ça. Il a été d'abord surpris, mais il est vite devenu clair que ça lui allait. Il m'a demandé si je savais combien ça faisait mal, et il a souri en apprenant que j'avais déjà reçu deux fois la canne à l'école. Axel m'a raconté ensuite que chez lui il avait été corrigé lui-même de cette façon, et jusqu'à 18 ans. Il a encore dit que c'était une excellente idée, car il trouvait que j'étais devenu ces derniers temps très insolent, et il voulait que je sois fermement repris en main.

Eh bien, ça ne paraît-il pas prometteur ? En fait, on en a même pas parlé à ma mère. C'est vrai que comme elle rentre tard et qu'Axel est tout le temps à la maison, c'est plutôt lui qui s'occupe de moi maintenant. Avant qu'il soit là, j'avais de temps en temps une fessée de ma mère. La dernière date de plus de deux ans : elle m'a obligé à baisser mon jean et à me coucher en travers de ses genoux. Elle m'a baissé le slip (à ce moment-là j'en mettais encore) et me l'a donnée. Elle est plutôt énergique, pour ça !

J'ai eu du mal à commencer de parler de ça avec Axel. Mais après, j'ai été très excité en y repensant, et de retour dans ma chambre je m'en suis aussitôt arraché une, deux fois de suite avant le déjeuner.

J'ai vu dans la glace que j'ai encore les traces des trois coups que j'ai reçus hier du SS. Mais c'est presque plus sensible.

Samedi 1^{er} septembre 73, 19h.

Comme je revenais ce midi de l'école, Axel m'a dit qu'il devait aller à Düsseldorf faire des courses. Je l'ai accompagné. En chemin on est passés devant un vannier. Il a dit qu'on ferait mieux d'acheter tout de suite une canne, pour être prêt « au cas où ». J'ai voulu rester dans la voiture, mais Axel a insisté pour que j'entre dans le magasin avec lui. N'importe comment c'était bandant, mais je me sentais l'estomac à l'envers. Une chance qu'on nous connaissait pas dans ce quartier ! Le propriétaire était un homme gros et fort, une sale tête. Axel a demandé un morceau de jonc. L'homme m'a regardé, et a demandé tranquillement si c'était pour moi. Axel a répondu en souriant : « Oui, bien sûr. » J'ai eu aussitôt une bouffée de chaleur, et ma queue est devenue complètement raide. Je savais plus où me mettre, je devais être tout rouge !

L'homme a rapporté un faisceau de badines, longues d'un mètre à peu près, fines comme un crayon, à la fois rigides et flexibles. Il en a vanté la qualité en les faisant siffler dans l'air tout en disant qu'il les utilisait régulièrement sur ses propres fils. Axel en a acheté deux, « par sécurité ». Pendant que l'homme les choisissait, Axel a demandé s'il en vendait souvent. Il a répondu : « Pas assez. Mais heureusement il y a encore des pères qui corrigent leurs vauriens avec du bon rotin. » Et en les donnant à Axel, il a dit que si on voulait les garder bien souples longtemps, il fallait les mettre à tremper dans l'eau. « Comme ça le coup est assez vif pour traverser les culottes. » Axel a ri et il a dit que, vraisemblablement, j'aurai sur moi aucune culotte lorsque je le recevrai sur le derrière. J'en pouvais plus. J'étais à ce moment tellement excité que ma queue me faisait réellement mal dans le pantalon.

Dans la voiture je pouvais absolument plus rester en place et bavarder avec Axel. De retour à la maison, il a pris les cannes dans son atelier. En une demi-heure j'ai dû deux fois de suite m'en descendre une, pour me la rendre molle.

Mardi 11 septembre 73, 19h.

Je suis allongé sur le ventre pour écrire mon journal. La raison en est que j'ai enfin inauguré une des deux nouvelles cannes. Je suis en chemise et en chaussettes, car les dix stries que j'ai vues dans la glace, sur les deux fesses, rouge

sang, à vif, fantastiquement rouges, me font penser qu'il est préférable d'enfiler aucun pantalon... De plus, dès que cette transcription sera finie, je vais m'en arracher une (aujourd'hui déjà la troisième fois !).

Il serait préférable que je commence depuis le début. Une journée insipide à l'école, pas mal de trucs énervants. Étais de mauvaise humeur en rentrant à la maison. Près de la crèmerie se trouvaient des piles de caisses avec des bouteilles de lait vides que j'ai pas vues, et j'ai failli me casser la figure. Évidemment les cageots se sont renversés, et la plupart des bouteilles se sont pétées dans tous les sens. J'ai filé en vitesse, mais manque de pot l'épicier m'a vu. Il m'a reconnu et il a téléphoné à la maison.

Après le coup de fil, Axel est venu dans ma chambre me demander des explications. Il était calme et glacial. Il m'a demandé si j'avais quelque chose à avancer pour ma défense. Bien sûr j'ai dit que j'avais pas fait exprès, mais il m'a répondu que c'était pas une excuse, et que j'aurais pas dû m'enfuir. Il a seulement dit que le montant de la casse serait retiré de mon argent de poche, et que je pouvais me préparer à inaugurer le moyen de correction convenu. Mais j'ai été surpris quand il a ajouté : « Tu viendras me voir à six heures précises, afin que nous puissions remettre les choses en ordre. » Je m'attendais à une punition immédiate ! Mais naturellement il est tout à fait juste de donner à un délinquant le temps de la réflexion.

En fait de méditation, à la pensée de ce qui m'attendait, ma queue a commencé de grossir. Très vite j'ai été excité, plus excité que jamais auparavant. Jamais j'avais été si bandé et si irrité. Cette attente me faisait trembler, j'en avais la fièvre. Mais j'avais décidé que je m'en arracherais une seulement après, car on supporte beaucoup mieux ça quand on est excité. Il y avait encore une heure et demie à passer : je pouvais pas me dominer si longtemps ! J'ai essayé de lire : impossible ! J'ai pris ma bicyclette : cinq minutes après je revenais déjà à la maison. Je pouvais absolument penser à rien d'autre. Je me suis assis, et j'ai à peine frôlé ma queue qu'aussitôt j'ai giclé dans mon fute. J'étais en colère après moi. J'ai dû me changer. Mais en fait, ç'avait pas d'importance, car à six heures j'étais aussi excité qu'avant, et la queue de nouveau tout à fait raide.

J'avais les genoux qui flageolaient lorsque j'ai frappé à la porte d'Axel. Je suis entré dans son grand atelier, où il réalise ses dessins. Il a pris la chose très tranquillement. Il est allé chercher une canne et m'a donné l'ordre de baisser le pantalon. Mais je l'ai retiré complètement. Il faut dire que je m'étais promis de le faire : on a l'air si con quand on se tient là, avec le fute autour des chevilles ! Je me sentais passablement mal à l'aise car ma queue était de nouveau en l'air, mais Axel a fait comme si de rien n'était. Je sais pas non plus s'il a fait attention que je portais pas de caleçon. Il a seulement dit qu'il espérait que je comprenais que tout ça n'avait qu'un but : me faire mal pour de bon. Je devais y réfléchir pour plus tard, et me méfier de jouer à nouveau un mauvais tour. Ce qui allait venir maintenant, je devais être préparé à ce que ça soit bien plus sérieux que ce que j'avais reçu à l'école. C'était tout à fait rassurant, n'est-ce pas ?

Et ensuite j'ai reçu la nouvelle que je devais recevoir dix coups. 10 ! Je m'attendais tout de même pas à ça. J'ai essayé de dire quelque chose, mais Axel a remarqué que ç'avait été justement une faute grave. Il a ouvert les boutons du haut de sa chemise, et il a remonté ses manches. J'avais les mains moites de peur. Malgré tout, je crois pas que je me serais enfui même si j'avais pu. Enfin est venu l'ordre de me retourner. Je me suis penché en avant, les mains sur les chevilles, comme au collège, parce qu'Axel avait rien précisé. Il m'a demandé si j'étais prêt. J'ai bafouillé un « oui ». Je tremblais sur place !

Et le rotin a sifflé en hurlant. J'ai sursauté et me suis relevé à demi, avec un cri que j'ai absolument pas pu retenir. Putain, que ça fait mal ! Malgré tout, je me suis remis aussitôt en position. Aux deuxième et troisième, je suis resté tant bien que mal en place. J'ai serré les dents et j'ai seulement grogné. Ses coups sont certainement aussi durs que ceux du SS, mais tout est bien pire quand on reçoit sur le cul nu. Ça aidait un peu, que je sois si terriblement excité. Ma queue était dure et dégouttait presque. Au quatrième, j'ai plus pu tenir, je me suis de nouveau redressé en hurlant. Aussitôt je me suis repenché en avant. Axel laissait toujours une pause entre les coups et j'essayais d'en profiter pour me ressaisir. J'ai réussi à prendre le cinquième sans un mot, mais le sixième m'a atteint en plein sur une des marques précédentes. Ça m'a fait alors si mal que je me suis relevé brusquement en gueulant, et avec les deux mains je me suis attrapé les fesses qui me brûlaient affreusement. Alors d'un coup de pied Axel a rapproché un haut tabouret, et là-dessus j'ai reçu la fin. J'ai coincé mes jambes dans les pieds, j'ai serré les dents et je me suis cramponné. Évidemment j'avais comme ça les cuisses plus écartées et le rotin m'atteignait plus à l'intérieur. Mais ma queue frottait sur le bord du siège, et j'ai pratiquement pu me branler pendant que je me tortillais sous les quatre derniers. C'est sûr, ça m'a beaucoup aidé.

Enfin, ç'a été passé. J'ai reçu la permission de me remettre debout. J'avais la trique, la figure toute rouge, et je sanglotais intérieurement. Pas fort : je gémissais seulement un petit peu. Axel a remis le rotin à sa place, et a dit que je savais maintenant comment c'était, et que je pouvais apprécier moi-même si ce prix valait de me conduire mal. Je me tenais seulement là, pleurnichant et me tortillant des fesses, en essayant de lui tourner le dos pour pas lui montrer ma queue en étendard. Axel a dit en riant que je devais pas avoir trop honte de moi : « La première fois, c'est pas si facile de supporter la chose en gardant contenance », il a dit. « Ç'a été tout à fait brave de ta part d'attraper les six premiers coups sur tes jambes. » Mais la prochaine fois, il m'a dit qu'il veut que je me tienne immobile pendant toute ma punition et que je la prenne sans un mot. Comme je voulais de nouveau enfiler mon jean, il a dit qu'il serait mieux pour moi d'attendre pour ça. Il avait raison...

Ensuite, retour dans ma chambre. Quand je me suis astiqué la queue, elle a giclé en deux secondes. Mais comme le cul me fait mal ! Plus sérieux que je m'attendais. Mais je regrette pas que ce soit arrivé. Je jure que la prochaine fois je resterai debout, bien penché, et que je tiendrai ma langue. Putain, ce que je suis excité maintenant ! Trop débile que je puisse pas aller voir le Detti.

Quand j'ai quitté l'atelier, j'ai remarqué que le pantalon d'Axel était enflé devant d'une manière bizarre. Je voudrais bien savoir s'il était pas excité lui aussi : à voir son fute, je pense que oui.

Mercredi 12 septembre 73, 16h.

Aujourd'hui après la gym, dans les douches, je me suis arrangé pour que Detlev voie mes fesses... Il m'a demandé qui m'avait fait ça. Quand je lui ai dit que c'était mon beau-père, il a été admiratif. Il a commencé à me mettre la main au cul, à me toucher le derrière, mais j'ai filé parce que je voulais pas que le SS nous surprenne de nouveau : s'il m'avait donné une correction par-dessus celle de la veille, il m'aurait transformé le cul en chair à saucisse !

Jeudi 19 septembre 73, 21h.

Ça faisait un moment que je devais faire signer ce contrôle de math, mais là j'ai plus pu retarder parce que je dois le présenter demain. Bien sûr quand Axel a vu que j'avais bien au-dessous de la moyenne, il a pas été super content... Il m'a dit de m'installer au petit bureau qui est à côté de sa table à dessin, et de refaire le devoir en entier. D'abord j'ai cru que je m'en tirais à bon compte. Mais en même temps il a posé devant moi la canne sur la table, en ajoutant que « bien sûr » j'allais y goûter une fois que j'aurais fini. J'ai presque sursauté sur ma chaise comme si les fesses me brûlaient déjà ! De voir le rotin sous mon nez, j'étais extrêmement troublé, j'ai eu toutes les peines du monde à me concentrer. J'avais les mains moites, et j'ai senti que je me mettais à bander.

Quand j'ai eu fini, Axel a soigneusement vérifié mes résultats, puis il m'a dit de baisser mon pantalon. J'ai voulu le retirer complètement comme la semaine dernière, mais il m'a dit que c'était pas la peine, soi-disant, qu'il en n'avait pas pour longtemps. En fait je suis sûr qu'il l'a fait exprès pour me faire chier... Et aussi, cette fois, il m'a fait une réflexion sur le fait que je porte pas de caleçon. Il m'a demandé en ricanant si c'était pour pouvoir me tripoter plus facilement, et évidemment j'avais rien à lui répondre ! J'ai dû rougir jusqu'aux oreilles ! En plus il avait ma trique désespérément brandie vers lui, et il l'a carrément regardée. Il m'a demandé si c'était la perspective du rotin qui me mettait dans cet état-là. Je savais pas quoi dire. Il a ajouté que depuis l'autre fois il avait bien compris pourquoi j'avais réclamé moi-même des châtiments corporels. En tout cas moi, de mon côté, je crois que j'ai bien compris qu'on est pareils, et que le fouet ça le fait comme moi sérieusement triquer : cette fois j'ai bien vu, pendant qu'il parlait, que sa braguette se gonflait par-devant...

Il m'a ordonné de me retourner et de me pencher jusqu'à me coucher, plié en deux sur la petite table. J'ai pris cinq coups, moins terribles que l'autre fois. Ou alors je commence à m'habituer. J'en suis néanmoins sorti avec le derrière en feu. C'est ça qui est le plus bandant : au moment où on reçoit le coup de canne, la douleur est terrible, mais ensuite ça brûle longtemps, et c'est bon.

Je me suis forcé à remonter mon jean (j'allais pas traverser toute la maison en me le tenant sous les fesses !) et retour dans ma chambre. Je m'en suis arraché une bonne, en repensant à Axel qui bandait en m'examinant !

Avant la correction, il m'a aussi dit un truc bizarre : comme quoi j'étais plus un enfant, que j'étais en train de grandir, et qu'il allait devoir penser à mon initiation. Il a pas voulu m'expliquer plus.

Dimanche 30 septembre 73, 11h.

Voici bien un jour à marquer d'une croix blanche ! Car hier soir Axel a fait de moi un homme.

Ma mère était partie depuis le matin à Brême voir ma grand-mère qui est malade. Axel, qui est plutôt gai d'ordinaire, est resté silencieux pendant tout le déjeuner. Et puis, pendant qu'il se préparait un café, il m'a dit comme ça : « Mon petit Helmut, j'ai décidé de faire – ce soir – ton initiation sexuelle. »

J'ai encore la trique, rien qu'en repensant à cette phrase qui est gravée dans ma mémoire. J'ai ressenti une bouffée de chaleur qui envahissait mon corps et gonflait ma bite à ce mot fantastique d'« initiation sexuelle »... Il m'a dit qu'il était inutile d'attendre mon anniversaire. L'absence de ma mère était une bonne occasion, « car c'était une affaire à régler entre hommes », il a dit.

L'après-midi, il m'a emmené chez le coiffeur. Axel lui a demandé de me faire une coupe courte. Il est resté à me regarder, assis derrière moi, tout le temps qu'on m'a passé les ciseaux puis la tondeuse. Le coiffeur est un petit jeune tout à fait mignon. J'aime toujours bien aller chez lui, ça me fait bander de sentir sa main sur mes oreilles, sur mon cou, ou son peigne le long de ma nuque. Mais là j'étais encore plus excité que d'habitude, en devinant le regard d'Axel, en me demandant ce qui m'attendait tout à l'heure.

Quand on est rentré, il m'a fait passer sous la douche en me disant de bien m'astiquer partout, « sans rien oublier »... Quand je suis sorti de là, il m'avait préparé de quoi m'habiller : une chemise et un pantalon blancs. Ce qui m'a fait marrer, c'est que, bien qu'il m'ait sorti des chaussettes, blanches aussi, par contre il ne m'avait pris dans l'armoire aucun slip...

Pendant le dîner, Axel a descendu pas mal de bières... Et il m'en a fait boire pas mal non plus ! En sortant de table, j'avais la tête qui tournait. On est allés dehors. Axel avait préparé un grand feu. Il faisait déjà presque nuit, et ç'a été magnifique de voir les flammes s'élancer vers le ciel en faisant craquer les branches. Effrayant, aussi.

Mais les choses ont vraiment commencé quand soudain Axel s'est déshabillé. Complètement à poil ! C'est la première fois que je le voyais comme ça. Il a un corps très beau, massif, puissant, avec des poils d'un roux clair qui lui couvre la poitrine et le bas-ventre. Il était magnifique dans les reflets des flammes ! Puis il m'a déshabillé lui-même, et au fur et à mesure il jetait mes habits dans le feu ! Pendant tout le temps où il me désapait, il m'a pas lâché des yeux, et il me touchait partout, j'avais l'impression qu'il avait envie de me peloter. Sa trique était grosse et soulevée. Je tremblais comme une feuille, mais ma queue aussi était déjà dure, elle avait commencé de décoller. Tout était si nouveau, si impressionnant dans la nuit. Et puis, qu'il jette mes fringues au feu comme ça, j'avais l'impression d'un truc sans retour, comme si j'allais mourir.

Il a coupé avec son couteau de chasse quelques branches au saule pleureur, et il les a tressées ensemble. Il m'a parlé des rites d'initiation chez les Grecs, le passage de l'enfance à l'âge adulte : il m'a dit que les garçons devaient d'abord jouer le rôle de la femme avant d'avoir le droit d'en posséder une. Il a posé sur ma tête la couronne de saule tressée, en me disant qu'elle était le symbole de mon pucelage. Puis il a caressé du dos de sa main ma bite qui se soulevait, et il m'a dit en ricanant que, bien sûr, c'était pas de ce pucelage-ci qu'il s'agissait. J'avais bien compris...

Arrivé à ce point, j'ai cru qu'on pouvait tout se dire, et j'ai eu le malheur de lui demander s'il était pas homo : il s'est mis dans une colère terrible, en me disant qu'un novice n'avait pas le droit même d'ouvrir la bouche ! Il a tiré du feu une branche longue et souple, encore toute fumante, et il m'a ordonné de me mettre à quatre pattes. La baguette a sifflé, et j'ai reçu le coup en travers des fesses. J'ai hurlé car la branche était brûlante ! Il m'a longuement fouetté par terre, comme un chien, et c'était encore bien plus humiliant que de le recevoir penché en avant ou sur le banc. J'en ai reçu un bon nombre dans le cul, j'ai oublié de compter, et ça faisait horriblement mal. Mais ça m'a prodigieusement échauffé, avec cette ambiance extraordinaire, tout nu dans la nuit, le feu qui flambait à côté, et la crainte toujours qu'un voisin vienne par-dessus la clôture regarder ce qui se passait à cette heure...

À la fin, je me suis à demi écroulé car j'avais la tête qui tournait, j'étais un peu ivre. Axel a rejeté la branche dans le feu, m'a dit de me redresser, et de me tenir à genoux, les mains derrière le dos. J'avais le derrière en feu (c'est le cas de le dire !), mais aussi une sévère crampe qui me la faisait tenir droite vers les étoiles... Axel lui était dans un état bien pire : il l'avait grosse et gonflée, collée au nombril, rouge, décalottée. C'est la première fois que j'ai jamais été à un spectacle pareil !

Il s'est approché de moi, et il a d'abord passé sur mes lèvres son énorme gland, tout rouge. J'ai été follement excité de sentir pour la première fois l'odeur de son sexe : plus forte, plus entêtante que celle du Detti, mais plus enivrante aussi. Puis il m'a ordonné de lécher. Son gland était mouillé, tout gluant, ça devait faire un moment qu'il bandait. J'ai voulu faire ce que Detlev adore, l'attraper

avec le bout des lèvres, mais il m'a donné une tape sèche sur la tête, et m'a rap- pelé de lui obéir scrupuleusement.

J'ai continué de le lécher, jusqu'à ce qu'il ouvre mes lèvres avec son truc, et il est entré tout entier. Ouf ! impressionnant d'avoir une pareille affaire dans la bouche. C'est autre chose que celle de mon Detti... Sa queue s'enfonçait jusqu'au fond de ma gorge, mais en fait j'en ai pas avalé la moitié tellement elle était énorme. Je me suis mis à la sucer, en creusant bien mes joues, en aspirant son gland profondément, et en collant ma langue par-dessous pour le presser contre mon palais. Je l'ai entendu grogner, et il m'a dit : « Tu comprends vite, toi ! » Je me suis rendu compte que j'avais été peut-être un peu trop efficace pour un « novice »... Mais ça devait lui plaire, car chaque fois que je ressortais, il me donnait une tape sur la nuque, derrière les oreilles, pour me faire y retourner.

Il est ressorti avec son affaire dans un état plus épouvantable encore, d'un rouge violacé qui faisait peur, gonflé à en éclater ! Il m'a dit qu'il allait mainte- nant s'occuper de moi, et m'a ordonné de me coucher sur le dos. Axel m'a attra- pé les genoux et les a ouverts en les repoussant de côté jusqu'à les rabattre sur le sol. Il avait des gestes secs et impatients, nerveux, il devait être très excité. À ce moment j'ai vraiment eu peur, car il avait pris son couteau de chasse. Avant que j'aie eu le temps de comprendre, il m'a fait deux estafilades en travers des cuisses, à l'intérieur, à moins de 10 cm de mes couilles. Ça m'a pas fait très mal, mais j'ai gueulé de trouille car j'ai cru qu'il allait me les couper ! En fait, il a fait ça pour me faire saigner, puis il a ramené avec ses mains le sang sur mes ma- chins, et il m'a malaxé tout le paquet là-dedans. Je me suis redressé pour le re- garder faire : c'était impressionnant car ça pissait sec, mais ma pine était telle- ment belle comme ça, rouge, brillante, raide et souple à la fois, glissant entre ses doigts, vermillon eux aussi. J'ai bien cru, pendant qu'il me préparait, que j'allais me gicler sur le ventre, juste sous son nez.

Mais il m'a fait relever en vitesse. Apparemment il y avait urgence : il avait les yeux exorbités, la face cramoisie, la queue collée au ventre. Il m'a fait avan- cer sous le saule, et m'a poussé pour me courber en avant. Je me suis retenu des deux mains au tronc, le dos à l'horizontale. Il m'a écarté les fesses, m'a passé la main dans la raie, et là aussi il m'a badigeonné avec le sang. J'en avais des fris- sons qui me remontaient du bas du dos, qui se prolongeaient jusqu'à la pointe de ma queue tendue ! Il a commencé à m'ouvrir avec un doigt, puis avec deux, et j'en ai eu le souffle coupé car il a pas pris beaucoup de ménagements.

Les gestes d'Axel étaient fébriles, saccadés, et ses pelotages intimes ont pas duré très longtemps avant que je sente son truc contre moi. Il m'a paru absolu- ment énorme ! Est-ce qu'il avait encore grossi entre-temps ? Je pouvais pas ima- giner qu'un truc de la taille d'un gros œuf puisse s'introduire en moi. Et pour- tant ! Il a poussé, il a forcé jusqu'à me faire gueuler à en ameuter les voisins, et d'un coup je l'ai prise toute dans le cul ! Il était en moi ! J'en revenais pas... Il s'est mis en mouvement en faisant des allers et retours courts, secs et nerveux. Au début ça me faisait effroyablement mal, j'avais l'impression que mes boyaux avaient éclaté là-dedans, qu'il me retournait tous les viscères dans un sens puis

dans l'autre. Mais au bout d'un moment, petit à petit, c'est devenu tout à fait jouissif. Il me foutait sans m'épargner, en battant mon cul brûlant avec son ventre. Il piquait de gauche ou de droite dans mon rectum. Il ressortait pour mieux revenir me perforer. Il allait frénétiquement vite, puis il venait tout doucement, avec des mouvements de vagues. Ses mains me tenaient à bras-le-corps, ou par les bras, ou il se cramponnait à ma nuque. Parfois il me mettait la main sur la figure, et m'enfonçait dans la bouche ses doigts pleins de sang pour que je les suce.

Enfin, il a explosé. C'est le mot qui donne la meilleure idée de ce que j'ai ressenti. Il m'a projeté en avant, et j'ai senti quelque chose de chaud et mouillé bouillonner en moi. L'impression d'une averse tiède au fond des intestins. En même temps il a poussé un cri guttural, un cri inhumain venu du fond de ses entrailles, qui m'a glacé de peur !

Il est pas ressorti tout de suite. D'abord il a attrapé ma pine par-dessous, et m'a branlé énergiquement jusqu'à ce que j'arrose le pied de l'arbre. Ensuite j'étais cassé en deux, je pouvais à peine me redresser. Il a pris la couronne de saule et l'a jetée au feu. Il a dit que, maintenant, j'étais un homme, et que je pouvais aller baiser les filles autant que je voudrais.

Les filles, je sais pas. D'abord, y en a pas au collège. Mais je sais ce que je ferai au Detti la prochaine fois qu'on sera ensemble !

Lundi 1^{er} octobre 1973, 12h30.

Je suis encore plein du souvenir de samedi soir. Pendant le cours de dessin, j'y repensais. Je m'imagine tout nu avec cette couronne de saule tressée sur ma tête : c'est sûr qu'Axel, ç'a dû le mettre à bout !

Jeudi 4 octobre 73, 17h.

J'ai pas pu aller chez Detti cette semaine, Axel me surveille de près, je sais pas pourquoi. Mais aujourd'hui, pendant la récréation, je me suis arrangé pour qu'on aille dans un coin tranquille de la cour, et je lui ai raconté mon week-end. Ç'a eu l'air de lui plaire, il avait les yeux qui brillaient. Discrètement, il m'a pris la main et m'a serré les doigts. Il m'a dit : « T'as du pot ! J'ai jamais été avec un vrai mec, et en plus avec une telle histoire ! » Comme je voyais bien qu'il dansait sur place, je lui ai proposé qu'on aille aux chiottes un moment. On y est allé chacun de notre côté pour pas se faire remarquer. Quand nous nous sommes retrouvés, il m'a tout d'un coup pris dans les bras et il m'a embrassé sur la bouche ! Je m'y attendais si peu, j'en aurais pleuré ! Son baiser était très doux, il a des lèvres délicieuses, et en même temps, par-dessous avec la main, il me frottait le panta-

lon. Je l'ai serré contre moi, moi aussi, on a entrouvert nos lèvres, et nos langues se sont rencontrées. J'ai à mon tour glissé une main entre nous, et j'ai été sous le bord de son short, au travers de son slip, lui caresser sa queue qui était toute tendue. Après ça, je lui ai dit en me marrant que s'il arrêta de porter des ceintures de chasteté, on pourrait mieux le branler !

On a pas eu beaucoup de temps pour profiter. Putain, quand est-ce que je pourrai retourner chez lui ?!

Dimanche 7 octobre 73, 21h.

J'ai enfin réussi aujourd'hui à revoir le Detti – mais toujours pas pu le faire avec lui. Car en fait il nous est arrivé encore une drôle d'aventure !

On est sortis tout l'après-midi en vélo, et on est allés se planquer dans les bois pour pouvoir être tranquilles ! On a trouvé un petit vallon à l'écart et on est descendus s'installer derrière des bosquets. Aussitôt on s'est enlacés et on s'est embrassés à pleine bouche. Il m'a enfoncé dans la gorge sa langue qui est pointue, douce comme tout, et moi j'enroulais la mienne sur la sienne. On n'était plus timides comme dans les chiottes de l'école ! On avait déjà les mains entre les jambes à se tâter la braguette. J'adore le toucher comme ça, quand il est excité, car il a la bite complètement retournée, soudée au ventre, et on sent bien les couilles qui sont entièrement resserrées dessous. Ensuite Detti s'est mis à genoux devant moi, et il m'a caressé les cuisses – pour le vélo j'avais mis un short moi aussi. Il m'a défait et il m'a branlé un bon moment, puis il m'a pris en bouche. Putain que c'était bon ! Il m'a sucé comme jamais auparavant ! J'avais la tête renversée en arrière, je voyais toutes les branches des arbres au-dessus de moi qui tourbillonnaient comme si j'étais ivre !

Puis ç'a été son tour, mais moi je lui ai fait autre chose : je lui ai léché le gland. Je lui tenais la tige dans ma main et je lui appuyais bien avec la langue, par-dessous. Ç'avait l'air de lui plaire, il glapissait, on aurait dit un clébard ! Il me passait les mains dans les cheveux comme un fou pendant que je lui faisais ça, son gland était rouge et renflé comme un rognon ! Après je lui ai aussi grignoté les couilles, du bout des dents, et il était marrant, il poussait des petits gémissements : « Aïe ! aïe ! arrête !... C'est trop bon !... Encore ! » Il arrêta pas de dire en même temps « j'en peux plus... » et « vas-y encore ! »...

Mais on avait envie tous les deux d'autre chose. Je lui ai dit que comme j'avais été initié, j'allais commencer. Il s'est marré, mais il a pas dit non, je lui ai dit de se mettre à quatre pattes, et j'ai eu son merveilleux petit cul devant moi, à mon entière disposition, juste pour être mis ! Il est serré et fermé, très joliment fait, et il portait encore les traces d'une correction pas si ancienne. J'ai commencé à lui mettre de la salive dans la fente, parce qu'on avait rien d'autre (pourtant j'avais bien pensé qu'on devait prendre de la vaseline).

Mais tout d'un coup j'ai entendu un bruit, je sais pas quoi, et j'ai redressé la tête. J'ai vu un type qui nous regardait ! Il était au-dessus de nous, à une dizaine de mètres, à mi-pente dans le talus, et il avait une vue imprenable sur ce qu'on était en train de fricoter. Le sang m'est monté à la tête, comme une bombe. J'ai prévenu le Detti, et on s'est rajustés vite fait. Bien sûr on a voulu filer. Le problème, c'est que le type était planté juste devant nos vélos ! Il était grand, fort, vêtu d'un chapeau à larges bords et d'un ample manteau bleu. On est restés un moment à se dévisager à distance. Il bougeait pas, les mains dans les poches.

Finalement il nous a crié d'approcher. Y avait pas le choix, de toute façon on allait pas abandonner les vélos. On a avancé pas à pas, on n'était pas enthousiastes. Lui il nous sortait des trucs comme : « Vous êtes bien mignons, mes petits blondinets... À quoi jouiez-vous donc ?... À quoi étiez-vous occupés dans les bois ?... Hein ? Qu'est-ce que vous faisiez ? » Comme on arrivait près de lui, il a soudain ouvert son manteau et on a vu tout son bazar ! Il portait un pantalon spécial, découpé devant, qui laissait toutes ses affaires à l'air... Il s'est mis à se branler devant nous, et il a dit : « Alors les petits, vous n'avez encore jamais rien vu de pareil, hein ? » En fait, j'ai surtout vu mieux : sa peau était brune et ridée, et il ne bandait pas tant que ça. Il ne cessait de répéter : « Regardez, les enfants, regardez bien ! » Et il se la tournait d'un côté et de l'autre pour qu'on voie bien sa bite en train de se faire astiquer.

Et puis il nous a dit : « Baissez vos petites culottes, mes chéris, » – il parlait comme ça ! – « et touchez-vous, vous aussi ! » Et comme il voyait qu'on était pas trop chauds, il nous a dit qu'on ne récupérerait pas nos vélos avant de l'avoir fait. Avec Detti on s'est regardés, puis finalement on a ouvert nos shorts. On se l'est sortie, et on se l'est passée dans les doigts, mais on bandait presque rien. Lui par contre il nous regardait avec des yeux qui lui sortaient de la tête, et il se branlait frénétiquement. Il a insisté pour qu'on baisse complètement nos shorts sur les chevilles et qu'on remonte notre maillot sur le ventre pour qu'il nous voie bien complètement.

Puis il nous a dit : « Tournez-vous ! Tournez-vous mes petits, que je voie vos derrières aussi ! » On avait la trouille qu'il nous mette la main, mais en fait il s'est contenté de mater. Par contre il y est allé sur les commentaires : « Mais voici de bien jolis petits derrières, et qui ont été corrigés il n'y a pas longtemps, si je ne me trompe !... Ils sont bien mignons, avec ces ravissantes marques roses... De quoi vous donne-t-on là-dessus ? Baguette ? ceinture ? martinet ? En tout cas, ils sont délicieux ! »

On l'entendait qui se faisait reluire de plus en plus vite. Au moment où on l'a entendu grogner, on a dégagé vite fait pour pas se faire arroser, on a remonté nos affaires, et on s'est tirés avec les vélos avant qu'il ait le temps de se remettre !

Ça s'est bien terminé, mais on a eu la trouille tout de même. Et la partie avec Detti est de nouveau remise !

Mardi 16 octobre 73, 16h.

Pas pu m'isoler avec le Detti depuis l'affaire du bois. Dimanche dernier, il y avait de la famille chez lui, il a pas pu sortir. Par contre voici une perspective qui peut devenir tout à fait intéressante. Pendant la récréation, Detti a fouillé dans le cartable d'Andreas, et il y a trouvé un carnet intime ! Il m'en a montré des passages : c'est plein de trucs vicieux sur les profs ! Il m'a proposé de nous en servir pour l'obliger à venir avec nous. Ça fait un moment qu'on parle de lui, ensemble : il est trop joli ! Mais le petit monsieur est un crâneur, il paraît qu'il va qu'avec les filles.

Demain on va lui donner une lettre :

Andreas, on a pris ton carnet. On ne te le rendra que lorsque tu seras un peu plus gentil avec nous. Il faut que tu sois demain à 14 h devant la grille du collège. Tu devras nous suivre et être très sage, sans poser de questions. Sinon nous déposerons ton carnet dans le casier du directeur !... À bon entendeur, salut !

On va l'amener ici. Axel sera absent toute la journée, il doit livrer des plans à Mannheim. Pour une fois, on sera tout à fait tranquilles et on va s'occuper de lui... J'imagine déjà plein de choses !... Je vais aller m'en arracher une.

Mercredi 17 octobre 73, 22h.

Aujourd'hui a été certainement la plus belle journée de ma vie ! Jamais j'ai été à une pareille fête ! J'ai vécu un bonheur plus extraordinaire que j'aurais jamais pu imaginer...

Ce matin Andreas a trouvé le mot dans le vestiaire. On le surveillait du coin de l'œil : il est devenu blanc comme un linge, et ses jambes se sont mis à flageoler. Ça l'a tellement perturbé qu'il est arrivé en retard sur le stade. Bien sûr le SS l'a puni. Ça lui arrive pas souvent, aussi était-il rouge de honte quand il a dû se mettre dans la position réglementaire, à genoux et le buste couché sur le banc. Il portait un joli short blanc, au travers duquel on voyait parfaitement ses fesses et la fente au milieu. Qu'est-ce que j'ai bandé en regardant le mignon sauter sous les trois coups de canne !

Quand on est venu le trouver, à 14 h, il a commencé par essayer de nous menacer, mais il a vite vu que c'était sans espoir, et il a fini par nous suivre.

Dès qu'on a été enfermés dans ma chambre, je lui ai dit de se foutre à poil. Le Andreas, il a toujours de belles fringues, neuves, à la mode et tout, et j'avais très envie de le voir se désaper. Lui, il a bien failli pleurer, car il voyait tout à fait où on allait en arriver, mais il a fini par se résoudre. Nous, on ricanait pendant qu'il tirait son joli pull, qu'il se déboutonnait, et surtout lorsqu'il a dû abandonner sa ceinture de chasteté... On l'a maté de partout, sans rien perdre. Il me fai-

sait terriblement bander, car c'est vrai qu'il est très mignon, avec ses cheveux dorés.

Quand il a été à poil, on l'a peloté partout. Detlev lui a caressé les fesses en me faisant admirer les trois belles zébrures qui s'y croisaient. Je lui ai pincé les trayons. Je lui ai soupesé les couilles. Je lui ai branlotté la pine. Je sais plus quoi encore (c'est con que j'en oublie !). En fait, je voulais l'embrasser sur la bouche, car il me fait réellement envie, mais j'ai été bête, j'ai pas osé, j'ai eu peur que Detlev le prenne mal.

On s'est mis à poil nous aussi, Detlev s'est assis sur le bord du lit, et Andreas a dû se mettre à genoux entre ses jambes pour le sucer. De voir cette scène, dans ma chambre à coucher, me donnait une trique épouvantable ! Puis ce fut mon tour. J'ai adoré enfoncer mes doigts dans ses cheveux pendant que j'avais ma bite dans sa bouche. J'en ai encore des frissons dans le dos rien que d'y repenser... Detlev pendant ce temps lui pelotait le cul passionnément, et on voyait qu'il avait déjà des projets là-dessus.

C'est à ce moment que ça s'est gâté. Axel est entré tout à coup dans la chambre ! On l'a pas du tout entendu arriver. En fait son client lui a posé un lapin et il a fait l'aller et retour à Mannheim pour des prunes. Axel est resté un instant stupéfait. Puis il a éclaté de colère. Il a avancé sur nous en nous engueulant comme pas possible. Il nous a traités de pédés, de vicieux, etc. Il a crié qu'il allait avertir nos parents, les professeurs, etc. etc. J'étais rouge de confusion, mais les autres valaient pas mieux. Andreas s'était relevé et a essayé d'expliquer qu'on l'avait forcé à venir ici. Mais Axel en ricanant l'a traité d'hypocrite ! Ses yeux étaient si brillants qu'ils faisaient peur.

Il a défait son ceinturon, et il a annoncé qu'il allait nous corriger. Il nous a dit de nous mettre côte à côte, à genoux sur le lit, et de nous courber complètement en avant. Puis il est passé derrière nous, et j'imagine la perspective qu'il a dû se payer sur nos trois culs à l'air ! Il m'a un peu claqué les fesses, comme un bûcheron qui cherche comment il va frapper. Il m'a attrapé les couilles par-dessous, et il m'a dit d'un ton menaçant : « Tu mériterais que je te les coupe ! » Il les a serrées dans son poing d'un coup sec, et j'ai poussé un cri de frayeur.

Puis il a palpé le cul d'Andreas, à ma gauche, et il lui a demandé si nous l'avions mis, « là », avant qu'il arrive. Andreas devait avoir un doigt quelque part, car il a compris sur quoi portait la question... Il a répondu que non. Axel a insisté, il lui a demandé si en général il s'était jamais fait mettre. Sans quitter ma position, j'ai jeté un coup d'œil à Andreas : il était cramoisi. Mais il a continué à répondre négativement, et Axel a dit : « Bon, alors après, je te dépucellerai. » Il a dit ça sur un ton tranquille... incroyable ! Maintenant, je suis sûr que mon beau-père est homo. Et moi j'ai ressenti à ce moment-là, pour la première fois, de la jalousie : il allait me voler le dépucelage de l'Andreas !...

Puis Axel est allé du côté de Detti et il a dit qu'ici y avait pas de question, qu'il était fait ! De ça aussi j'ai été jaloux : Detlev s'est donc déjà laissé mettre par d'autres garçons, et il m'a jamais rien dit !...

Puis nous avons reçu la ceinture. Encore une sensation nouvelle ! C'est moins coupant que le rotin, mais ça fait peut-être encore plus mal, car la surface est plus grande. Les coups retombent sur les coups, et ça devient très vite terrible. J'ai dû mordre le couvre-lit pour pas hurler. Ai pas entendu Detlev. Par contre, le Andreas, lui, il a poussé des hurlements extrêmement bandants. Il doit pas être habitué à ça chez lui.

Axel nous prenait dans le désordre : une fois je le recevais sur les fesses, une fois je l'entendais claquer le cul d'un autre. Parfois il s'arrangeait pour frapper deux d'un coup. Quand j'entendais le cuir siffler, je savais jamais si j'allais le recevoir ou non. Et c'était à la fois très angoissant, mais aussi très excitant !

Quand enfin Axel s'est arrêté, il a dit à Andreas : « Redresse-toi et regarde. Comme ça tu sauras ce qui t'attend. » Soudain j'ai senti quelque chose de chaud. Il m'a attrapé par les hanches, et il m'a enculé à sec, sans aucune préparation ! J'ai gueulé, et il a ricané : « Voilà ce que méritent les petites pédales comme vous ! » Il peut parler, lui !

Il a fait plusieurs allers et retours dans mon cul, en claquant ses hanches contre mes fesses à vif. Puis il est ressorti pour aller dans le Detti, sans tout à fait me quitter puisqu'il m'a fourré deux doigts dans le trou. Et pendant qu'il foutait le Detti, il me le pistonnait comme un dingue ! Detlev a pas crié, il a plutôt fait une sorte de râle douloureux accompagné d'un soupir. Il était clair que le truc d'Axel lui plaisait, et de nouveau j'ai senti que j'étais jaloux.

Ce fut ensuite le tour d'Andreas, et Axel a dit que pour une première fois on allait l'assister. Il était tout pâle. Detlev et moi on s'est mis de chaque côté de lui. On l'a chacun attrapé par un bras, et on l'a maintenu plaqué, le nez dans le couvre-lit. Axel lui a caressé les fesses, longtemps, il finissait jamais. Il bandait très fort. On sentait que le Andreas l'excitait le plus. Je peux comprendre, c'est pareil pour moi, c'est vraiment le plus beau. Il lui a craché plusieurs fois dans la raie, aussi sur son majeur, puis il l'a placé. Il a fait pénétrer son doigt en tournant, et Andreas a gémi comme une fille. Il l'a pompé un moment, comme ça, puis il est rentré à nouveau, mais avec deux doigts. J'ai senti Andreas se crisper sous mes mains, et il a couiné de nouveau. Mais je voulais qu'il gueule, le chouchou. Alors, discrètement, je l'ai pincé dans l'aisselle : un truc méchant, bien vicieux ! Il a eu un cri aigu, tout à fait agréable, et il a pleurniché : « Arrête... » Axel a cru que c'était pour lui. Il a ricané et lui a dit : « Arrêter ? Tu vas voir ! »

C'était effrayant comment il était excité : son machin était rouge et gonflé, couleur aubergine, avec des veines violacées. Et le Andreas l'a eu dans le cul ! Malgré tout j'étais bien content qu'il la prenne, ça me consolait d'avoir pas pu lui mettre la mienne. Car cette fois-ci le mignon a braillé pour de bon ! Faut dire que l'affaire d'Axel, c'est autre chose que mon petit doigt ! Comme il gigotait trop, je l'ai attrapé par les cheveux, ses beaux cheveux blonds, et je l'ai tenu par là, en le serrant bien. C'était très bandant de le cramponner comme ça pendant qu'il se faisait mettre. J'aurais bien voulu pouvoir le frapper à ce moment-là. Ça m'énervait que ce soit le préféré d'Axel.

Tout à coup Axel a éclaté. Il a eu les yeux tout blancs, et il a cogné dans le cul d'Andreas avec des secousses pas croyables. J'ai cru que l'autre allait être démantibulé...

Et c'est là que j'ai eu une agréable surprise : à peine retiré, Axel m'a dit que c'était mon tour. Il a tiré le Andreas par terre pour le mettre à quatre pattes. J'étais intimidé de faire ça, pour la première fois, devant les autres, mais je me suis pas dégonflé, et je me suis mis à genoux derrière lui. Ses fesses étaient encore rouges de la correction, et le trou irrité et brillant de ce qu'il venait de subir. Je tremblais d'excitation à cette idée. J'ai posé mon gland sur son trou et j'ai poussé. Mais il s'était déjà refermé, et je glissais toujours d'un côté ou de l'autre. Pour finir, je me la suis attrapée pour me guider, et j'ai été dedans. Une drôle d'impression : ça se tend, ça résiste, et puis ça cède d'un coup, et alors on s'enfonce lentement, facilement dans un tuyau chaud et souple qui vous serre fort, comme une main. Andreas, lui, il a gueulé encore plus fort : pour une première fois, bien sûr, ça faisait beaucoup, et il devait avoir la cheminée qui commençait à fumer sérieusement. Alors Axel lui a passé la main sous le ventre, et il l'a gentiment branlôté pour lui faire passer la pilule. Ç'a dû lui faire du bien, car il a plus rien dit pendant que je le mettais. Qu'est-ce que c'était bon ! Je me serais cru au Paradis... D'ailleurs il m'est arrivé un truc étrange : à un moment j'ai ressenti comme une odeur de feu de bois ?... Peut-être en fait j'étais plutôt en Enfer ?

Tout d'un coup j'ai senti quelque chose derrière moi : c'était Detlev, pas gêné, qui voulait me baiser en même temps ! Je me suis pas opposé, au contraire, je me suis fait aussi souple que possible, et il l'a fait. On a ajusté nos mouvements, et quand je rentrais dans Andreas, il sortait de moi : quand je me retirais, il me la remettait. Axel était très excité en nous voyant. À un moment il s'est couché sous le ventre d'Andreas, et il lui a sucé les couilles et la bite.

Puis il nous a dit de changer. J'ai laissé Andreas à Detlev, et j'ai pu à mon tour l'enculer lui. Et je dois dire que, même si Andreas est plus beau, j'ai eu plus de plaisir avec Detti ! Il a un petit cul serré et nerveux qui me met toujours dans un état d'excitation pas possible ! Je l'ai enfilé avec une énergie pas croyable, et là au contraire on était en rythme, mes coups projetaient Detti dans Andreas. Après, Axel nous a rejoints, c'est-à-dire qu'il m'a pris dans le cul, et c'est lui qui ensuite a donné le rythme à l'affaire. J'en aurais pleuré de joie ! Axel dans le cul, moi possédant le Detti, et Andreas au bout de la perspective, c'était un bonheur incroyable !... Dans le désordre, on a giclé l'un dans l'autre.

Pour dédommager Andreas, qui était resté dehors tout le temps, nous l'avons branlé à trois : Detlev lui pelotait les couilles à deux mains, moi je lui astiquais la hampe, et Axel lui suçait le gland. Et j'ai profité de ce que les autres me regardaient pas, pour embrasser Andreas sur la bouche... Il s'est laissé faire, il a rien dit, il m'a même laissé lui mettre la langue. J'adore ses lèvres. Je sais pas si lui a apprécié. En tout cas, il s'est laissé aller en couinant de plaisir, et Axel a gardé tout son jus. Après, il était tout rose et souriant. Il nous a quittés sans rancune, apparemment !

Mais maintenant que je sais à quoi m'en tenir avec Axel, il y a plus rien à craindre, et chaque fois que ma mère sera absente, nous allons pouvoir organiser ici de petites parties. Avec le Detti, avec l'Andreas, mais aussi d'autres garçons qu'on amènera. Et leurs jolis petits derrières vont claquer sous nos ceintures et nos bites !...

LES GARÇONS DOIVENT ÊTRE DRESSÉS !



Sur l'autoroute, le soleil blanc et haut dans le ciel se réverbérait durement sur la chaussée en béton ; on entendait claquer les joints des dalles frappés par les roues de la lourde Mercedes ; seule la climatisation nous isolait de l'étouffante chaleur d'août.

La présence de mon oncle me déprimait. Je voyais son profil, pareil au Barbe-Bleue des gravures de mon enfance, avec son nez crochu, ses sourcils épais, ses joues rouges et charnues, et... ses yeux : des yeux bruns, sombres, intenses – ardents. Il portait des bottes, un pantalon de cheval, et une veste de sport de couleur claire. Il semblait tout entier concentré sur la conduite ; il ne m'avait pas parlé depuis que nous avions pris congé de mes parents ; il m'avait seulement dit à deux reprises : « Tiens-toi droit. »

Il avait articulé cela lentement et à voix basse, et je ne savais pas exactement s'il le disait pour moi ou à lui-même.

Mes parents étaient stupides. Ils s'imaginaient qu'à douze ans je ne comprenais rien. Mais j'étais au courant de tout ; et depuis longtemps. Qu'ils voulaient se séparer ; qu'ils allaient vivre chacun de leur côté ; qu'ils voulaient vendre l'appartement ; et, en attendant, que j'allais devoir vivre chez Ferdinand, un oncle dont j'avais souvent entendu parler sans l'avoir jamais rencontré, mais de sinistre réputation. Sans doute à cause de son métier – il était juge –, on l'appelait le « Père Fouettard ». Papa avait pleuré au moment de mon départ ; ma mère semblait surtout pressée de me voir casé ailleurs.

Un peu plus tard, alors que nous doublions à toute allure une longue file de camions puissants et massifs, mon oncle tourna sa tête et me regarda : « Tiens-toi droit, mon garçon ! »

Je me tortillai un peu sur mon siège pour donner le change. Ma mère m'avait habillé en tenue d'été, sandales, chemisette quadrillée et petit short beige, et j'en profitai pour décoller mes cuisses qui collaient au cuir fauve du fauteuil. Puis je repris ma position. Je ne voyais pas pourquoi il aurait absolument fallu que je restasse droit. Je n'avais décidément aucune sympathie pour cet homme qui n'était qu'un étranger pour moi.

Au bout d'un moment, il grommela : « Tu ne veux donc rien entendre ?... Très bien. »

Et soudain il dirigea la lourde voiture hors de l'autoroute, vers une aire de parking. Je ne comprenais pas ce qui se passait.

L'auto arrêtée, il me montra du doigt l'extérieur : « Sors de là, mon garçon !

– Pourquoi ?

– “Pourquoi, *mon Oncle*”, dois-tu dire. Tu dois toujours t'adresser à moi en m'appelant “mon Oncle”. Et tu n'as d'ailleurs pas de questions à poser. Maintenant, sors de là. Et vite ! »

Le ton était impérieux, effrayant, et ne laissait place à aucune réplique. J'ouvris la porte et me tins près de la voiture, un instant ébloui par le plein soleil que les vitres fumées avaient atténué. Mon Oncle disparut dans les buissons. Je me demandai s'il voulait seulement pisser un coup. Le parking était désert, à part un homme qui vendait des glaces dans un kiosque, nous étions seuls. D'un côté j'entendais le chant tranquille des oiseaux, de l'autre le grondement des moteurs et le sifflement du caoutchouc des pneus sur la chaussée en béton.

Je vis revenir mon Oncle avec une baguette de noisetier à la main. Avec son canif, il éliminait rapidement les feuilles vertes et les petites pousses, puis il l'éprouva en la faisant siffler dans l'air. Elle était longue, fine, et souple... Et je devinai soudain ce qui allait m'arriver !

Il s'arrêta devant la voiture. « Viens ici. »

J'avançai timidement.

« Courbe-toi. Les mains sur le capot. »

J'étais muet de peur. L'homme du kiosque avait passé la tête par son guichet et nous observait. Finalement, j'obéis. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre.

Mon Oncle me poussa dans le dos jusqu'à ce que je me penchasse complètement en avant, la joue posée de côté contre la tôle. « Ne bouge plus ! »

Terrifié, j'attendis dans la position où il m'avait mis, le derrière tendu, dans la plus grande exposition ! Je sentais la chaleur du radiateur irradier mon bas-ventre, et il s'y mêlait une sensation interne tout à fait inhabituelle. C'était comme si un brasier se développait juste sous mon diaphragme, dans la région de mon ventre, et cette flamme m'envahissait, gagnait mon corps entier, bientôt il me sembla que tout me cuisait ! Ma joue, mes paumes, ma poitrine, et jusqu'à mes cuisses nues, toutes étaient en feu. Mais, surtout, ma petite queue était devenue dure comme de la pierre et tressaillait contre la calandre, à tel point qu'elle me faisait mal dans ma culotte étroite... Il voulait me donner une correction ! Alors que nous n'avions pas passé plus d'une heure ensemble, mon Oncle Ferdinand voulait déjà me corriger avec une baguette ! Avec cette longue – fine – souple – baguette de noisetier... Je frissonnais de peur et d'exaltation. Que m'était-il arrivé de cet ordre jusqu'à présent ? Pas grand-chose : des gifles à l'école et quelques fessées à la maison... Mais ici – cette longue badine ?! C'était une aventure inconcevable !

Et soudain, je reçus le premier coup !... Ce fut pour moi, à la lettre, stupéfiant. Un rai de feu traversa mes petites fesses : une douleur violente, trop forte, intolérable.

Les coups suivants vinrent se déposer autour du premier, jusqu'à former rapidement un tapis cuisant. Ni la mince toile de mon short ni celle de mon slip ne me protégeaient en rien. Je tremblais de douleur et de confusion, j'avais les jambes en coton. Je ne pleurais pas ; pas encore ; mais je criais chaque fois, toujours plus fort, lorsque je recevais un nouveau coup.

« Que se passe-t-il, là-bas ? » appela l'homme depuis le kiosque. « Qu'est-ce que vous faites ?... »

– Mon neveu est désobéissant », expliqua mon Oncle. Et il me donna un nouveau coup sous lequel je tressautai comme d'une décharge électrique.

« Hmm », fit le marchand de glaces. « C'est sûr, les garçons doivent être dressés ! » Il semblait plus curieux de la scène que désapprobateur de cette punition publique.

Mon Oncle me donna un nouveau coup : « Six ! »

Le cri que je poussai fut encore plus aigu, mais lorsqu'il m'appliqua le suivant sous le short, à cru en travers des cuisses, cette douleur infiniment plus vive me fit me redresser en hurlant : « Non ! »

– Silence ! Ou je double ta punition ! »

Les trois prochains coups m'arrivèrent l'un en dessous de l'autre, toujours plus durs, toujours plus cruels, et cette fois je ne pus retenir mes larmes qui coulèrent sur la tête chaude.

« Neuf !... Et voici le dernier... » Il m'allongea le dixième coup en travers des jarrets et je dus me raccrocher au bouchon de radiateur étoilé pour ne pas glisser par terre.

Quand nous repartîmes, il me dit seulement : « Ainsi tu auras compris, j'espère : tiens-toi droit. » Et conduisant un instant d'une seule main, il me passa l'autre derrière la nuque, m'enfonçant durement les doigts dans le haut de la colonne vertébrale.

Je me redressai comme un pantin. Mais pour moi tout ne faisait que commencer !... Je n'avais jamais connu pareille humiliation : être fouetté en public ! Je me tenais droit, mais je sanglotais. Un sanglot sec, presque silencieux. Je n'osais plus bouger. J'essayai un moment de ramener le bord de mon short vers le bas et de soulever un peu mon derrière en l'air, mais je ne parvins qu'à tirer davantage sur les marques laissées par la correction, ce qui réveilla la douleur... Tout en moi me brûlait de honte et d'excitation. Cette chose nouvelle, pour laquelle je ne trouvais aucun mot, me bouleversait profondément. Mais le plus singulier de tout était : ma queue de petit enfant droite comme un i ! Je l'aurais volontiers touchée pour me consoler avec elle, mais au contraire je croisai les bras par-dessus, l'air de rien, pour que mon Oncle ne vît pas la forme qui déformait le devant de mon short.

Après avoir roulé quelques minutes, il me dit encore : « Je ne sais pas comment tes parents t'ont élevé jusqu'à présent – et d'ailleurs cela ne m'intéresse pas. Tu es maintenant placé sous ma responsabilité et tu auras, pour ta conduite, à suivre les règles très strictes que j'édicte. Tu dois comprendre que je ne te corrige pas par colère, mais équitablement, et sévèrement, dès la moindre désobéissance. » Il fit une pause. « Quand mes chiens sont désobéissants, comment penses-tu que je les punisse ? »

– Je... euh...

– Eh bien ?

– Tu... probablement, tu... tu les bats...

– “Tu les bats probablement, *mon Oncle*”, dois-tu dire. Pour la dernière fois !... À part cela, la réponse était exacte. Et que se passera-t-il si tu es encore désobéissant ? »

Je crus mourir. « Tu... » Je dus rassembler toutes mes forces pour articuler : « Tu... tu me battras... – mon Oncle.

– Exact. Alors je te battrai. Toujours. Jusqu'à ce que tu deviennes parfaitement obéissant. » Sur ces derniers mots il fit un large geste de la main, comme s'il s'adressait, dehors, aux autres voitures qui nous croisaient sur la voie inverse, comme s'il voulait prendre le monde entier à témoin : « Il y a de nos jours suffisamment de dissolution, assez de faiblesse et de relâchement. Tu dois savoir que, en tant que neveu ou en tant que personne, je ne m'intéresse pas à toi. Tu es pour moi un *garçon* et un garçon que je dois éduquer. Tu seras donc considéré en tant que tel, et tu recevras le traitement qui convient à un *garçon*. »

Et là-dessus, il garda le silence le restant du temps, un voyage de quelque trois cents kilomètres.

J'essayai mes yeux, mon nez. Je réfléchissais si j'avais une chance de pouvoir ouvrir la porte et sauter en roulant... Je m'imaginais écrasé par un poids lourd, et je pensais à ce moment-là que ç'aurait peut-être bien mieux valu pour moi.

*

Nous arrivâmes juste avant la nuit. Mon Oncle habitait à l'écart, en lointaine banlieue, à la limite de la campagne. Il suivit un mur de pierre avant de s'arrêter devant une haute grille en fer. Il actionna une télécommande et les vantaux pivotèrent silencieusement. La lourde Mercedes monta en grondant une allée sablée qui sinuait au milieu d'un vaste parc, planté d'arbres magnifiques. Une grande villa se profila entre les troncs, et je découvris bientôt une luxueuse demeure qui datait du siècle précédent et dont les façades étaient d'un néo-gothique suranné. Dans les rougeoiements du couchant, elle me parut tout à fait effrayante.

Elle était gardée par deux chiens de grande taille, Karo et Wolf, respectivement un doberman noir et un chien-loup gris avec des taches blanches. Dès que je mis le pied hors de la voiture, ils montrèrent les dents, grondèrent en m'interdisant le passage – de toute évidence, ils n'étaient pas ravis d'accueillir un invité.

Ils devinrent de plus en plus menaçants, m'encerclèrent en m'acculant à la voiture, et bientôt furent si proches que je sentis la bave de Karo me couler sur le genou. Tout d'un coup, Wolf me sauta dessus, les deux pattes sur ma poitrine, en cherchant à m'attraper à la gorge, et il déchira ma chemise de haut en bas. Au cri d'effroi que je poussai, mon Oncle s'aperçut enfin de ce qui se passait. Il tendit le bras, claqua des doigts, et montra le fond du parc ; les chiens s'éloignèrent à regret.

« Voilà. Voilà comment doivent être les chiens et les enfants. D'une nature sauvage et robuste, mais soumis à une sévère, à une absolue discipline. Comprends-tu ? »

– Oui, mon Oncle...

– Non, tu ne comprends pas. Mais tu comprendras bientôt. »

J'entrai à sa suite. Par rapport à la chaleur qui régnait encore à l'extérieur, l'entrée me parut glaciale, immense et noire. À ma surprise, je vis une silhouette s'avancer vers nous. J'étais resté dans l'idée que mon Oncle vivait seul ; mais, naturellement, il avait un serviteur. L'homme qui venait prendre nos valises avait une cinquantaine d'années, un corps plutôt chétif, un visage mou et faible, et le regard fuyant. Ses cheveux étaient d'un blond terne, il avait des bajoues et une bouche tombante. Il portait veste blanche et pantalon noir.

« Voici Fritz », me dit mon Oncle. « Et toi, Fritz, je te présente Lukas, un jeune homme qui va rester chez nous un certain temps... Il faudra qu'il change sa chemise pour le dîner : il a rendu les chiens nerveux. »

Fritz s'inclina brièvement. Puis il me dévisagea de la tête aux pieds, s'arrêtant sur la déchirure de ma chemise, dans laquelle apparaissaient mon torse nu et la longue balafre provoquée par les griffes du chien. Il y avait quelque chose de faux et d'obséquieux dans toute sa physionomie. En minaudant, il se permit une manière de compliment : « Comme il est mignon ! Quels beaux cheveux blonds il a !... »

La grande main rouge de mon Oncle m'attrapa fermement par l'épaule, et il pesa sur moi pour me jauger. « Il faudra qu'il fasse de l'exercice. Il est trop délicat. » Il me prit la joue en la pinçant, et me secoua la tête d'un geste qu'il voulait familier, mais je crus qu'il allait me l'arracher. « Ici, il va reprendre des forces !... » Tout à coup il s'interrompit : « Mais qu'est-ce que c'est... qu'est-ce donc que tu mâches là ?! »

Effrayé, je dévisageai mon Oncle. De nouveau, il y avait dans sa voix, dans son regard, ce je ne sais quoi d'obscur, de menaçant...

« Réponds-moi, polisson ! Qu'est-ce que c'est ? Ou bien devrai-je t'arracher la mâchoire pour y aller voir moi-même ? »

Pendant le voyage, j'avais retrouvé au fond de ma poche un chewing-gum que j'avais pris discrètement pour me consoler. « C'est seulement... un chewing-gum, mon Oncle.

– Je ne me rappelle pas t'avoir donné l'autorisation de prendre de la gomme à mâcher... Fritz, ta main !... Recrache cette saleté – oui, dans la main de Fritz... »

Impressionné, je laissai tomber mon chewing-gum mâché et plein de salive dans la main ouverte du serviteur. Il ne sembla pas s'en offusquer.

« À la poubelle, cette cochonnerie !... Et toi, tu vas descendre immédiatement avec moi. »

Je frissonnai. *Descendre* : le mot était effrayant. Où voulait-il me faire descendre ?

Sur le côté du grand escalier qui s'élançait vers le premier étage, mon Oncle ouvrit une porte dérobée. Celui qui menait à la cave était tout autre, étroit, raide, et sombre. Il me poussa devant lui, et je dus m'y engager promptement.

En bas, c'était encore plus froid et humide que dans le hall. Mon Oncle me prit par le bras et m'entraîna au travers d'un labyrinthe de corridors sombres et qui sentaient le moisi jusqu'à une porte d'acier. Il sortit de sa poche une clé pour l'ouvrir. Il bascula un interrupteur : des tubes au néon clignotèrent en grésillant et en dispensant une lumière glaciale. Quelque part, un moteur électrique démarra avec un mugissement caverneux qui me fit sursauter.

Au premier coup d'œil, je ne compris rien à ce qui m'environnait. Le lieu me faisait penser à la salle d'expérience d'un laboratoire... ou plutôt, à une salle de torture moyenâgeuse ; un endroit cauchemardesque ! Mes yeux s'arrêtèrent tout de suite sur un grand chevalet en bois, en forme de X horizontal, au bout duquel étaient suspendues de larges courroies en cuir, mais il y avait aussi des meubles étranges, des appareils métalliques brillants, des armoires vitrées pleines d'objets angoissants et indéfinissables... En revanche, je reconnus tout de suite, accrochée au mur, une panoplie de fouets ! Une douzaine de fouets différents, depuis d'élégants petits fouets pour dame avec incrustations d'argent, jusqu'à d'imposants, d'inhumains instruments, qui semblaient avoir été taillés pour claquer sur le dos de buffles pesant des tonnes, accomplissant leur travail sous un soleil tropical...

Je tentai d'émettre un mot, mais mon Oncle m'interrompit aussitôt : « Silence ! – jusqu'à ce que je t'interroge !... Les friandises comme la gomme à mâcher ne seront pas tolérées dans cette maison. Tu devras te contenter de la nourriture que je te ferai servir. Et maintenant, va là-bas recevoir ta punition ! »

J'avançai en tremblant vers l'endroit qu'il me montrait... C'était une sorte d'estrade, pas très haute, sur laquelle étaient fixés des anneaux métalliques qui me terrifièrent...

« Attache-le au trapèze ! » dit mon Oncle à Fritz qui nous avait rejoints silencieusement.

Le pâle serviteur m'attrapa doucement par le coude et me fit monter sur les planches. Au moyen d'une chaîne, il descendit du plafond une courte barre en bois horizontale terminée à chaque extrémité par une menotte. Il me prit délicatement les poignets et y referma les anneaux d'acier. Le contact de ses doigts sur mes avant-bras était trop doux et avait quelque chose d'écœurant.

« Si le jeune monsieur veut bien saisir la barre à présent... » J'y serrai les doigts avec appréhension. Il tourna autour de moi en laissant ses mains glisser

sur mes hanches, d'une façon étrange, pleine de tendresse, et il se pressait contre mes fesses, encore sensibles de la fustigation du parking.

Mais mon Oncle le houspilla : « Allons, ça suffit ! Dépêche-toi ! »

Fritz hâla le filin et me dressa les bras en l'air jusqu'à ce que je fusse complètement étiré. Enfin, rassemblant ses forces, il tira de nouveau, mais, bien qu'il redoublât ses efforts, il ne parvint pas à me soulever.

Agacé, mon Oncle lui prit la chaîne des mains, et, d'une seule main, il me hissa trente centimètres au-dessus du sol ! Il bloqua la chaîne pour me maintenir dans cette douloureuse position. « Voilà ! Maintenant tu en es là où ton effronterie t'a conduit. La gomme à mâcher sera punie par une demi-heure de suspension. Mais comme il s'agit du second manquement de cette journée, je vais, en plus, te mettre les pinces. »

Et mon Oncle fit signe à Fritz. Le serviteur alla chercher dans une armoire deux outils en acier étincelant, deux pinces à l'allure chirurgicale, avec d'horribles pointes en dents de scie. Se plantant devant moi et écartant la déchirure de ma chemise d'un geste sec, mon Oncle les referma sur mes petits bouts de sein. Je m'étais promis de ne plus rien dire, mais en ressentant cette douleur nouvelle qui me transperça comme un éclair, je ne pus m'empêcher de pousser un cri.

« Silence ! Je ne tolère aucune pleurnicherie. Tu dois recevoir ta punition dans une immobilité et un silence absolus. Sinon tu seras puni encore plus sévèrement. »

Ma position devint au fil des minutes de plus en plus douloureuse. La morsure pénétrante des pinces métalliques sur ma poitrine me torturait cruellement, mais mes bras et mes épaules tiraillés, écartelés, mes paumes brûlantes, me provoquaient de non moins terribles élancements.

Mon Oncle et Fritz étaient sortis de mon champ de vision, mais je les devinais derrière moi. J'entendais des sons étranges, des frottements, des bruits mouillés que je ne m'expliquais pas.

Soudain, mon Oncle grogna, puis poussa plusieurs exclamations furieuses qui m'affolèrent...

Enfin il m'annonça : « Il te reste 14 minutes et 19 secondes à subir. Quand tu auras terminé ta punition, nous dînerons... Fritz, file à la cuisine. Je peux détacher Lukas moi-même. »

*

Quand mon Oncle m'eut enfin détaché et ramené au rez-de-chaussée, je suivis Fritz qui monta ma petite valise dans ce qui devint ma chambre. C'était une pièce sous les combles, presque vide sauf le lit et une armoire, et beaucoup plus vaste que celle chez mes parents ; comme elle se trouvait sous le toit, il y faisait plus chaud que dans le reste de la maison.

Fritz, qui vidait la valise et rangeait mes affaires dans l'armoire, choisit lui-même une chemisette blanche qu'il m'apporta. Je déboutonnai celle en lambeaux et j'allais enfiler la nouvelle quand il m'interrompit. Il passa le bout du doigt sur

les griffures qui traversaient ma poitrine : « Il ne faut pas rester comme ça. Je vais vous désinfecter. »

Torse nu, il me conduisit dans la salle de bains attenante, et il prit dans une petite armoire murale de l'alcool dont il imbiba un coton. Lorsqu'il me le posa sur ma peau écorchée, je sursautai au vif picotement qu'il provoqua et fis un pas en arrière.

« Allons, ce n'est rien du tout... » Et, pour m'empêcher de m'écarter de nouveau, il me saisit par la nuque.

Il passa longuement le coton sur les marques rouges, m'arrachant des gémissements, et je sentais ses doigts chauds, mous comme s'ils ne contenaient pas d'os, se refermer dans mon cou, se glisser lascivement sous mes cheveux qui à cette époque étaient encore mi-longs.

« Avec la bonne éducation que votre Oncle va vous donner, vous serez bientôt endurci ! » ajouta-t-il. Et, tandis que sa main remontait sur la base de mon crâne, il me regarda en me souriant d'un air entendu qui ne fit que renforcer mon inquiétude.

Quand il eut terminé, ses doigts glissèrent sur mon épaule et suivirent mon bras qu'ils ne quittèrent qu'à regret. Il m'enjoignit de me recoiffer et de me laver les mains soigneusement.

*

Je fus de nouveau impressionné quand Fritz me conduisit dans la gigantesque salle à manger où trônait une longue table de bois noirci. Le couvert de mon Oncle était mis à une extrémité et le mien, sur le côté, non loin de lui. J'attendis prudemment qu'il entrât à son tour et, s'asseyant, qu'il me fit un signe du menton pour en faire autant. La fourchette était lourde et aussi longue que mon avant-bras, gravée du monogramme de mon Oncle, la lame du couteau brillait comme un miroir, les facettes du verre scintillaient sous le lustre au plafond... Je dépliai la grande serviette blanche que j'étendis en travers de mes genoux étroits.

Fritz naturellement mangeait à la cuisine. Il venait nous apporter les plats, et il réagissait dès le premier tintement de la sonnette dont le bouton était à proximité du pied de mon Oncle. Il nous servit du rôti de bœuf accompagné d'endives. La viande était bonne, quoique trop saignante pour moi, et je n'en grignotai que le tour, le plus cuit, laissant les endives que je trouvais particulièrement amères.

Mon Oncle, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, me dit soudain : « Tu dois tout manger. »

Je me tortillai sur mon siège avant de me risquer à lui dire timidement : « C'est que... je n'aime pas les endives... »

J'entendis le pied de mon Oncle appuyer sur la sonnette. J'espérai qu'il appelait pour que Fritz m'apportât autre chose.

Mais quand le serviteur entra, mon Oncle lui ordonna : « Le chauffe-plats. »

Fritz sortit d'une lourde commode contournée un grand plat en argent dont il souleva le couvercle finement grillagé. Il craqua une allumette qu'il présenta sur les mèches des deux bougies plates, puis il rajusta le couvercle.

« Lève-toi ! » me dit mon Oncle.

J'obéis, soulagé d'être autorisé à sortir de table. Je me demandais s'il voulait garder mon assiette au chaud pour me la faire manger plus tard.

« Baisse tes culottes. »

Je le regardai, abasourdi, me demandant si j'avais bien entendu.

Il frappa de la main sur la table avec colère : « Tu m'as très bien compris !... Ou veux-tu descendre à la cave que je te débouche les oreilles ? »

Tremblant comme un oiseau tombé du nid, je dégrafai ma ceinture. Je défis le bouton de mon short, et je me résolus à baisser la fermeture-éclair.

Sur un signe que lui avait fait mon Oncle, je vis Fritz déposer le chauffe-plats sur la chaise que je venais de quitter !

D'un coup, je compris ce qu'il voulait faire ! Affolé, je suppliai : « Non... non, mon Oncle, je vais finir mon assiette... »

– Certainement, tu vas la finir !... Dépêche-toi seulement de t'asseoir cul nul ! »

Comme, malgré la menace, je renâclais encore à l'humiliation de me déculotter devant les deux hommes, Fritz intervint. Il se plaça derrière moi, fit tomber mon short sur mes chevilles, puis, glissant avec des gestes caressants et libidineux ses doigts flasques sous la ceinture de mon slip, il le descendit et l'amena en travers de mes cuisses. Il me prit gentiment par le bras et me conduisit à ma chaise où je dus me rasseoir. Je sentis aussitôt la tiédeur du chauffe-plats me monter dans les fesses. Elle était supportable, mais je me doutais qu'elle allait rapidement augmenter. Je me remis à manger le plus vite possible.

Malgré cela, quand j'embouchai enfin le dernier morceau, je me tortillais sur la grille qui me cuisait en soulevant le derrière d'un côté et de l'autre pour tenter en vain de le soulager.

« Tu dois toujours finir la nourriture que je fais préparer pour toi », m'avertit mon Oncle. « De cette façon, tu deviendras un garçon fort et en bonne santé... Tu peux maintenant sortir de table. »

Je bondis hors de la chaise et me dépêchai de remonter mes culottes. J'étais rouge de confusion.

*

À partir du lendemain matin, toutes mes journées s'écoulèrent selon l'emploi du temps rigoureux que mon Oncle avait institué.

À 6 heures, Fritz venait me lever. Je troquais mon pyjama pour un petit short de gymnastique et un maillot blancs, puis je sortais faire 10 fois le tour du parc en courant. Et les chiens me poursuivaient en aboyant ! Ces deux monstres pesaient ensemble trois fois autant que moi. Ils étaient sauvages et hargneux, et ne perdaient aucune occasion de me faire peur et me pourchasser. Le chien-loup et

le doberman noir sautaient en l'air, me griffaient, tentaient de me mordre. Cette course quotidienne au petit matin dans le parc m'était un supplice...

En rentrant, je passais sous la douche. Fritz ne me quittait pas des yeux pendant que je me déshabillais et que je me lavais, debout dans la baignoire autour de laquelle il n'y avait pas de rideau. En particulier, quand il lorgnait mes organes génitaux, sa face prenait une expression libidineuse, les yeux plissés, la bouche à demi béante, particulièrement dégoûtante.

Quand je retournais dans ma chambre, souvent il me posait la main sur la nuque sous prétexte de me faire avancer, et il en profitait pour me caresser les cheveux. Je ne supportais pas le contact de ses doigts mous, moites, concupiscents, mais il s'arrangeait toujours pour me frôler, me toucher, et me faire des mignardises. Il y avait perpétuellement quelque chose de brillant dans son regard, presque de fiévreux, qui contrastait avec son visage flasque.

Je devais ensuite mettre une chemisette blanche repassée de frais, un short noir long, des souliers que Fritz avait impeccablement cirés, et de hautes chaussettes gris clair que je devais tirer soigneusement sous le genou. Car pour le reste de la journée j'étais entre les mains d'un précepteur.

Celui qui venait à domicile assurer mon enseignement n'était pas très grand, mince, et son physique paraissait insignifiant par comparaison à la stature de mon Oncle. Ses cheveux grisonnants plaqués en arrière, il portait des lunettes métalliques et un petit bouc. Sa seule originalité était ses cravates, colorées, rayées ou à pois, et il en arborait une différente chaque matin. Ses lèvres épaisses prenaient, lorsqu'il s'adressait à moi, une moue condescendante. Je ne l'aimais pas, et sans doute d'avoir un professeur unique, sans camarades autour de moi pour faire diversion, n'y aidait pas. Toutes les années où je le fréquentai, il sembla toujours prendre soin de se tenir à distance, comme s'il redoutait de me toucher. En y repensant plus tard, je compris qu'en réalité mes cheveux blonds et ma jeunesse devaient l'attirer intensément, mais qu'il avait peur, en cédant à ses pulsions, de perdre son poste !

Chaque soir, lorsqu'il revenait du tribunal, mon Oncle croisait mon précepteur qui, avant de partir, lui faisait un bref rapport sur les matières traitées pendant la journée, et sur les éventuels manquements que j'avais pu avoir.

Pendant ce temps, Fritz me faisait changer de chemise, je me lavais les mains et me peignais. Mon Oncle ensuite m'inspectait attentivement pour s'assurer que j'étais propre, net, et bien coiffé, puis il m'interrogeait sur les sujets étudiés. Quand je faisais le plus petit oubli ou contresens, il traçait un bâton dans son carnet. Chaque samedi il faisait le compte des bâtons. La question n'était pas de savoir si j'allais être fouetté ou pas, mais seulement combien de coups je recevrais !

*

Le samedi qui suivit mon arrivée, alors que nous venions de finir de dîner, mon Oncle ouvrit son agenda ostensiblement, et prononça avec solennité : « 23. »

Je blêmis. Il essuya sa grande bouche et se leva. À sa suite, à demi mort de peur et vacillant sur mes jambes, je dus descendre au sous-sol.

Dans la cave, après avoir fait la lumière, il s'arrêta un instant devant la panoplie de fouets. J'attendais en tremblant, immobile. De nouveau le démarrage du moteur électrique me fit sursauter – sans doute le compresseur d'une chambre froide. Mon Oncle se décida et décrocha un grand martinet. D'un signe de tête, il intima à Fritz de me faire monter sur l'estrade.

Fritz descendit les menottes du plafond et m'attacha les poignets. Il tira la chaîne pour la tendre, mais ne tenta pas de me soulever comme le jour de mon arrivée. Face à moi, mon Oncle attendait, laissant glisser les lanières de cuir dans sa main, avec un air qui me faisait frémir jusqu'à la moelle. Fritz défit ma ceinture, et commença de déboutonner mon short. Je sentais ses doigts courir le long de ma braguette et frôler mon sexe au travers de mon slip. Du haut de mon incommode position, je ne fus pas surpris d'observer, dans le tissu de son pantalon, les contours de sa longue queue nettement reconnaissables. Comme souvent lorsqu'il s'occupait de moi, elle se tenait droite et haute, retournée de côté vers sa ceinture. Mon short me tomba sur les chevilles. La honte, la confusion m'envahirent de nouveau : je me sentais dévoré des yeux par les deux hommes. Pourtant une espèce d'excitation m'échauffait.

Fritz se faufila derrière moi et sa proéminence me frôla la hanche. Il me roula soigneusement la chemise jusqu'au milieu du torse, jusqu'à ce qu'elle fît un bandeau sous les aisselles. Puis ses doigts glissèrent lentement le long de mes flancs nus, et vinrent entourer ma taille avec des gestes dont à présent il masquait à peine la concupiscence. Ils se faufilèrent sur le bord de ma petite culotte, en en soulevant l'élastique comme pour le décoller, passant et repassant à plusieurs reprises, me touchant le ventre puis le bas des reins. Le contact de sa main à la fois m'écœurant et m'excitant : elle était molle et tiède, pleine d'un désir vicieux. Je sentais la bosse au travers de son pantalon frotter le milieu de mon derrière avec une insistance de plus en plus marquée... Il s'interrompit à l'injonction de mon Oncle, et se résolut à me descendre le long des hanches le slip en travers des genoux.

Mon Oncle se posta derrière moi. De nouveau, j'entendis des bruits étranges. Je restai un long moment dans cette position humiliante, exposé à demi nu dans la lueur des néons, en plein milieu de cette cave froide et humide.

« Es-tu prêt ? » me cria soudain mon Oncle.

Et avant même que je pusse répondre, je reçus le premier coup. Sur mes fesses nues, neuf lanières de cuir s'abattirent ensemble, lancées avec toute la force de mon Oncle. La douleur fut foudroyante. Aucune commune mesure avec ce que j'avais subi sur le parking. Dès ce premier coup, je hurlai à faire résonner les murs !...

J'entendis mon Oncle compter : « 1 ! »

Et immédiatement après, les lanières sifflèrent de nouveau dans l'air. Le fouet claqua plus bas sur mes cuisses et me fit si mal que des éclairs scintillèrent au fond de mes yeux.

« 2 ! »

Avec épouvante, j'entendis le sifflement effrayant des lanières qui s'envolaient de nouveau ! Elles me frappèrent en bas du dos, en plein travers des reins. La douleur fut telle que je hurlai.

« 3 ! »

Je me débattais au bout de la chaîne en pleurant et en suppliant qu'il eût pitié de moi... C'était évidemment inutile.

Quand j'eus reçu les 23 coups, j'étais fou de douleur. Tout mon dos était de feu, et les larmes brouillaient ma vue. Aussi crus-je rêver en voyant mon Oncle repasser devant moi, et se promener le plus naturellement du monde la braguette ouverte, avec son membre pointé au-dehors !... C'était le plus grand que j'eusse eu l'occasion d'observer ! Plus grand que celui de notre professeur de gymnastique à l'école, et bien plus grand que celui de mon père... Mais ce ne pouvait pas être vrai ? Mon Oncle... se polissait... la queue !... Oui : il se la frottait de haut en bas, sans vergogne, et tout au contraire il planta son regard dans le mien : « De même que la douleur et l'humiliation, l'excitation sexuelle est une partie essentielle de la punition – comme des relations entre un homme et un garçon », dit-il sérieusement et tranquillement.

Puis il claqua des doigts. Aussitôt Fritz s'agenouilla devant lui et commença d'embrasser le gland épais. À cette vue, j'oubliai un instant ma douleur... Fritz suçait le géant violacé dans sa bouche molle et flasque ! Il remuait sa tête d'avant en arrière comme s'il avait voulu recevoir le gros bout tout au fond de la gorge. Et mon Oncle se tenait posément là, tandis que le serviteur s'acquittait de son travail, jusqu'à ce qu'un spasme extrêmement violent l'ébranlât de haut en bas. Je craignis un instant s'il n'allait pas mourir là subitement tant la secousse était impressionnante.

Lorsque Fritz se releva, on voyait sur ses commissures une goutte, une traînée de quelque chose d'épais et de glaireux, qu'il léchait avec la langue. Mon Oncle ramena sa queue, qui était rouge feu, à sa place d'origine, et referma sa culotte.

« Détache-le et lave-le », dit-il seulement à son valet.

Quand Fritz relâcha la chaîne et rouvrit mes fers, je manquai de défaillir, et seule l'horreur de tomber dans ses bras me retint. Il me fit enjamber mes culottes, heureusement sans chercher à me les renfiler, car ma peau n'aurait pu supporter le moindre frôlement.

Nous remontâmes à la salle de bain et Fritz me conduisait devant lui. Dans l'escalier, j'avais l'impression de sentir physiquement son regard couler de mes reins jusque sur mes cuisses, qui évidemment devaient être de haut en bas rouge vif et striées en tous sens. Je finis de me déshabiller pour entrer sous la douche, et Fritz comme d'habitude resta à me surveiller, en se passant la main sur la braguette dans laquelle sa longue queue tressautait indécentement... Je ne touchai pas à mon derrière bien trop sensible, mais il m'obligea à me savonner à fond le gland et les bourses. Tout en m'observant, son mouvement s'accéléra.

Lorsque je me fus séché, je pus m'isoler un peu dans ma chambre. Je m'allongeai tout nu, à plat ventre sur les couvertures, en attendant que la brûlure se dissipât... Je me répétais les paroles de mon Oncle : « De même que la douleur et l'humiliation, l'excitation sexuelle est une partie essentielle de la punition. » Et il avait ajouté : « Comme des relations entre un homme et un garçon ». J'étais à plus de trois cent cinquante kilomètres de la maison ; je sortais d'une vague et insignifiante enfance ; j'entrais maintenant tout à coup dans un nouvel univers, où la discipline rigoureuse de mon Oncle et sa farouche homosexualité – au moyen du fouet, de la torture, et aussi de son formidable phallus ! – marquerait ma jeune âme au fer rouge.



Les semaines, les mois passèrent. L'automne arriva et je fus autorisé à porter sur ma chemisette un pull à col roulé gris. J'étais toujours sans nouvelles de mes parents. Un soir, alors que nous étions dans la grande salle à manger et dînions d'un excellent gigot d'agneau, mon Oncle mentionna incidemment, sur le ton de la conversation, que mon père était mort.

« Mort ! » m'écriai-je. « Mais, c'est impossible !... Mais... Quand ça ?! »

– Ah, depuis une semaine, environ. Un accident, prétend ta mère. Je crois plutôt que c'est un suicide camouflé. Mon beau-frère a toujours été un lâche.

– Mort... non !... » J'éclatai en sanglots et me levai pour m'enfuir de la pièce.

« Reviens à table ! Immédiatement !... »

Effrayé, je me rassis piteusement, le nez dans mon assiette.

« Je pensais que les dix coups de garçette hier soir sur la plante des pieds t'avaient inculqué quelques manières pour se tenir à table ! »

De grandes larmes transparentes coulaient sur mes joues. Je pleurais mon père, mais j'avais aussi pitié de moi-même. Il avait été le seul de mes parents à me montrer un peu de tendresse, il était mon seul soutien, et je redoutais de devoir vivre maintenant en tête-à-tête avec ma mère. Je murmurai pour moi-même : « Qu'est-ce que je vais devenir ?... »

– Ta mère a donné son accord pour que je m'occupe désormais de toi. »

Je levai des yeux ébahis.

« Tu continueras donc à vivre chez moi, ici dans ma maison. Cela répond à ta question, je pense. Et maintenant, termine ton assiette. »

Je passai la nuit à sangloter. Au petit matin, une curieuse pensée me traversa l'esprit : quel sentiment aurais-je eu si, au contraire, on m'avait annoncé que je devais retourner vivre avec ma mère ?... Les derniers mois m'avaient endurci : je me représentais que, chez mon Oncle, j'avais devant moi de longues et cruelles années d'éducation ; mais je comprenais aussi qu'après cela je deviendrais réellement, complètement un homme, qui disposerait des facultés et de toutes les forces nécessaires pour, à son tour, contraindre les autres à se soumettre à lui...

*

Chaque matin, à l'occasion de ma course quotidienne dans le parc, les chiens continuaient de me harceler, de me poursuivre comme un gibier favori. Je n'en pouvais plus. Je décidai de tenter de les amadouer. Un soir, en quittant la table pour monter me coucher, je passai dans la cuisine alors que Fritz était occupé avec mon Oncle, et je dérobai un bel os dans la poubelle.

Le lendemain, lorsque je fus hors de vue de la villa, je le lançai à mes prédateurs qui dès lors me laissèrent tranquille. Malheureusement, après avoir achevé mon dixième tour, je croisai sur le perron mon Oncle qui partait travailler.

Le soir, il m'apprit qu'il avait découvert mon stratagème. Surpris de ne pas voir les chiens derrière moi, il les avait cherchés et trouvés à se disputer l'os. Il qualifia ma ruse de « perfide » et de « déloyale », et m'annonça que j'en serais puni dès le lendemain par un jour entier d'emprisonnement dans la cave. Il ajouta que j'avais mérité cette fois qu'il utilisât des châtiments bien plus sévères...

Je ne dormis pratiquement pas. Au petit matin, alors que le jour n'était pas encore levé, je ne fus guère surpris de découvrir mon Oncle aux côtés de Fritz qui venait me réveiller. J'étais terrifié. Il m'ordonna de le suivre. En pyjama, je descendis à la cave derrière lui, le serviteur sur mes talons.

Il me fit monter sur l'estrade, et je dus déboutonner ma veste et la passer à Fritz, puis dénouer le lacet du pantalon et le baisser sur les chevilles. Le valet s'empressa de s'accroupir devant moi pour m'aider à le retirer, et il en profita pour lorgner mes petits organes qu'il avait sous le nez. Il participait à ces séances en assistant mon Oncle et ne perdait pas une miette des strip-teases auxquels j'étais à chaque fois forcé, ce qui le mettait dans un état d'excitation sexuelle permanent.

Il m'attacha comme d'habitude par les menottes au bout de la barre. Il remonta ensuite la chaîne au-dessus de ma tête, jusqu'à tendre mes bras.

Mon Oncle se plaça derrière moi et, passant les mains par-dessus mes épaules, il me présenta devant la bouche une petite barre en caoutchouc dur. Il me bouscula pour m'obliger à écarter les mâchoires et me la coinça entre les dents. Deux lanières en cuir étaient fixées aux extrémités qu'il m'attacha derrière la nuque en serrant fermement. Horrifié, je m'aperçus que, comme à un cheval, il venait de me mettre un mors !

Puis ses doigts m'ouvrirent les fesses, quelque chose de dur pointa mon sphincter, et d'une rude poussée il me l'enfonça. Mon cri étouffé par le mors se transforma en un pitoyable grognement. Je sentais en moi l'objet, gros comme une prune, avec un col rétréci sur lequel se referma mon anus, installé comme un étranger.

Revenant face à moi, il attrapa mes petits organes et les introduisit dans une sorte de gousset en crin. Il le serra avec un cordon à la racine, au ras de mon ventre. Les picotements de ma peau irritée devinrent vite plus que désagréables.

Enfin, il m'enfila une cagoule en cuir. Elle me prenait toute la tête, seule une petite ouverture devant les narines me laissait respirer, et un laçage, à l'arrière,

lui permit de la serrer en la plaquant étroitement sur mon visage. Je fus brusquement aveugle et quasi sourd ; l'angoisse d'être comprimé dans cette gaine m'affola.

Elle m'empêcha d'entendre mon Oncle sortir. Je restai seul, debout, les bras en l'air, dans le noir – sans même savoir si les lumières étaient allumées ou non. Je ne pouvais respirer que par le nez, mes mâchoires étaient bloquées et mes lèvres distendues, mon derrière douloureusement dilaté me brûlait, et à présent ma verge et mes bourses me grattaient épouvantablement, j'étais démangé par le besoin d'arracher de moi ce sac infernal.

*

Je dus pourtant passer la journée dans ces conditions éprouvantes, et sans rien à manger. Quand je devinai enfin mon Oncle à côté de moi, de retour du travail, et qu'il m'ôta la cagoule, la lumière m'éblouit. Il était planté devant moi, manifestement très satisfait de me retrouver dans ce harnachement, et derrière lui, comme toujours, son ombre damnée me dévorait des yeux. Il m'annonça que ma punition allait maintenant réellement commencer. Affaibli par ces heures passées debout, je craignis plus que jamais ce qui devait suivre.

Il ordonna à Fritz de me détacher, et je le vis décrocher une étrivière, une épaisse lanière de cuir brune, large comme deux doigts. Je fus affolé ! Je fus couché en travers d'une sorte de cheval d'arçon, sur le ventre, et les bras et les jambes attachés aux quatre pieds. Je me sentais comme un goret qu'on s'apprêtait à égorger. Mon Oncle tourna un long moment autour de moi, me touchant le derrière et manipulant l'objet qu'il m'y avait enfilé en le tirant et le repoussant.

Puis avec une énergie toute particulière, à croire qu'il avait attendu cet instant durant toute sa journée, il me fouetta. Le cuir était beaucoup plus lourd et tranchant que celui des martinets, et la douleur fut tout de suite diabolique. Je hurlai. Je pensais que j'allais devenir fou tellement j'avais mal. Il me frappa à plusieurs reprises les fesses, les cuisses, puis il passa de l'autre côté et s'en prit à mon dos. Pour la première fois, ses coups furent appliqués avec une telle cruauté qu'un filet de sang me coula le long des côtes. Je perdis connaissance, assommé par la souffrance.

*

Je repris mes esprits peu après. J'étais de nouveau dans le noir ; mon Oncle était sans doute parti dîner tranquillement. Je ne pensais plus au mors, ni au gousset de crin, ni à ce qui me remplissait le derrière, mais seulement à la douleur atroce qui embrasait tout mon corps, qui battait en moi comme une pulsation fiévreuse, sans répit.

Mon Oncle revint une heure plus tard, et Fritz me détacha. Je me relevai en titubant. Il m'ordonna de m'allonger dos sur l'estrade. Fritz descendit la chaîne et cette fois attacha les menottes à mes chevilles. Tout en s'affairant, il laissait négligemment glisser sa paume à l'intérieur de mes cuisses, mais la souffrance

m'empêchait d'en ressentir le dégoût. Puis mon Oncle tira sur extrémité de la chaîne qui était passée par une poulie, mes jambes se soulevèrent, mes fesses quittèrent le sol, et ainsi il me suspendit au plafond par les pieds. Je tourniquai un instant, les cuisses ouvertes, tandis que le dos de mes mains traînait par terre ; mes cheveux pendaient, le sang bourdonnait à mes tempes, l'angoisse de cette position m'oppressait.

Il s'approcha et fit rouler mes organes dans l'inférieur gousset, m'arrachant des gémissements plaintifs. Puis il accrocha de nouveau des pinces au bout de mes seins, où il suspendit de petits plombs, pesant dans le sens inverse à celui que je subissais d'ordinaire.

Je restai ainsi plus d'un quart d'heure, à gémir et à grimacer, la peau déchirée par les crocs d'acier, tournant librement autour de mon axe vertical, pendant que mon Oncle se promenait avec son engin à l'air et se branlait tout en me contemplant.

Quand, enfin, il me libéra de cette position exténuante, il m'ordonna d'aller sur le chevalet en forme de X. C'était la première fois que je montais sur cet instrument, et la peur me reprit. En tremblant, je m'y allongeai, le dos contre le bois froid et rugueux. Fritz referma les courroies, fixées aux extrémités, sur mes poignets et mes chevilles. Sur l'ordre de mon Oncle, il les serra durement, jusqu'à me faire entrer le cuir dans la peau.

Mon Oncle attendait, assis sur une chaise, en fumant un cigare. Quand je fus préparé, il tira sa chaise entre mes pieds. Il m'attrapa le gros orteil pour l'écarter, il tapota le cigare pour en faire tomber la cendre, et il en appliqua la braise incandescente juste entre les orteils, sur la partie la plus sensible. La douleur fut terrible, affreuse. Je hurlai. Mon corps se tendit comme un arc, je lançai des ruades pour essayer d'échapper au supplice, mais en vain : j'étais étroitement attaché.

« Voilà le châtiment d'une fourberie comme celle que tu as commise », prononça mon Oncle. « Souviens-toi que si tu te conduis basement, tu seras toujours traité comme un traître. »

Puis il me brûla l'autre pied de la même façon.

Quand je retrouvai mon souffle et que je rouvris les yeux, je découvris au travers des larmes mon Oncle debout à côté de moi. Il se tenait fermement le pieu et le frictionnait intensément au-dessus de ma figure. Soudain il se pencha sur moi, et une matière gris-blanc, visqueuse, jaillit abondamment, atterrissant en travers de mon visage crispé par la peur.

Il étala avec les doigts son écœurante semence sur ma bouche, sur mon nez, dans mes yeux. Cet étrange traitement, qui était nouveau pour moi, me surprit à tel point que soudainement je rebandai. Malheureusement ma verge, contenue par le sac odieux qui l'entourait, ne fit que me brûler affreusement.

Puis, comme après chaque punition, il m'abandonna pour un long moment. Les filaments séchèrent sur moi : de gluants ils devinrent d'abord visqueux, puis ils durcirent comme de la colle. Et pendant tout le temps que dura cette métamorphose, malgré le gousset, ma petite queue resta dure comme une pierre...

*

Les jours suivants, je repris mon emploi du temps et retrouvai comme chaque jour, dans le petit matin givré, les bêtes exécrées. Il me fallait trouver un autre moyen pour m'en débarrasser.

Rendu plus malin par l'expérience, un jour je dissimulai une fourchette dans mon maillot, une de ces longues, lourdes fourchettes en argent que mon Oncle possédait. Et, au moment où les chiens voulaient comme d'ordinaire me sauter dessus pour me jeter à terre, me souiller, me labourer, et me déchirer avec leurs griffes – leur jeu préféré –, je logeai la fourchette dans le corps de Karo, juste au-dessus de sa patte avant. Le doberman ne s'y attendait pas et poussa un cri effrayant. Pour assurer mon avantage, je remuai trois ou quatre fois mon arme dans la blessure, aussi fermement que je pus. Wolf s'écarta aussitôt de moi en rampant à distance de sécurité, et se coucha avec le museau sur le sol – comme les chiens avaient l'habitude de faire quand mon Oncle leur donnait ses ordres brefs et stricts.

Mais Karo se ressaisit et parut déterminé au combat. D'un élan il me sauta dessus avec un grondement furieux. Il referma sur mon avant-bras ses dents jaunes de carnassier, longues d'un bon centimètre. C'était une morsure sérieuse, une lutte à la vie et à la mort. Sous la douleur, je lâchai la fourchette qui tomba dans l'herbe. Karo voulut me mordre à nouveau. Mais j'agis rapidement, poussé par un instinct du combat que je ne me connaissais pas. J'esquivai son attaque en plongeant entre ses pattes. D'un coup d'œil, je découvris que l'animal était en chaleur, excité par cet affrontement : sa longue queue rouge pendait, tendue sous le ventre velu. Je lançai le bras, attrapai son organe visqueux, et j'y plantai les ongles en serrant de toutes mes forces. De nouveau Karo poussa son hurlement, et cette fois il essaya de s'enfuir. Mais je le tenais fermement, et le renversai en le tirant de biais. Je m'aperçus que le sang coulait déjà de son sexe entre mes doigts crispés. Je frappai violemment du tranchant de mon autre main le côté de sa tête, puis je me levai et lui donnai encore quelques coups de pied dans les côtes.

Et comme j'étais là, debout sur le chien battu et pantelant – déchiré moi-même, mal en point, mais vainqueur ! – Wolf vint vers moi en rampant humblement, avec une expression suppliante dans les yeux. Je m'assis dans l'herbe, car mes jambes flageolantes ne me portaient plus, et pris sa grosse tête grise sur mes genoux : « Je ne te ferai rien, Wolf... Tu dois seulement être obéissant. Désormais, pour vous deux, je suis celui qui commande ! »

En le caressant, ma main se retrouva sous son ventre. Wolf aussi était excité par le combat de Karo et sa défaite inattendue. Je saisis dans leur sac ses petits testicules fermes, et commençai de lui frotter la queue au travers de son enveloppe poilue. Wolf ouvrit la gueule et laissa pendre sa grande langue, tandis que sa respiration devenait plus rapide et convulsive. Il s'étira et raidit tous ses muscles. Je le masturbai plus vite et plus fort ses organes renflés. C'était sa récompense pour avoir opportunément reconnu sa défaite.

Pendant ce temps, Karo s'était traîné sur la pelouse et avait rampé dans la villa par la porte de l'office entrouverte. Et juste comme le long trait de semence tourbillonnait hors de la queue rouge feu de Wolf, mon Oncle sortit sur le perron. Il poussait devant lui, de la pointe de sa botte, Karo blessé.

« Lukas ! » appela-t-il. « C'est toi qui as fait cela ? »

Je sursautai, mais d'une torsion je serrai tout de même les testicules de Wolf, qui continuait de gicler comme une fontaine. Le chien roulait des yeux de telle sorte que le blanc vint vers le haut.

J'étais tellement fier de mon exploit que je lui criai avec bravade : « Oui ! »

Mon Oncle avait compris la situation d'un coup d'œil, et savait manifestement ce que je faisais avec Wolf. « Mmh », fit-il seulement. « Va voir Fritz qu'il te soigne. »

Je m'étais attendu à ce qu'il m'appelât aussitôt pour m'emmener dans la cave et me punir avec des sévices encore plus cruels que la fois précédente : mais j'étais gonflé à bloc, ma victoire inespérée sur l'énorme chien que je haïssais valait bien une punition, quelle qu'en fût la férocité. Ébahi, je vis mon Oncle simplement tourner les talons et rentrer dans la maison. Il ne me reparla jamais de l'incident. Je compris que, dans son système bien défini où le pouvoir et le sexe réglaient le cours des choses, il me reconnaissait le droit de dominer par la force, en faisant preuve de ma propre puissance, mais pas par de viles tentatives d'amadouement...

Et à dater de ce jour, les chiens me manifestèrent une obéissance absolue. Enhardi par ce succès, encouragé par les brutales vérités que mon Oncle Ferdinand énonçait de temps en temps, je décidai que le serviteur Fritz serait le prochain que je soumettrais.



L'occasion se présenta plusieurs semaines plus tard, alors que le printemps se laissait deviner à peine. Je venais d'avoir 13 ans. Ma queue grandissait et à sa racine poussait déjà un fin duvet bouclé et doré. Mes masturbations nocturnes dorénavant ne se terminaient plus par une simple fatigue essoufflée. La première portion de vraie semence avait, pour mon indicible joie, jailli de mon appareil raidi, extraite par mes propres mains. J'en étais fier, et me doutais bien que cet aspect de mon individu serait aussi assujéti au contrôle et aux directives de mon Oncle. Il ne tarda effectivement pas à découvrir cette nouveauté.

Décidé à faire de Fritz mon esclave, un samedi matin où il voulait comme d'habitude m'accompagner dans la salle de bains pour me laver, je le lui en interdis l'entrée fermement. Peut-être de mauvaise humeur par quelque circonstance du service, il me répondit sèchement, et je lui répliquai encore plus vertement. Le ton monta et, furieux, je lui lâchai plusieurs gros mots, assez orduriers. La malchance fit que mon Oncle se trouvât dans l'escalier à ce moment-là et qu'il entendît mes grossièretés.

Il surgit, rouge de colère : « Je ne tolérerai pas qu'on injurie mon domestique ! Et un garçon de ton âge ne devrait même pas connaître de pareilles cochonneries ! Je n'attendrai pas ce soir pour te punir d'une telle insolence !... »

Il m'entraîna directement à la cave. Alors que, ordinairement, je le faisais moi-même, mon Oncle chargea Fritz de me déshabiller, et j'eus le sentiment que de cette façon il dédommageait son serviteur. Puis il lui tendit une petite culotte noire qu'il avait spécialement achetée pour moi. Fritz me la présenta, et j'y passai les pieds. Il me la remonta le long des jambes et prit tout son temps pour la plaquer sur mes fesses et autour de la taille.

« Ce sera désormais ta tenue de punition », m'annonça-t-il.

Elle devint effectivement rituelle par la suite. Le slip était étroit et d'une matière synthétique satinée, élastique et soyeuse à la fois, il me moulait de près les fesses comme les organes génitaux, et dès que je bougeais il me faisait une sorte de massage électrique que je découvris être très stimulant. J'avais cru que cette tenue représentait quelque concession à ma pudeur, mais je m'aperçus vite qu'au contraire elle me rendait plus indécent : elle me faisait bander ! Ce gonflement

n'échappa nullement à mon Oncle, mais il ne fit pas de remarque. Fritz profita de ce qu'il me l'ajustait pour y passer langoureusement la main et tripoter la pointe qui s'y dressait. Ses doigts trop moelleux firent rouler mes organes dans le tissu synthétique de la culotte, et, malgré moi, ils me procurèrent des décharges électriques. Un instant, ils me masturbèrent réellement !

Mais mon Oncle l'interrompit en lui ordonnant de me mettre sur le chevalet horizontal, en forme de X. Je montai sur l'appareil en tremblant et m'y allongeai sur le dos. Fritz me rabattit les bras en arrière, et il attacha avec les épaisses lanières mes quatre membres aux extrémités.

Mon Oncle se saisit d'un gros et vigoureux bouquet d'orties, d'un vert vif, que Fritz était allé lui couper au fond du parc, et il commença de m'en fouetter le ventre et la poitrine, en insistant sur les seins, fourrageant dans le creux de mes aisselles. Ce fut comme si j'avais été léché par une langue de feu. Je criai tout le temps qu'il m'infligea ce traitement. Mille minuscules aiguilles me piquaient, m'enflammaient. Selon son habitude, mon Oncle s'était déboutonné et son pieu était brandi au-dehors. Tout en subissant ma punition, je le voyais devant moi, au-dessus de moi. La vision du gros gland complètement découvert, d'un bleu violacé presque noir, m'excitait au plus haut point. Ma propre queue se mit encore à gonfler dans ma culotte. Mon Oncle le remarqua, et de sa main libre il se polit lentement le membre, qui grossit de nouveau. Dans cette position, j'étais déplié, offert dans toutes mes intimités. Il passait le bouquet aux feuilles dentelées sur la face interne de mes cuisses ouvertes, sur mes chevilles, sous la plante de mes pieds... Ma peau était rouge et couverte de petites cloques blanches et plates, la brûlure des orties me chauffait, tout mon corps était en feu. Il s'activa plus rapidement sur son membre, et son gland s'écartait, menaçant, comme l'œil d'un cyclope. Et soudain, avec la vision terrible de ce glaive plein de sang suspendu au-dessus de moi, je me mis à bander si fort que ma queue se dressa au point de soulever ma culotte et, sans l'aide d'aucun agent extérieur, mes petites vannes s'ouvrirent. Je fus agité de deux ou trois soubresauts, et une tache s'élargit juste sur le devant. Mon Oncle me lorgna avec étonnement puis, saisissant ce qui se passait, il poussa un grognement de joie sauvage, et l'instant d'après plusieurs gros jets de sa semence grise s'envolèrent pour s'écraser sur ma poitrine et mon ventre.

Quand il eut repris son souffle, il tordit son membre pour en extraire les dernières gouttes qu'il étala sur les bouts de mes seins.

« Tu as giclé dans ta petite culotte de punition, n'est-ce pas ?... C'est ta première fois ? »

Je mentis en hochant la tête.

« Donc tu es un homme, pour cela... Et, dorénavant, tu porteras un pantalon. »

À la sensation enivrante où se mélangeaient le plaisir diffusé depuis mes organes génitaux et la douleur de tout mon corps enflammé de milliers de piqûres des orties, s'ajouta la fierté d'être reconnu de la sorte par mon Oncle.

Il conclut : « Tu donneras ta culotte à Fritz pour qu'il te la lave. »

Fritz roula des yeux qui montraient que sa lubricité était portée à son paroxysme. Il me détacha et m'emmena dans la salle de bain. Il n'était plus question de penser à lui en interdire l'entrée, mais, contre toute attente, il me laissa seul sous la douche. En sortant, je compris pourquoi : je le surpris dans ma chambre en train de renifler et de lécher le fond de ma culotte de punition ! Ma venue ne l'interrompit aucunement : au contraire, il ouvrit son pantalon, enveloppa son membre gonflé dans le tissu où je venais moi-même de me répandre, et il se masturba intensément. Il avait déjà le regard dans le vague, et ses yeux devinrent blancs. Il fut agité de spasmes qui secouaient tout son corps mou. Fasciné, je vis sa longue queue pointue se vider de son écœurante semence dans la petite culotte noire... C'était profondément répugnant !

Pris par une colère où je ne me contrôlais plus, je commençai par lui donner des gifles et des coups de pied. Il tenta de se défendre maladroitement, encore assommé par la jouissance qu'il venait de se procurer, mais quand je le menaçai de tout révéler à mon Oncle, il se jeta à mes pieds pour me supplier.

Alors je lui ordonnai de m'offrir le même service que je lui voyais donner dans la cave à mon Oncle... Aussitôt ses yeux brillèrent de convoitise. J'étais encore nu et mouillé. Il prit ma verge entre ses doigts, qui étaient mous et chauds, tout à fait écœurants, mais qui surent très bien me faire bander. Dès que ma queue fut droite, il l'avalait goulûment. Je fermai les yeux, car le spectacle me dégoûtait, mais les sensations étaient sublimes ! Je comprenais que mon Oncle s'y adonnât... Enfin, excité par les lèvres qui me pompaient ardemment, par la langue pleine de salive que je sentais s'enrouler sur mon membre tendu, ne pouvant refuser le plaisir honteux que ses mains moites me procuraient en me pelotant les cuisses, les fesses, les couilles, je dégorgeai de nouveau mes petits sacs, en jouissant à l'idée que, pour la première fois, je prenais la place de mon Oncle !

À la suite de cet événement, Fritz devint beaucoup plus entreprenant.

*

La semaine suivante, mon Oncle m'acheta effectivement des pantalons, mais il décréta que n'étant plus un petit enfant je devais aussi avoir les cheveux coupés. Néanmoins, il ne parla pas de me conduire chez un coiffeur – il semblait éviter toutes les circonstances qui m'auraient fait quitter l'enceinte de la villa –, et ce fut encore Fritz qui en fut chargé.

Mon Oncle lui donna ses directives, et le serviteur m'emmena dans la salle de bains. Je dus ôter mon pull et ma chemisette, et, en maillot de corps, je m'assis sur un tabouret. Il me posa une serviette sur les épaules qu'il noua par-devant, puis il prit un peigne et des ciseaux. Il commença par me coiffer longuement, en me caressant la joue et le cou, puis, faisant cliqueter les lames avec un air sadique, il se mit à couper sans merci dans mes mèches blondes. J'avais envie de pleurer en les voyant tomber et se tordre sur le carrelage. Les doigts de Fritz se glissaient sur mon crâne, il me caressait sous prétexte de soulever les cheveux, puis il les tranchait avec un plaisir non dissimulé. Au désespoir de perdre ce qui

avait fait le charme de mon visage, s'ajoutait l'horreur de ces attouchements dont j'étais souillé.

Le pire fut le moment où, avec une petite tondeuse, il remonta sur ma nuque pour créer un dégradé régulier. Je ne pouvais m'empêcher de frissonner, mais je me sentais triste. Il paracheva ensuite son travail en me passant la lame d'un rasoir sur le cou, et je détestai ce contact acéré qui courait sur ma peau.

Quand il eut fini et que je pus me voir dans la glace, je fus néanmoins agréablement surpris : Fritz m'avait laissé une assez longue mèche sur le front et du volume sur la tête, qui en réalité se mariaient très bien avec les cheveux courts autour des oreilles et sur la nuque. Je fus un peu rasséréné.

*

Le dimanche, j'étais dispensé de course dans le parc, mais pas de douche. Fritz devait au contraire surveiller particulièrement ma toilette, que je devais faire à fond et en me lavant les cheveux. Ce matin-là, en attendant seul dans ma chambre, je parcourais quelques approximatifs dessins érotiques que j'avais réalisés moi-même, tout en faisant coulisser lentement ma queue entre mes doigts. J'aimais l'observer, longue, bien ronde, avec sa tête renflée sous son capuchon entrouvert. Je voulais me donner du plaisir, mais sans risquer de répandre une semence que le valet aurait vite décelée.

Mais Fritz, en entrant plus tôt que d'habitude, me prit sur le fait. Ses yeux vacillèrent lorsqu'il remarqua mon visage surpris et surtout ma main qui enserrait l'éminence sortant de mon pantalon de pyjama.

Il s'approcha lentement de moi. « Tiens... tiens... À quoi donc était justement occupé le jeune maître ? »

– Je... Ah !... À rien du tout. »

Il s'assit sur le bord du lit et s'empara des dessins que je n'avais pas eu le temps de dissimuler. Il les examina attentivement, un à un, et son regard brilla d'une lumière de plus en plus lubrique. On y voyait principalement des jeunes garçons attachés et fouettés, de la même manière que mon Oncle le faisait avec moi-même.

Il me dévisagea, un rictus aux lèvres. J'avais peur. Je me rendais compte que, par mon imprudence, je lui avais offert le moyen d'un nouveau pouvoir sur moi. « Oui, d'accord, nous pourrions gentiment considérer ça comme un secret entre nous deux, pas vrai ?... Un mignon petit secret ? »

– Pas vrai, *jeune maître*, dois-tu dire. »

Car si Fritz avait ses prérogatives sur moi, dont il usait dès qu'il le pouvait – comme de s'occuper de ma toilette –, j'étais décidé à utiliser les pouvoirs que moi aussi j'avais officiellement sur lui. Et il savait que mon Oncle, sur un point comme celui-là, me donnerait raison.

« “Jeune maître”... », répéta-t-il donc, l'air narquois.

Il leva la main et me caressa la joue avec convoitise. J'écartai vivement la tête, dégoûté par sa paume moite et flasque.

« Tss-tss... Si le jeune maître ne veut pas que je montre à son Oncle les jolis dessins qu'il fait en cachette, ni que je dise ce qu'il se faisait à l'instant, il faut qu'il me laisse désormais m'occuper de lui tout à fait... »

Je ne savais pas comment mon Oncle prendrait la chose, il n'avait jamais formulé d'interdiction quant à la masturbation qu'il pratiquait largement lui-même pendant mes séances de punition, mais avec lui on pouvait toujours craindre le pire, et je décidai qu'il était plus prudent de me laisser faire.

Il me caressa les cheveux longuement, me contemplant avec une étrange tendresse libidineuse, puis ses doigts écœurants descendirent le long de ma figure, jusque dans le col de mon pyjama où ils me pelotèrent le cou sans plus aucune retenue. Je savais que j'étais beau et bien fait, mais quand bien même ne m'en fussé-je pas douté, j'aurais pu le comprendre dans l'expression de son visage : il me dévorait des yeux ! En particulier, en lorgnant ma queue, encore dressée et humide à l'extrémité des attouchements que je venais de me procurer, il souriait avec cet air de satisfaction qu'on lui voyait seulement lorsque mon Oncle lui octroyait une de ses rares louanges.

Il me déboutonna lentement, puis, en me caressant la poitrine, il repoussa mon pyjama sur les épaules. Sa main errait sur mes bouts de seins qu'il tripotait amoureusement, sans doute se rappelant toutes les fois où les pinces d'acier y avaient été cruellement refermées. Il palpait mon ventre avec concupiscence, il remontait le long de mes flancs comme un animal chaud et visqueux.

Soudain, il me reprit par la nuque, se pencha vers moi avec des yeux hallucinés, et il fit ce dont il rêvait probablement depuis mon arrivée : il m'embrassa ! Sa grosse bouche lippue recouvrit entièrement la mienne. Je me débattis comme je pus, mais sa main accrochée derrière ma tête m'empêchait de me dégager. Une horrible chose, chaude et visqueuse, gluante, pleine de salive, s'enfonça dans ma bouche. Je crus que j'allais mourir ! Je frétillais en tous sens et cela devait l'exciter encore mieux. Je sentais son autre main sans cesse parcourir mon ventre, y crispier les doigts, puis remonter le long de mes flancs en me griffant, comme s'il avait voulu me posséder tout entier.

Dès qu'il relâcha sa pression, je m'échappai comme un gardon et bondis hors du lit, le cœur battant de dégoût. Il me rejoignit et m'enveloppa les épaules de son bras pour me retenir et me calmer. « Allons, allons, ce n'est rien... Juste un petit bisou... Nous allons prendre notre douche, à présent. »

Il acheva de faire glisser mon pyjama sur mes bras, et, mettant un genou à terre, il dénoua le lacet de mon pantalon qu'il accompagna jusque sur mes chevilles. Chacun de ses gestes était prétexte pour me toucher, me caresser, me peloter sur le ventre ou sur les fesses, entre les jambes, le long des cuisses... Il me fit lever les pieds pour retirer le vêtement. Avant que je n'aie pu m'écarter, il me prit le membre et le roula entre ses doigts chauds. Ma queue se redressa malgré moi, et il accompagna mon érection de mouvements lents et voluptueux, caressant par-dessous mes petites pelotes qui remontaient sous mon ventre comme si elles avaient voulu échapper à ses ongles horribles.

Fritz chercha ensuite à me prendre le gland entre ses lèvres. Mais je le repoussai, car, au souvenir de son baiser, sa bouche me répugnait trop, et j'avais compris que c'était son propre plaisir qu'il recherchait. Il réussit tout de même à m'en lécher la pointe et, malgré mon dégoût, je bandais complètement.

Il se releva, me posa la main sur la nuque, et il me conduisit, tout nu, hors de la chambre. Je sentais à chaque pas ses doigts descendre sur mon dos, venir dans mes reins, et finalement me caresser les fesses avec un désir sans aucune équivoque.

Dans la salle de bain, je fus surpris de le voir lui-même se déshabiller. Il ne garda que son caleçon, sous lequel sa longue queue pointue se retournait en l'air. Il ouvrit l'eau, en régla la température, puis il me fit entrer dans la baignoire et me mit sous la douche. Et, ce que j'avais commencé de deviner, il m'y suivit.

Il versa du shampoing sur mes cheveux mouillés, puis il me frictionna la tête avec un savoir-faire qui me fit un certain effet. Comme je lui tournais le dos, je ne voyais plus son lourd corps flasque, et je pouvais m'abandonner aux agréables frissons que son massage me procurait.

Puis sa main molle m'enduisit de savon sur tout le dos, de haut en bas, et mes fesses furent l'objet de soins particulièrement délicats et attentionnés. Il me fit pivoter, et je fermai les yeux – afin de ne pas le voir. Il me savonna le visage, le cou, les bras, la poitrine. Ses doigts s'arrêtèrent sur ma queue. Il la caressa lentement de haut en bas, avec des gestes d'une terrible efficacité. Bien que de toutes mes forces je me fus efforcé de me retenir, elle devenait malgré moi de nouveau de plus en plus tendue, obstinément pointée vers le plafond.

Il tira alors doucement le prépuce en arrière, avec ses doigts savonneux, et je poussai un cri d'inquiétude. « Hé ! » fis-je, « laisse ça tranquille !

– Ah, non. Le jeune maître sait pourtant que le dimanche il doit être bien propre partout ! »

Il tira la peau complètement en arrière, quelque chose que je n'avais fait moi-même que lorsque ma queue était molle. Le prépuce était encore étroit et tendu, et faisait mal comme s'il allait éclater, mais Fritz insista, et grâce au savon il parvint à le repousser sous le gland. Il me passa rapidement son doigt savonneux le long du sillon, puis il me frôla le frein, il titilla mon petit œil. Ma queue en devint dure comme du fer ! Enfin il rinça mon gland et refit glisser la peau à sa place.

Il me mit la main entre les jambes, et prit son temps pour bien frotter la région entre mes cuisses. Il fit interminablement rouler mes petites bourses durcies dans sa paume, tout en serrant la racine de ma queue entre deux doigts. Puis il me passa le majeur par-dessous, tout le long du périnée. Il trouva mon anus, qu'il savonna avec soin, et je me crispais, je le tenais fermement fermé pour repousser son offensive.

« Le jeune maître doit être bien sage et se laisser faire... Sinon nous devons faire notre rapport à son Oncle... » Il me prit par les épaules, me retourna, et je fus soulagé de lui tourner le dos de nouveau. « Penchez-vous en avant, et écartez vos petites cui-cuisses... »

Et comme il disait ces niaiseries, il laissa glisser ses mains caressantes de haut en bas sur les muscles de mes cuisses longues et fermes. Chez mon Oncle, l'alimentation de qualité, l'exercice corporel et l'air frais, d'un enfant citadin médiocre et indolent, m'avaient transformé en un adolescent finement musclé, bien découplé, et en pleine santé.

Puis il revint au passage resserré et encore vierge de mon derrière, et son majeur onctueux insista jusqu'à y engager la première phalange. Dans cette position, je ne pouvais plus m'opposer à l'intrusion de son doigt enduit de mousse, et je poussai un cri de surprise en le sentant entrer en moi. Il ne s'en occupa d'aucune façon et, en le faisant pivoter dans un sens et dans l'autre, il m'en astiqua minutieusement tout le tour.

J'entendis des bruits suspects, je tournai la tête, et je vis comment Fritz se tripotait au travers de sa culotte, déjà toute mouillée, tout en continuant de pistonner mon petit passage. En général, le serviteur était d'un type mou ; sauf pour sa queue qui se dressait, à cet instant encore, longue et pointue, dure comme une branche, comme chaque fois qu'il prenait part au rituel punitif et sexuel de mon Oncle.

Soudain, il ressortit son doigt, descendit à demi sa culotte trempée et, l'air halluciné, il se passa la main sur son membre tendu, pendant que toute son attention se portait sur l'ouverture découverte de mon postérieur enduit de savon. Mes fesses devaient être, comme après chaque samedi soir, encore recouvertes de stries rosées, et cela conduisit certainement à l'exciter davantage. Un derrière fouetté sera toujours plus convoité, et plus volontiers sodomisé ! Il gémit comme s'il cédait à une force trop impérieuse pour lui, il m'attrapa fermement par les hanches, et sa queue fut sur moi, pointée au milieu de mes fesses ! J'essayai de le repousser de toutes mes forces, je le menaçai de tout dire, mais sans rien vouloir entendre il me maintint solidement, se pressa énergiquement contre moi, et, avec un profond soupir de jouissance, il enfonça soudain son engin au travers de mon petit sphincter. Je poussai un cri strident. Il m'avait perforé le derrière !

Malgré le savon j'étais blessé, et cela fit encore plus mal lorsqu'il commença de tirer en arrière et de replonger à l'intérieur sa longue chose sans fin. J'avais l'impression qu'il m'écartelait le rectum, comme si toute cette région de mon corps avait été élargie et était à présent soudée autour de lui, comme lui appartenant. Ma propre queue était à moitié retombée, mais cela ne semblait plus l'intéresser. Il avait les yeux fermés et respirait par la bouche. L'eau tiède continuait de couler sur nous deux, tandis qu'il me tenait par le milieu et qu'il foutait avec son appareil long et dur, d'avant en arrière, jusqu'au fond, mon derrière de treize ans. Mes ruades et mes tentatives pour me dérober ne paraissaient que l'exciter davantage. Chaque fois, il me semblait que mon sphincter s'ouvrait un peu plus, qu'il se détendait, et c'était ce moment de relâchement que Fritz mettait à profit pour m'enfoncer quelques centimètres plus loin son interminable instrument dans le corps.

Soudain l'eau devint glacée et me tomba sur le dos comme un torrent solidifié. Nous sursautâmes : mon Oncle était là ! Son visage était rouge brique. C'était

la première fois que je le voyais laisser paraître un sentiment d'une telle violence. J'eus aussitôt une peur affreuse.

En moi, la queue de Fritz s'amollit, littéralement elle se fana dans mon derrière. Il se retira en marmonnant, tandis qu'il essayait de me pousser entre mon Oncle et lui. Mais un seul revers de mon Oncle me balaya, je basculai dans la baignoire, et le coup suivant atteignit Fritz au milieu du visage : il tomba en arrière et vint frapper rudement le carrelage de la tête.

« Debout, toi ! » cria mon Oncle d'une voix profonde et terrible. « Debout, toi, infidèle serviteur, toi, âme diabolique d'esclave ! Je vais arracher à coup de bâton ta misérable vie hors de ton corps !... N'ai-je pas suffisamment clairement expliqué, pour que ta noix creuse de coolie stupide puisse le comprendre, que le garçon devait rester intact, jusqu'à ce que j'estime la date de son initiation arrivée ?... Et voilà que je vais à présent devoir faire le deuil de tout ce rituel rigoureusement planifié ! Et voilà que tu te tiens avec lui dans la salle de bain et te laisses emporter par tes instincts bestiaux !... Debout, te dis-je, traître lubrique, et suis-moi ! Dans la chambre de torture ! Au nom sacré du peuple allemand : tu devras expier cela !... »

Transformé en un oiseau déplumé et sans ailes, à la merci du chat qui va y planter ses crocs, ainsi titubait Fritz devant mon Oncle en descendant à la cave. Et il m'ordonna de venir avec lui – pour la première fois comme spectateur !

À peine arrivé, mon Oncle d'un seul mouvement ôta sa veste et déboutonna sa chemise. Il catapulte Fritz contre le mur, lui arracha sa culotte trempée, et lui mit promptement des menottes et des fers aux pieds. Il lui plaça une large ceinture et un collier revêtus de clous à l'intérieur, qui l'empêcheraient de bouger de plus de quelques millimètres, car les pointes lui auraient déchiré la peau en lambeaux s'il s'était débattu.

Ce ne fut cependant pas – comme je l'attendais – la lourde chicote que mon Oncle décrocha ; non, c'était juste un instrument insignifiant, quelque chose long d'un mètre, mince et gris. Et ce fut seulement lorsqu'il le remua dans sa main, que je reconnus en frémissant la verge d'acier. Jamais elle n'avait été utilisée contre moi. Je n'en connaissais pas l'effet – mais je l'imaginais...

Fritz aussi avait reconnu le fouet. « Non, pas ça... », murmura-t-il.

Mon Oncle leva la badine, comme s'il voulait réduire l'homme au silence, et je vis le corps du délinquant se figer dans l'attente du coup. Mais... mon Oncle laissa redescendre son bras et tourna les yeux vers moi, avec un regard singulier, pénétrant.

« À vrai dire, c'est *toi* qui as été abusé », dit-il. « Aussi c'est toi qui vas exécuter la punition... Mais tu dois le frapper impitoyablement si tu veux sauver ta propre peau ! »

Mon cœur battit plus vite. J'étais, au milieu de la cave, nu, encore humide de la douche, tremblant ; mais ce n'était pas de froid que je frissonnais : j'avais peur. Je pris de la main de mon Oncle le manche de métal glacé. Cependant, ma lubricité se réveilla rapidement. Je m'avançai et, comme j'avais déjà vu mon Oncle le faire en face de moi, je fis siffler le fouet dans l'air, devant le visage de Fritz dé-

composé par l'effroi. Aussitôt ma verge d'adolescent se redressa, elle devint dure et commença de palpiter.

« Maintenant, vas-y ! » dit mon Oncle. « Il ne vaut pas une aussi longue préparation. Donne-lui ce qu'il a mérité – cet infidèle serviteur ! »

Je fus moi-même surpris par l'effet du premier coup. Je n'avais pas eu l'impression d'avoir frappé spécialement fort. Mais le hurlement que Fritz poussa résonna dans la cave comme le cri éternel des âmes perdues au royaume des morts. Il me traversa les os et la moelle, me courut le long de la colonne vertébrale, autour de mes bourses et jusqu'à la pointe de ma queue qui en tressaillit. Allait-elle à l'instant jaillir sur place ?!... Ce premier coup avait laissé un long sillon qui barrait la poitrine de Fritz. Et je compris soudainement qu'il était livré sans limites à mon pouvoir. Personne n'allait m'empêcher de le battre jusqu'à le mettre en lambeaux, de déchirer un à un chaque pouce de la peau de son ventre odieux et de ses cuisses, de torturer ses lourds organes génitaux pleins de sang – qu'il avait enfoncés dans l'intérieur de mes boyaux, encore blessés et brûlants de leur travail obscène... Il m'appartenait, je pouvais faire ce que je voulais de lui, mon Oncle m'estimerait d'autant plus que je le traiterais plus sévèrement. Et Fritz également savait clairement dans quelle situation il se trouvait. Il se tenait debout, devant moi, nu lui aussi ; malgré la douleur dont le vrillait l'effet de mon premier coup, sa queue s'était à demi redressée et se balançait en l'air. L'expression de ses yeux était de peur concentrée. Il connaissait les mauvais traitements de mon Oncle ; mais mes coups, ma façon de torturer, c'était cela la nouveauté, l'inattendu...

Sur l'injonction impatientée de mon Oncle, je me repris, levai le bras. Et je relançai la pointe effilée du fouet, croisant des diagonales sur le ventre du serviteur. Il était attaché si étroitement qu'il ne pouvait ni se débattre, ni se tortiller ; mais en revanche, rien ne pouvait le retenir de hurler... Et la violence de ses cris résonnant dans la cave renforçait mon excitation...

Mon Oncle était en chaleur au point de se mettre entièrement nu. Son corps lourd et velu était couvert d'une épaisse couche de sueur brillante. Je ne l'avais encore jamais vu ainsi, et j'étais sûr également de ne jamais avoir vu sa queue aussi énorme. Comme un phare, une tour de béton, elle se dressait, terrifiante. La tête en était grosse comme un poing fermé, et elle brillait d'une teinte sombre, bleu-rouge, qui faisait penser à un animal préhistorique, tandis que son fût, planté au milieu d'une forêt vierge, était parcouru de pulsations, de sursauts, qui laissaient redouter une sauvagerie, une violence inimaginables...

Des fantasmes étranges tournoyaient devant mes yeux, pendant que je fouettais toujours le serviteur. Des images d'hommes, d'hommes se masturbant en me regardant... Des spectateurs, des étalons pervers... Des gaillards concupiscent qui me voulaient, qui rêvaient d'être avec moi – moi, un garçon aux cheveux blonds, nu, avec des épaules souples, un dos droit et nerveux, avec de longues cuisses, tendues, couvertes d'un léger duvet doré, et des fesses oblongues, fermes, qui ne connaissaient que trop bien le goût du fouet ; avec une petite balle double, mobile et durcie ; avec une queue frémissante, proche de l'orgasme. Et

naturellement, en première ligne, la verge d'acier dans ma main qui travaillait de haut en bas, en zigzag... J'aurais voulu les avoir tous en moi, dans le cul, dans la bouche, dans les mains... Je voulais que d'autres aient celui qui pendait, là-bas, bien attaché au mur, avec des sillons croisés sur la poitrine, rouge sang, râlant de douleur. Qu'ils voient mon Oncle Ferdinand, puissant et dur, polissant intensément son incroyable poteau...

Son étreinte vint par derrière ; elle fut soudaine et impérieuse. Il m'attrapa et me poussa impatiemment en avant, tandis que son gros pieu se glissait sur la fente de mes fesses. « Penche-toi, mon garçon, vite ! » tonna-t-il.

En se guidant avec la main, il se présenta exactement au centre de mon petit cratère. Crier « non ! » aurait été stupide et fou ; l'heure d'une initiation plus sérieuse était arrivée. Fritz était accroché à un pas devant moi, les yeux voilés par la douleur, mais je vis qu'il portait son attention, autant qu'il le pouvait encore, vers le spectacle qui se préparait... Mon Oncle commença de me marteler douloureusement pour entrer en moi. Je fis mes muscles aussi lâches que je le pus ; le fouet me glissa de la main. Bien coincé dans son bras puissant, courbé en avant, les yeux fermés – au fond lesquels je voyais étinceler des étoiles –, j'entendis mon Oncle pousser un grognement guttural. Naturellement, il parvint à ses fins : il fit céder mon sphincter, il le défonça, et il plongea en moi. Et, pour la première fois, j'accueillis le formidable colosse, l'exigeant poteau de sodomie, qu'était la queue de cet homme ! Mon petit derrière en fut écartelé, les douleurs du déchirement furent si épouvantables que je hurlais comme une femme en couches ! Mais rien ne pouvait s'opposer à sa volonté, et il poursuivit sa course jusqu'au bout. Je sentis le membre monstrueux buter tout au fond de moi. Cela n'avait absolument rien de comparable avec ce que Fritz m'avait fait subir auparavant. Mon étroit intestin d'enfant en était envahi, gonflé, il semblait prêt à exploser... Ensuite, mon Oncle se mit en mouvement, il recula, j'eus l'impression que tous mes viscères allaient se décrocher et sortir de mon cul comme un poulet qu'on vide, puis il se renfonça avec plus de vigueur encore. Il se retirait pour mieux revenir, je recevais ses coups profondément en moi, et je croyais mourir à chaque fois. Dans les mains de mon Oncle, j'étais à présent réduit à un objet usuel. Je n'étais plus une personne, plus un neveu – comme il me l'avait dit au premier jour – j'étais seulement un *garçon*. Et je recevais « le traitement qui convient à un garçon »...

Bientôt, mon Oncle poussa un hurlement, et sa décharge tourbillonna dans la colonne de sa queue. La tête gigantesque du gland se dilata comme un ballon dans lequel on souffle jusqu'à le faire éclater, et sa semence jaillit, se répandit, me baigna l'intérieur de part en part. Je fus abasourdi de ressentir une aspersion si abondante...

Il se retira lentement, en lâchant un ultime râle. Le membre monstrueux, avec un bruit mouillé et sonore, quitta mon trou défoncé en m'éclaboussant les fesses. Je me tournai à demi pour voir ce qui m'avait empalé : le dernier bouillon coulait au coin de son œil en colère, au milieu du gland, et sa queue était entièrement re-

couverte d'une couche de matières, comme battues en neige, chaudes, faites d'excréments et de sperme.

Au même instant, je sentis quelque chose d'humide et de tiède atterrir sur ma hanche nue. Fritz m'éjaculait dessus, sans que personne ne l'eût touché !... Cela venait tout seul, par l'excitation de sa fustigation et la vue de la brutale possession que mon Oncle m'avait infligée. Sa longue queue se balançait tandis que je recevais les derniers jets, cette fois sur le ventre et le pubis. Puis il ne donna de lui que quelques filaments visqueux, qui s'écoulèrent lentement et retombèrent sur ses pieds. Il était achevé. Les pointes dans les lanières ne pouvaient même plus l'empêcher de s'écrouler tout entier. Il ferma les yeux et fut loin, dans une inconscience qui pour lui était certainement remplie de visions sexuelles. Et sa queue enfin en vint petit à petit au repos. Il ressemblait à une méduse échouée et desséchée par le soleil.

Mais ce spectacle avait rallumé la furie de mon Oncle, qui n'était pas encore rassasié. Il me ramena à lui, empoigna avidement mon corps nu et souillé, et me renversa sur le chevalet en X. Il introduisit son doigt épais et brutal dans mon anus blessé et distendu, tout en faisant : « Tu ne seras pas puni aujourd'hui, Lukas. Au contraire, je vais te récompenser... Écarte-toi bien, mon garçon ! » ajouta-t-il en repliant mes jambes sur ma poitrine.

Et je vis son gigantesque mortier de nouveau érigé, prêt à m'utiliser une seconde fois et à se vider dans mes boyaux dilatés. Malgré la douleur que je redoutais, l'idée de me faire prendre dans cette position, surplombé par mon Oncle, m'émut tellement que je rebandai aussitôt...

IV

Quand j'eus atteint ma quatorzième année, dominer des chiens ou un valet ne me suffit plus. Endurci par les corrections et les sévices en tous genres, devenu cruel et dur à mon tour, il me fallait dominer un garçon.

J'avais mûri et je m'étais développé, non seulement en intelligence et en sensibilité, mais aussi corporellement : mes muscles restaient fins, mais se faisaient plus fermes, et j'étais devenu plus solide. Je me rendais compte que ma queue se transformait : plus épaisse, plus longue, plus colorée, elle demeurait raide plus longtemps... Mon duvet formait maintenant un léger buisson.

Malheureusement, je n'avais pas d'occasions de rencontrer des camarades puisque pendant l'année c'était un précepteur qui venait à la maison et, l'été, mon Oncle ne partant pas en vacances, je passais mes journées seul dans le parc. Il y avait cependant une exception : Claus, qui au début du mois de juillet avait emménagé dans la villa voisine.

Son père, un jeune médecin encore très bel homme, était divorcé et, son ex-femme s'étant remariée avec un ingénieur originaire des États-Unis où elle l'avait suivi, il assumait seul la garde de son fils. Il avait entamé des relations d'amical voisinage avec mon Oncle – auprès de qui il paraissait mince et tout léger –, et quand il lui rendait visite le dimanche, nous pouvions, Claus et moi, passer l'après-midi ensemble. L'unique jeu autorisé était le ballon, que nous devions pratiquer devant les fenêtres d'où les deux hommes pouvaient nous surveiller.

Claus avait à peu près mon âge et en fait il me ressemblait, nous étions tout à fait du même type. C'était un très beau garçon aux yeux gris clair, avec des cils sombres, des cheveux blonds qu'il avait encore mi-longs – j'étais fasciné par leur chaude couleur dorée et j'avais très envie d'y passer la main. Dès notre première rencontre, j'avais eu le sentiment qu'il était en esclavage comme moi-même. Pour jouer au football, nous nous mettions l'un et l'autre en tenue de sport, la mienne blanche, la sienne bleu roi, et, une fois où il avait plongé pour rattraper le ballon, j'avais eu le temps de voir sous son short, en haut des cuisses, des traces distinctes, comme des bleus effilés et parallèles : cela m'en avait dit plus que n'importe quelle confession.

Il était formé et, lorsque nous jouions ensemble, j'avais souvent le vif désir de saisir la proéminence provocante qui saillait dans son short. Je voulais absolument savoir s'il avait déjà... avec qui... quand... ? Et je fantasmais sur cette idée en me masturbant la nuit : je caressais sa queue en pensée, je la léchais, je me pressais contre ses fesses... Ces fantasmes, que je transcrivais parfois en des-sins, prirent assez vite un tour plus sévère.

Par exemple, je voyais Claus allongé sur le dos, les bras ramenés en arrière et attachés aux barreaux du lit, ses cheveux blonds répandus sur le matelas, son pull-over remonté au-dessus du ventre, et nu jusqu'aux pieds où il avait gardé ses chaussettes. Un homme aux lunettes cerclées d'acier, avec une petite barbe, une cravate rayée, mais la bite à l'air – j'imaginai souvent dans ce rôle le visage détesté de mon précepteur – lui prenait la verge pour la lui tordre, la tirer, l'écraser entre ses doigts, tout en lui défonçant l'anus à l'aide d'une grosse matraque de caoutchouc.

Ou bien il était debout, les bras étirés en l'air par des cordes, en pull, mais toujours nu jusqu'aux chevilles : l'homme le coinçait durement avec son bras, et une baguette de bambou, courte, robuste, lui servait à frapper de coups secs et brutaux les fesses de mon camarade. Je voyais les gros organes de l'homme, épais et pleins de sang, qui débordaient de la braguette, juste à côté du fin derrière de Claus, resserré par la douleur et marqué de barres rose-violacé. Cette vision suffisait à faire gicler mon gland gonflé à bloc. Je me tortillais comme un ver sous la couette en projetant avec bonheur, hors de mes reins, des petits jets de semence dans mon pyjama. Je me moquais de souiller mon pantalon, je savais que Fritz chaque matin serait ravi d'y enfouir le visage, et grâce à quoi j'étais assuré qu'il le laverait soigneusement, sans jamais en parler à mon Oncle !

Bien sûr, d'autres fois, cela se terminait avec l'homme courbant Claus devant lui. Il le saisissait par les hanches, et il l'enfilait jusqu'au fond. Il lui labourait les reins, et le ventre claquait cruellement sur les fesses déjà meurtries. Il attrapait par-dessous les petits testicules du garçon, et il les pressait pour le faire bondir sous lui, il les serrait dans sa paume, comme deux olives qu'on veut écraser l'une contre l'autre.

Rapidement, ces rêveries prirent un tour plus intense. Claus fut attaché dans des postures compliquées : les poignets ligotés dans le dos et tirés en l'air par une corde, ce qui l'obligeait à se courber en avant, avec accrochés au bout du pénis des poids qui le distendaient.

Ou bien il portait des harnais étranges, sanglés autour de sa taille et de son buste, par les orifices desquels ses organes pouvaient dépasser, mais non sans être terriblement comprimés. Ces équipements comprenaient souvent des godemichés qui lui entraient dans les fesses, des sacs dans lesquels ses testicules étaient étroitement lacés, un casque qui lui enveloppait la tête et les yeux : seule sa bouche était libre, et il pouvait hurler tandis que l'homme, la bite dressée en l'air, lui donnait sur les fesses d'un fouet à la mèche longue et effilée.

Petit à petit, les tortures devinrent plus savantes, plus cruelles. Claus avait les poignets accrochés à une corde qui passait par une poulie et dont l'autre extrémi-

té s'attachait au bout de son gland : s'il tentait d'abaisser les bras, il tirait lui-même sur ses organes. Et bien sûr je voyais mon précepteur, sa grosse affaire gonflée et tendue, un sourire dédaigneux aux lèvres, appliquer le bout de sa cigarette incandescente sur les testicules du garçon – qui ne pouvait s'empêcher de se débattre comme un fou, et donc de se faire plus mal encore.

Je me mis bientôt moi-même en scène dans ces fantasmes. Après avoir suspendu Claus par les pieds à un trapèze, je le fouettais sur les reins, agréablement arqués par la position. Puis mon précepteur venait avec un marteau à la panne effilée lui frapper les couilles d'un coup vif et bien ajusté. Claus hurlait, l'homme bandait chaque fois davantage, il se branlait jusqu'à lui éjaculer sur la figure, tandis que moi-même j'activais la petite queue de mon camarade. Non tant pour le faire jouir que pour la satisfaction de tripoter ses organes – ce qui m'embrasait d'un plaisir cruel.

Mais bientôt, je ne voulus plus de la présence de ces personnages encombrants et je me mis en scène seul à seul avec Claus, poursuivant la nuit la situation réelle du dernier dimanche. Nous jouions sur la pelouse, mais nous nous échappions de la surveillance des hommes pour nous cacher dans la resserre du jardinier. Là, nous nous déshabillions pour nous préparer à des jeux plus intéressants. La pensée de ses culottes descendant le long de ses cuisses suffisait déjà à me faire bander extraordinairement... Parfois je voyais Wolf nous rejoindre et, pour épater Claus, j'enculais le chien qui de son côté se mettait à lécher, avec sa longue langue rose, les organes de mon ami, tout à fait dégoûté par ce contact.

Mon fantasme favori, celui auquel je revenais le plus naturellement, était d'imaginer Claus à genoux, courbé en avant, le buste posé sur une caisse de bois. Je remontais son pull et son polo pour dégager le bas de son dos, et il avait déjà quitté ses culottes. Je ne sais pourquoi, je trouvais souvent plus excitant de le voir les jambes nues, mais en baskets. Moi-même à l'inverse j'étais torse nu, en pantalon de cuir et bottes d'équitation. Et je maniais un martinet à long manche, dont les lanières étaient terminées soit par un nœud, soit par une petite bille d'acier. Les reins, les fesses de Claus se marquaient de striures rouges, sa pine pendait par-dessous avec le gland dépassant de son prépuce. Le plus intéressant, c'était peut-être quand j'attrapais Claus à la nuque par ses beaux cheveux blonds pour lui tirer la tête en arrière : je voyais son visage tout brillant de larmes, et cette simple pensée venait à bout de ma volonté : mon éjaculation secouait mon jeune corps d'adolescent et me procurait des éblouissements merveilleux.

Au fur et à mesure que croissait et s'exacerbait mon désir pour lui, mes fantasmes devinrent à la fois plus riches et moins distincts. Par exemple, je me mis à apparaître deux fois dans la scène : pendant que j'en étais encore à attacher ses chevilles ou ses bras à un poteau, d'un autre côté je l'enlaçais et lui enfonçais profondément mon majeur dans le derrière. Ou bien, tandis qu'il était suspendu par les pieds, jambes écartées, les poignets retenus par des piquets fichés en terre, je me concentrais dans l'angle de ses cuisses : comme un concerto à quatre mains, en même temps je lui entraais entre les fesses un gros bout de tuyau en caoutchouc, je lui pressais les organes à la racine pour les faire saillir, je lui déca-

lottais le gland pour l'écraser entre mes doigts, et je lui frappais les testicules de la pointe de ma cravache. Pendant ce temps, je lui donnais ma queue à sucer et je lui saisis la tête pour bien le diriger et aboutir ce plaisir total. J'aurais voulu pouvoir le posséder de tous les côtés à la fois !

À mon grand désespoir, tout cela n'était qu'imaginaire. À chacune de nos rencontres hebdomadaires, j'espérais qu'une opportunité surviendrait. Mais je ne parvenais qu'à lui attraper le bras pour l'écarter et lui prendre la balle, ou lui faire un croc-en-jambe et me laisser tomber sur lui. Une fois, alors que nous remonions du ruisseau au fond du parc où le ballon avait été rouler, je le poussai par derrière comme pour l'aider à regimber le talus en m'appuyant sur son dos. Ma main se faufila sous son maillot bleu, et je lui caressai les reins furtivement. Il se retourna pour me regarder d'un air étonné, mais ne dit rien.

Une occasion se présenta cependant. Un dimanche après-midi où nous jouions ensemble sur la pelouse, le ciel se couvrit et devint de plus en plus menaçant. Un éclair creva les nuages, et en entendant le tonnerre nous sentîmes les premières gouttes nous tomber dans le cou. Nous nous réfugiâmes à l'intérieur.

Nous eûmes l'impression de déranger les deux hommes : le père de Claus était décoiffé, il avait retiré ses lunettes, et un certain désordre régnait dans ses habits. Mon Oncle roula des yeux furieux, mais, dans l'impossibilité de nous renvoyer dehors, il nous expédia dans ma chambre : « Vous ne faites que nous importuner ici. Mais soyez sages en haut ! »

J'étais ravi ! Enfin en tête-à-tête avec Claus !

Tandis que la pluie battait les carreaux, je lui fis visiter ma chambre. Tout de suite il remarqua les fouets, que mon Oncle avait accrochés au-dessus de mon lit pour parer à toute nécessité, mais surtout pour que ma jeune âme s'imprégnât de leur vue, comme mes fesses étaient marquées par leur cuir. Claus me demanda en hésitant si je faisais de l'équitation, mais quand je lui eus dit crânement à quoi ils servaient, des larmes lui jaillirent soudainement et lui coulèrent sur les joues.

Je le fis asseoir sur le lit. Il paraissait décomposé. Je me mis à côté de lui et, faisant mine de le consoler, je lui passai le bras autour des épaules. « Claus, qu'y a-t-il ? Tu es malade ? »

Je caressai pour la première fois la tête blonde que j'avais prise en pensée si souvent, et ses cheveux étaient si doux, si excitants, que je me mis à bander d'un coup...

« Ah Lukas, tu es le seul à qui je puisse le dire ; je ne peux pas en parler avec les camarades à l'école !... Mon père est si dur avec moi. Tu ne te doutes pas de combien il peut être méchant ! »

Il me raconta qu'il le battait pour la moindre faute, pour des prétextes futiles, des vétilles, et parfois avec une terrible cruauté. Sans que je lui aie rien demandé, il se tourna et releva son maillot par derrière pour me montrer son dos. Il portait en travers les traces d'un large instrument – mes yeux experts reconnurent tout de suite celles d'un ceinturon.

« Regarde... Et il me fait ça... souvent. »

Je remontai son maillot un peu plus, et je lui caressai le dos comme pour mieux examiner les marques incrustées dans sa peau. Elle était tendre, à peine veloutée, si douce ! Je commençais à trembler d'excitation...

Je lui demandai s'il était également fouetté sur les fesses. Comme il répondait affirmativement, j'insistai pour qu'il me les montrât aussi. Une légère rougeur lui colora les joues, ce qui me le rendit plus intéressant encore. Après avoir hésité, très gêné, il finit par glisser les pouces sous l'élastique de son short et, se soulevant à peine, le tira à moitié sur les cuisses. Un slip blanc enveloppait délicieusement de très jolies fesses. Le cœur battant, j'en saisis la ceinture et l'abaissai moi-même. Son petit derrière était bien serré, tendre, et singulièrement séduisant... car il était marqué des mêmes traces, mais plus profondes et plus nombreuses ! Je commençai par promener mes doigts dessus en le frôlant, mais bientôt, tout en lui posant des questions sur les motifs de ces punitions, leur fréquence, et les détails de leur exécution, j'y mis les mains de plus en plus crûment, jusqu'à le peloter réellement... Il se contractait un peu sous mes palpations, mais, occupé à me raconter comment cela se passait chez lui, malgré son trouble il se laissa faire.

Tout en continuant de le caresser, j'essayais de lui expliquer : « À vrai dire, tu devrais savoir que les garçons doivent être dressés... C'est ainsi depuis toujours, et c'est pour notre propre bien.

– Oui, je m'en doute. Mais pourquoi si souvent, pourquoi sans arrêt ? Il est tellement sévère. Pourquoi n'est-il jamais... affectueux, tendre ? »

Le short par-devant le masquait toujours, et je le lorgnais en brûlant de le découvrir...

Enfin je lui demandai : « Et le sexe, ça se passe comment ?

– “Sexe” ? Que veux-tu dire ? » Il pinça les lèvres, comme si avec ce mot il lui était venu quelque chose de vénéneux sur la langue.

Je lui dis abruptement, pour le plaisir de le choquer : « Eh bien, oui : est-ce qu'il jouit de toi quand il a fini de te punir ? »

Claus ébahi secoua la tête, pendant qu'une nouvelle onde de sang lui montait aux joues. Il essaya de s'écarter et de remonter ses culottes, mais je le retins par la taille et au contraire j'entrepris de les baisser par-devant.

Aussitôt il me repoussa et cria : « Non ! Laisse ça tranquille ! Qu'est-ce que tu fais ?!

– Je vais maintenant te montrer combien tout ça peut être beau, Claus. »

Mais il ne se laissa pas faire et mit au contraire toute son énergie à m'échapper. Je sentis que l'opportunité de mesurer ma puissance était enfin arrivée. Je me levai, et je lui donnai de toutes mes forces une gifle retentissante qui le renversa sur le lit. Abasourdi par une brutalité à laquelle il ne s'attendait pas, il se tenait la joue qui tournait au rouge vif. Imitant de mon mieux les accents profonds de mon Oncle lors de ses déclarations solennelles, je lui annonçai que désormais je serais son Maître, et qu'il aurait à m'obéir en tout. Comme pour donner plus de poids à mes paroles, un éclair creva le ciel et tout de suite le tonnerre ébranla la maison !

D'autorité, je repris la ceinture de son short et l'abaissai d'un coup. Son slip fut entraîné, et sa queue soudain se balançait en l'air ! Elle était déjà à demi raide, avec un beau prépuce souple et tendu, montrant bien que, pour Claus aussi, la violence déclenchait une excitation sexuelle. Mais c'en était trop pour lui, pas encore habitué à cet aspect de la domination, et il chercha de nouveau à s'échapper en remontant ses culottes. Une nouvelle giflette l'arrêta.

Je me rassis à côté de lui et, sans plus attendre, j'enfermai sa queue dans le creux de ma main. Il semblait abasourdi, trop effrayé et impressionné pour continuer de me résister ou tenter d'appeler. Je le masturbai lentement. Il en resta coi, les yeux écarquillés !

Son gland, qui apparaissait et disparaissait sous le bord du prépuce, m'attirait intensément. Je tirai davantage la peau en arrière, et elle coulissa assez facilement, découvrant une fraise brillante et appétissante. Je me courbai et je le fis passer entre mes lèvres. Aussitôt j'enroulai ma langue autour de lui.

Mais il se ressaisit et me repoussa la tête en criant : « Arrête, Lukas ! Arrête ça ! » Heureusement, le bruit de la pluie devait masquer aux hommes en bas le bruit qu'il faisait.

Je m'écartai, me relevai et, reprenant les mots de mon Oncle, je lui dis : « Tu ne me comprends pas, Claus. Mais tu comprendras bientôt ! »

Je l'attrapai par le bras et, le faisant tomber du lit à demi, je le tournai pour qu'il me présentât le dos. Je pris une de mes ceintures en toile et, lui tirant brusquement les poignets en arrière, je m'en servis pour les lui lier. En fait, il était comme moi-même tout à fait habitué à être puni, à se soumettre, et à subir les humiliations. Je finis de baisser son short et son slip brutalement sur les genoux. Il était à présent plié en deux contre le bord du lit, comme dans mes fantasmes : son buste encore couvert de son maillot, en baskets, mais ses fesses et ses cuisses exposées devant moi, nues, livrées. Pour la première fois le derrière d'un jeune garçon à ma merci ! Je regrettais seulement de ne pouvoir le descendre à la cave où j'aurais pu mieux l'assujettir.

De la même manière que mon Oncle avait l'habitude de le faire, je me mis torse nu, et je saisis une cravache. Je le frappai sur les fesses avec un appétit que plus rien ne retenait – et Claus hurla ! Ce cri délicieux, le premier que je suscitais d'un garçon, me coula le long de la colonne vertébrale et me fit vibrer tout entier.

En le fouettant, je commençais à bander à tel point que je dus baisser mon short et mon caleçon pour me sortir la queue. Tout en maniant le manche en cuir, je me mis à me polir de l'autre main... Les fesses de Claus prirent rapidement une couleur framboise qui m'excitait toujours davantage. Il criait, il pleurait comme un petit enfant, mais il ne cherchait plus à s'enfuir, comme s'il acceptait la punition.

Je n'y tins plus. Je l'attrapai par ses beaux cheveux blonds et lui redressai la tête : « Maintenant, tu vas le faire ! »

Je me rassis sur le lit et le tirai à genoux en face de moi. Il se laissait faire en me regardant avec une expression de peur mêlée de surprise. J'y devinais une passion inconsciente qui attendait la première occasion pour se libérer. Devant

lui, je me passai la main sur la queue, de telle sorte que la pointe dépassât du prépuce, et cette fois il ne détourna pas les yeux. Je le repris par les cheveux, l'attirai à moi, et avançai mon gland sur ses jolies lèvres, pleines et roses. Mais comme il gardait obstinément la bouche fermée, je le giflai encore une fois. Interloqué, il l'ouvrit involontairement, et je pus m'enfoncer en lui. Il fit entendre un gargouillement et émit une protestation à demi étouffée, mais j'utilisai la cravache pour lui donner quelques coups supplémentaires sur le flanc, et il s'abandonna. Cela n'avait d'ailleurs pas réduit sa jolie trique d'un millimètre, et il se mettait à... oui, il commençait, dans un état second, comme poussé par un instinct, à remuer d'avant en arrière sur ma queue en érection. Il me suçait ! La sensation de sa bouche sur moi, de sa langue qui se tortillait sous mon membre, l'idée d'être enfin parvenu à dominer un garçon, me furent si délicieuses que je sentis monter dans mes reins le désir irrépressible de jouir, de lancer pour la première fois toute ma semence au fond de sa gorge...

Mais, précisément à cet instant, la porte fut d'abord entrebâillée, puis d'un coup grand ouverte. Le père de Claus apparut – il venait sans doute chercher son fils pour rentrer chez eux – et il manqua de s'étrangler : « Mais... que faites-vous là ?!... » Après une seconde où il resta pétrifié, il se précipita sur nous.

Je repoussai Claus vivement et me levai machinalement.

« Qu'est-ce que vous étiez en train de faire ?... Petits cochons ! »

Je m'écartai prudemment. Claus voulut se relever, mais un brutal coup de pied dans les reins le fit retomber le nez sur le lit.

« Je vais t'apprendre à faire de pareilles saletés ! »

Il tira sa ceinture. Et alors commença une raclée telle que je n'en avais jamais vu ! Ce n'était pas la discipline précise et calculée de mon Oncle, qu'il avait coutume d'appliquer comme soutien de sa sévère exigence morale d'ordre et d'obéissance, et qu'il combinait librement avec ses appétits sexuels. Non, quand le père de Claus punissait, il faisait cela sauvagement, méchamment, sans trace de volupté.

Le garçon gémissait et pleurait sous les coups brutaux de son père, dont l'agréable visage était à présent bouffi et empourpré, dans une véritable crise de folie furieuse. Je vis aussi que la queue de Claus était retombée. Les mains toujours attachées dans le dos, il se tortillait maintenant par terre en essayant seulement de se tourner pour protéger ses petites affaires ; manifestement il avait peur de se faire fouler à cet endroit.

Mais c'en était trop pour moi ! Ce supplice sans sensualité m'était odieux. Et si j'étais parvenu à soumettre le fils, pourquoi ne parviendrais-je pas à arrêter le père ? Je pris sans hésitation, sans réfléchir, un long fouet de cuir au mur. Je le frappai à la jambe et, la lanière s'enroulant comme un nœud coulant sur sa cheville, je tirai dessus, de toutes mes forces. Avec un cri aigu, le jeune médecin fut précipité sur le sol. Il tomba sur le dos, et je dégageai rapidement le fouet. Enthardi par ce succès, je le frappai sur les bras dont il tentait de se protéger, sur le ventre et les cuisses, et sur les fesses comme il se tournait pour essayer de m'échapper. Claus s'était redressé et me regardait les yeux écarquillés. Il fut d'abord

comme paralysé par la peur, mais ensuite, lorsqu'il comprit l'humiliation de son père, je vis la joie envahir son visage...

En fait, que se passait-il ? Moi, un jeune blanc-bec, j'avais vaincu un adulte et j'étais en train de le dominer ! Le sang me monta à la queue comme un flux impétueux, pendant que, déchaîné, je continuais de le fustiger à coups redoublés...

Le père de Claus alla à quatre pattes vers la porte, à demi tourné de côté, mais je le suivis et le long fouet l'atteignait encore. Sur son dos, sa chemise était en lambeaux, son pantalon était crevé et un morceau pendait, déchiré, de telle sorte qu'on voyait ses fesses blanches striées de rose... Et juste à cet instant, alors qu'il croyait pouvoir s'échapper, Karo et Wolf entrèrent dans la chambre !

De leurs yeux jaunes, ils découvrirent la créature qui se traînait sur les genoux, frappée et remplie de peur, et leur cervelle de chien enregistra aussitôt un ennemi battu, une victime soumise... En jappant, ils se précipitèrent sur lui, et Karo, d'un seul bond, se plaça comme s'il voulait enfourcher par-derrière le corps lacéré. Wolf se jeta sur lui pour lui arracher les restes de sa chemise, et ses dents perçaient et déchiraient les bouts de tissu ensanglantés...

C'était Fritz qui les avait amenés. Il se tenait sur le pas de la porte avec une sorte de rictus aux lèvres, mais encore quelque chose d'incertain dans le regard. Sans doute le premier avait-il deviné ce qui se passait ici – sa chambre était non loin de la mienne, également sous les combles –, mais je ne sus jamais quelle idée l'avait conduit à venir avec les chiens.

Au comble de l'excitation, je me plaçai devant Claus, qui avait toujours les bras retenus dans le dos, et, lui prenant rudement la tête, je renfonçai dans sa gorge humide ma queue farouchement dressée. Ses yeux rayonnèrent d'exaltation, et sa succion se fit plus ardente que la première fois, comme s'il voulait me remercier par le travail de sa bouche de l'humiliation de son père.

En voyant Claus à genoux devant moi me sucer amoureusement, Fritz en bafouilla : « Ah, que... Comment le jeune maître peut-il... »

– Oui, entre donc, espèce de pervers, cochon lubrique ! » lui criai-je. « Sors ta queue ! C'est bien ce dont tu as envie, non ? Maintenant je te permets de travailler cet homme. Mais tu connais le prix ! »

Et je fis claquer la lanière du fouet dans sa direction. Ses yeux pétillèrent de lubricité et de joie, tandis qu'il ouvrait déjà son pantalon et le laissait tomber sur ses chevilles. Tout en s'en débarrassant, il tripotait son gros bout qui raidissait à vue d'œil.

Les chiens encerclaient le père de Claus en grognant, et chaque tentative pour leur échapper ne faisait que les exciter davantage ; toute possibilité de fuite lui était barrée. Fritz s'agenouilla derrière lui et s'empara de son cul joliment modelé. Il étala rapidement un jet de salive sur sa longue queue, puis il la lui mit entre les fesses, les pointant par le milieu, et les souleva en l'air de telle sorte qu'il pût bien le recevoir.

« Non ! » gémit le père de Claus. « Non, pas ça... »

Fritz se battit contre l'anus convulsivement contracté, le força sans pitié, et vint à bout des résistances. Il gémit tandis qu'il s'enfonçait lentement en lui, voluptueusement, jusqu'au fond des entrailles.

Je fis alors de nouveau danser le fouet sur les deux hommes assemblés, ce qui précipita le rythme de Fritz. Hors de lui, il perforait et défonçait le jeune médecin comme s'il avait voulu le transpercer de part en part.

Les yeux exorbités par cette scène, par la jouissance d'une telle domination, je ne pus plus me retenir et je récompensai le travail diligent et appliqué de la bouche de Claus par quatre ou cinq jets de jeune semence brûlante, que je lui envoyai bien au fond de la gorge.

Quand je repris mes esprits, je baissai les yeux sur lui. Il avait le rouge aux joues et déglutissait. Je venais pour la première fois de jouir dans la bouche d'un garçon, et lui, de recevoir sa première décharge de semence ! Il regardait fixement son père profondément humilié, gisant sur le sol à la fois sous Fritz qui, comme possédé, lui foutait son trou du cul comme un damné, et sous les molosses qui tournaient autour de lui.

Mais à cet instant, une longue ombre noire tomba dans la chambre. Sur le seuil, muet et immobile, comme construit de granit, se tenait mon Oncle, magnifié par le tonnerre et la tempête qui faisaient rage dehors. Il était campé, les poings le long du corps, et il regardait fixement le tableau qui s'offrait à lui. Ce qu'il ressentait ou pensait, nul n'aurait pu le dire. Il passa tranquillement par-dessus le tas d'hommes et de chiens occupés à se mettre, sans s'intéresser à eux ; pas encore. Il me prit avec détermination le fouet de la main, et m'en donna avec le bois quelques tapes sur les épaules et le cou. « Lukas, c'est à toi maintenant. C'est ton tour, mon garçon ! » J'eus l'impression de recevoir l'adoubement.

En relevant Claus, il me demanda si c'était moi qui l'avais attaché. Il me dit de le libérer et de finir de le déshabiller. Pendant que je détachais la ceinture qui retenait les poignets de Claus, mon Oncle ouvrit tranquillement son pantalon en face de lui et, devant ses yeux effarés, il sortit son énorme chose. Le tonnerre claqua à nouveau, juste au-dessus de la maison. J'enlevai le maillot de mon camarade et j'achevai de le débarrasser de ses culottes et ses baskets tandis que mon Oncle lui tournait autour, sans cesser de polir lentement son gigantesque pieu. Il le détaillait avec un regard ardent, comme s'il voulait le dévorer ; à tel point que je ressentis les premiers picotements de la jalousie. Ils redoublèrent lorsque je vis mon Oncle lui palper les fesses avec gourmandise, puis lui administrer quelques bons coups de fouet en travers du derrière, juste pour se mettre en train. Claus hurla ! Ceux-là lui laissèrent des traces autrement plus belles et plus profondes que celles que je lui avais occasionnées.

Enfin, mon Oncle l'attrapa par le bras, le poussa derrière Fritz, et le fit s'agenouiller dans la bonne position. « Pénètre-le ! » dit-il laconiquement.

Claus leva des yeux interrogateurs, comme s'il voulait protester, sans doute écœuré à l'idée d'entrer dans ce derrière mou et blanchâtre comme un poulpe. Mais le visage de mon Oncle, ses bras, ses mains puissantes, et – tout particulièrement ! – la grande queue qui oscillait au-dessus de lui, semblable à une lourde

tour martelée, le convainquirent qu'il y avait là une force à laquelle on ne pouvait pas se soustraire. Il se concentra donc sur son embarrassante tâche. Il posa son gland sur le trou de l'homme occupé à foutre, appuya, et il y pénétra d'un mouvement uni, sans peine aucune.

Mon Oncle me dévisagea : « Toi, derrière lui !

– Mais... mon Oncle, juste à l'instant j'ai... »

Cette fois-ci le bois du fouet m'atteignit derrière l'oreille, et si bien ajusté que je tombai à genoux à la suite de Claus. Je m'emparai de ses hanches, je lui écartai les fesses. L'idée de le posséder me remplissait d'une joie si profonde, si entière, que ma queue déjà commençait de repousser. À peine passai-je un doigt investigateur sur sa rosette fermée, que je recouvrai tout mon désir pour lui.

Je laissai dégouliner sur la pointe de ma verge une grosse quantité de salive. Elle était à vif, mais elle se releva tout de même rapidement. Je me plaçai au centre de la raie de Claus, j'empoignai ses hanches, et, pressé par mon Oncle, j'appuyai de toutes les forces de mes reins. D'un coup, il céda. Le cri aigu qu'il poussa couvrit le charivari de grognements et d'exclamations des autres, mais j'avais réussi, je l'avais pénétré, j'étais profondément en lui, je me retrouvais, avec délectation et enchantement, enfoncé dans le chaud, dans le somptueux rectum de Claus, qui se refermait comme une main serrée sur ma verge. Je l'avais dépucelé !

Maintenant, mon Oncle nous fouettait ensemble, tout en se polissant la queue. Les chiens filèrent de là en hurlant, mais nous, nous étions attachés l'un à l'autre, comme étroitement soudés. J'étais celui qui fixait le tempo : après avoir ouvert le cul de Claus, je commençai à le foutre, à le heurter, le parcourir de toute la longueur de mon membre, toujours de plus en plus vite, de plus intensément.

Le fouet cessa. Mon Oncle tomba lourdement à genoux derrière moi, et je sentis la rude prise bien connue de ses mains sur mes fesses. Il plaça sa puissante queue et m'introduisit brutalement. Malgré l'habitude que j'en avais pris, je poussai un hurlement qui m'immobilisa. Mais il reprit le fouet et le laissant retomber sur nous, il me remit à l'ouvrage.

Nous bougions d'avant en arrière comme une machine bien graissée, comme une grande construction compliquée, qui combinait plusieurs mouvements et crachait des vapeurs de tous côtés. Avec des bruits mouillés, étouffés, les queues foutaient en entrant et sortant dans quatre trous du cul. Mon Oncle, qui battait la mesure, était un cavalier du cul hors pair et sûr de son fait. Dès qu'il repérait l'un d'entre nous qui s'enfonçait trop vite ou trop lentement dans un derrière, trop doucement ou trop court, il le corrigeait en le cinglant avec le fouet. La saisissante douleur d'un coup sur le flanc, ou sur la douce, la sensible face externe de la cuisse, nous réveillait et nous remettait dans le droit chemin.

Je me sentais fier d'être le prolongement et la continuation de la puissance de mon Oncle. Oui, j'étais sur le point de devenir un maître accompli, bientôt j'aurais mes propres partenaires, que je pourrais dominer... même si naturellement il y avait encore de nombreuses années avant que mon Oncle arrêât de me discipliner et de m'employer pour y assouvir sa brutale concupiscence.

Sa gigantesque queue cognait infatigablement, profondément dans mes parties les plus tendres, les plus faciles à faire céder. Ses grosses couilles claquaient sur mes cuisses. Ses coups de boutoir se propageaient de moi à Claus, qui par ce fait recevait dans le derrière un travail bien plus violent que je n'aurais été capable de le lui administrer. Et cela atteignait plus loin Fritz, qui maintenant était proche du point culminant, et le père de Claus, dont le gland découvert dépassant de sa cuisse était masturbé à grands traits par le serviteur. Mon Oncle conduisait ce train de cinq hommes, possédés par la concupiscence, dont quatre soumis et humiliés dans le cul, il donnait des signaux directement dans les systèmes nerveux, et son tempo s'accélérait, s'enflammait toujours plus violemment. Sans cesser de me foutre, il fouettait plus dur et plus vite. Ce serait plus tard seulement que la douleur produirait tout son effet, que nous ressentirions de violents élanchements qui se répandraient dans toutes les directions, plus tard que nous nous retrouverions tous les cuisses et les flancs blessés ; mais pour le moment la souffrance était atténuée par l'excitation, elle était un stimulant, elle nous mettait en chaleur, elle nous poussait à un voyage forcené au travers d'une contrée de corps de garçons et d'hommes accouplés et recouverts de sueur... Oh ! comme mon gland se gonflait dans le chaud derrière de Claus ! Je le mordais dans le cou, je lui enfonçais frénétiquement ma queue jusqu'à la racine... et les coups les plus durs de mon Oncle ne pouvaient plus me garder en cadence !

De nouveau, je vis toute la situation comme un observateur extérieur, comme un spectateur lubrique, avec toutes mes antennes sorties, pour capter tous les signaux de perversion... Des garçons, des hommes, de la violence, des humiliations, de la sodomie, du sperme. Oui, du sperme jaillissant en trombe, avec la même impétuosité que la tornade qui enveloppait la villa !

Le père de Claus, dont Fritz comprimait brutalement le gland, commença le premier à couiner, et le médecin sodomisé ne put s'empêcher de cracher sa semence. Mais, sous moi, Claus s'épuisait. Il n'était pas familiarisé avec la magnifique sensation d'avoir sa queue dans le rectum d'un partenaire, aussi vil fût-il. Bientôt il s'abandonna au fond du valet qui, en ressentant cette impression délicieuse, éjacula à son tour, et s'écroula inanimé sur sa victime intensément humiliée...

Mon Oncle me rabota une dernière fois le derrière, ce qui secoua et fit encore vibrer devant lui toute la grappe humaine. Puis il explosa dans mon rectum et laissa d'un coup la violence et la sévérité de sa queue cracher son venin. Son corps tomba lourdement sur moi et nous poussa tous sur le sol, pendant que sa semence jaillissait et se répandait à flots profondément en moi. Un instant, ce fut le noir devant mes yeux et... à mon tour je m'abandonnai à l'orgasme. Il fut intense, plus dur que celui que m'avait donné la bouche de Claus, mais plus extraordinaire, embelli par l'idée délicieuse d'avoir « tenu » plus longtemps que mon Oncle, un adulte !

Dans une demi-inconscience, je pensais déjà au jour où je serais définitivement un homme, et où je pourrais prendre sa suite. Je trouverais de nombreux garçons, très beaux, jeunes, désirables, et je les garderais dans la villa de mon

Oncle – devenue la mienne. Je les fouetterais à tour de rôle, ou ensemble, en une grappe humaine vagissante et palpitante, je les sodomiserais, je les dompterais sous moi. Mais pas seulement cela ! Non, en compagnie de mon assistant, dans la salle de tortures – dans *ma* salle de tortures ! – je leur ferais subir tous les supplices, mais aussi de nouveaux tourments que j’inventerais. Et je me sentais plein d’imagination !... Mais pour l’instant j’avais Claus. J’en avais fait mon esclave, il devrait désormais être continuellement fouetté et pénétré par moi, et il devrait porter toutes les chaînes et les pinces qu’il y avait à la cave...

Mon Oncle était debout et remettait ses vêtements en ordre ; le père de Claus se redressait en geignant et, humilié, il n’osait pas lever les yeux sur nous ; Fritz était encore par terre à grogner de satisfaction. Dehors l’orage s’éloignait enfin, l’eau ruisselait dans les gouttières, dégoulinait des arbres. Je tirai Claus à moi, nos corps nus s’emmêlèrent et, l’enlaçant amoureuxment, je lui donnai un long, brûlant, passionné, baiser sur la bouche. Nos langues s’enchevêtrèrent délicieusement, et, pour mon émerveillement, je sentis nos queues, barbouillées de sperme, se croiser et se frotter l’une contre l’autre, et, déjà, se redresser...

V

Quelques semaines plus tard, un samedi, revenant en sueur de ma course matinale, épuisé par la canicule du mois d'août qui écrasait de nouveau le parc d'un air lourd et poussiéreux, je me mis avec soulagement sous la douche. Je la prenais seul désormais, depuis la fois où mon Oncle avait trouvé Fritz me sodomisant dans la salle de bains, et je laissai longuement ruisseler l'eau fraîche sur mon corps brûlant.

En sortant, je découvris avec surprise mon Oncle qui m'attendait au milieu de la chambre, debout, en compagnie de son serviteur. « Mets ceci. » Toujours aussi laconique, il me désigna des vêtements pliés sur mon lit.

Après avoir enfilé l'habituel slip blanc que Fritz me repassait, je passai un tee-shirt rouge sang qui devait être trop petit d'une taille, car il me moula étroitement le torse. Puis, pour ma plus grande joie, je me glissai dans un blue-jean neuf, assez sombre, très étroit lui aussi, et qui s'ajustait exactement à mes cuisses. Je ne fus pas moins ravi du ceinturon de cuir fauve que je bouclai fièrement autour de ma taille.

« Cet après-midi, nous sommes invités chez notre voisin. »

Je passai la matinée à faire les devoirs que mon précepteur m'avait donnés. Au plaisir de cette tenue plus moderne et plus adaptée à mes goûts d'adolescent, se mêlait la crainte de cette visite, de me retrouver en face du père de Claus et, qui plus est, chez lui. Une chose était de fouetter un homme dans le feu d'une excitation sexuelle ; une autre d'être invité à prendre le thé avec celui qu'on avait cruellement humilié !

*

Après le déjeuner, nous n'eûmes pas loin à aller : nous ne prîmes la voiture que pour sortir du parc et entrer dans le jardin suivant. La villa où vivait Claus était infiniment plus modeste que celle de mon Oncle, mais elle était jolie, simple et discrète.

Quelques instants à peine après notre coup de sonnette, le jeune médecin vint nous ouvrir. Il portait un complet d'été, taillé dans un tissu clair qui contrastait

avec les lourds costumes que mon Oncle conservait en toute saison. « Ah ! Ferdinand ! Entrez, donc je vous en prie !

– Bonjour, Helmfried. Nous ne sommes pas trop tôt ?

– Pas du tout. Tout est prêt. »

Tandis qu'il s'effaçait pour nous laisser passer, il me dévisagea, mais sans me dire un mot.

Nous entrâmes dans un salon qui, par comparaison avec celui de mon Oncle, me parut bien petit, mais aussi plus moderne et agréable. J'eus un choc en découvrant Claus : il se tenait debout à côté du canapé, les mains modestement croisées dans le dos, et... il était habillé exactement comme je l'étais ! Son tee-shirt moulant était du même rouge intense, son jean étroit, du même bleu sombre ! Ses cheveux avaient été également raccourcis et il avait à présent une coupe semblable à la mienne ! En le voyant si désirable dans cette tenue, je compris combien je devais l'être moi-même, mais je ressentis aussi cette symétrie – qui avait été forcément organisée par les adultes – comme un mauvais présage.

Mon Oncle s'assit dans le canapé, et notre hôte s'installa dans un fauteuil en face de lui. Alors que, intimidé, ne sachant que faire de moi, je m'apprêtais à choisir un simple pouf, un clic impatienté que le père de Claus fit avec la langue m'immobilisa. « Ôte tes sandales et va les mettre dans l'entrée. » Ce furent les premiers mots qu'il m'adressa, et ils n'avaient rien de chaleureux.

J'obéis. Quand je revins, je remarquai que Claus était pieds nus lui aussi.

« Viens à côté de moi. »

À proximité du médecin, il n'y avait aucun siège, et je compris que je devais rester debout. Machinalement, j'adoptai la position de Claus, me prenant dans le dos une main dans l'autre. Avec nos habits identiques, nous devions paraître presque jumeaux.

Au milieu de la pièce, sur une table basse, se trouvait un plateau préparé, et Claus servit le café dans deux petites tasses de porcelaine. Il n'y avait rien de prévu pour nous, et nous restâmes donc, muets et immobiles comme des valets de pied, à les regarder nous ignorer et discuter de choses et d'autres.

Cela dura. Claus les resservit. Ils parlèrent ensuite de politique, et ils semblaient partager les mêmes opinions.

Enfin, le père de Claus reposa sa tasse et dit : « Bien. Si nous parlions de ce mémorable dimanche ? »

Mon cœur s'arrêta. Voilà quel était donc le véritable motif de notre visite !

Notre hôte me dévisagea, derrière ses légères lunettes sans monture. « Je dois reconnaître que cet après-midi fut très instructif pour moi. Je n'avais effectivement pas imaginé qu'on puisse, aussi jeune, être déjà aussi pervers. »

Je tressaillis en le sentant soudain poser la main sur mon mollet.

« ... Car tu es un petit pervers, n'est-ce pas ? » Il remonta lentement sur ma cuisse. La palpation n'avait rien de sensuel ; elle était plutôt menaçante. « Inutile de nier : il est clair que tu es inverti ; un petit pédé. »

J'avalai ma salive, la gorge serrée. J'aurais été incapable de prononcer un mot.

« Et c'est toi qui as donné ces idées à mon fils ? » Sa main maintenant était sur mes fesses prises dans le jean et tournait en les palpant durement. Je me tortillai sur place, sans savoir que faire ni répondre.

« Je n'ai pas du tout apprécié que tu profites de mon absence pour le dévoyer. C'est à moi de décider de ses orientations sexuelles, pas à un étranger, fût-il le neveu d'un voisin que j'apprécie infiniment. »

Sa main passa le long de ma hanche, vint sur le devant de mon jean, joua avec le repli qui dissimulait la braguette.

« Et j'ai pu le vérifier ces dernières semaines : Claus a pris le goût de ces choses-là. »

Comme pour préciser à quoi il faisait allusion, il encadra ma braguette entre le pouce et l'index et les fit coulisser verticalement, en me serrant fermement, à plusieurs reprises. Malgré la dureté de son geste, à ma grande horreur, je sentis soudain ma petite queue se gonfler entre ses doigts.

Il ricana : « Il n'y a pas de doute, tu en es. »

Détournant les yeux pour essayer de redevenir maître de moi, je découvris que mon Oncle, depuis le canapé, avait pareillement mis la main sur Claus et lui caressait les fesses, mais beaucoup plus lascivement, et avec une intensité, elle, sans équivoque.

Le père de Claus se leva. « Vous allez nous faire une petite démonstration. Je suis curieux de connaître les pratiques de deux garçons de votre âge. »

En des termes très secs, il ordonna à son fils de débarrasser. Pendant que Claus emportait le plateau, il repoussa la table basse, puis il me prit par le coude et m'amena au milieu du salon, entre son fauteuil et le canapé.

Claus revint de la cuisine et nous nous retrouvâmes face à face, très embarrassés.

« Alors, montrez-nous : que faites-vous quand vous êtes ensemble ? »

Claus baissa ses paupières aux longs cils et je vis une rougeur monter sur son beau visage. À la chaleur qui me consumait le diaphragme, je me doutais que je devais paraître tout aussi confus.

« Vous vous embrassez, j'imagine ? Montrez-nous comment vous faites. »

J'avais l'impression de faire un cauchemar. À la fois Claus dans cette tenue, dans son émotion, m'attirait intensément, mais l'idée de nous exhiber devant ces deux hommes qui ne nous lâchaient pas des yeux m'était une véritable torture. Et, comme dans un cauchemar, il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Timidement, je levai la main et la posai sur l'épaule de Claus.

Aussitôt, le père de Claus se rapprocha et se plaça derrière moi, tandis que j'entendais mon Oncle se lever brusquement et venir, en face, pareillement se mettre derrière Claus.

Sous ma paume, dans la douceur du tee-shirt l'épaule était fine et délicate, et je la sentais trembler légèrement. Je me penchai timidement, j'entrouvris la

bouche, il m'imita. Nos lèvres fraîches se rencontrèrent comme les pétales de deux fleurs.

Les mains du père de Claus se posèrent sur mes épaules et s'y crispèrent durement. « Vous vous mettez la langue, aussi, n'est-ce pas ?... Montrez-nous comment vous faites. »

Il fallut obéir. Je m'écartai à peine et je me mis à lécher doucement les lèvres de mon ami, les soulevant de la pointe. Les visages des deux hommes étaient juste à côté des nôtres et nous observaient avidement.

Les mains du médecin descendirent sur mes flancs en les palpant nerveusement. « Tu ne lui sucas pas la langue ? »

L'invite était claire. Je retournai dans la bouche de Claus chercher ce qu'il m'avança, puis je l'aspirai tendrement et le caressai longuement, en tournant autour avec mes lèvres, en le provoquant avec mon propre organe. Maintenant l'homme me tenait par les hanches. À certains mouvements involontaires de Claus, je devinais que mon Oncle devait lui aussi se frotter contre ses fesses.

« Bon, et ensuite vous vous masturbez, n'est-ce pas ? Caressez-vous la braguette. »

Sans cesser d'embrasser la bouche délicieuse de Claus, j'avançai la main en la retournant et la lui posai face sur le pubis. Sa jeune queue était déjà bien dure et formait une bosse très nette, et tandis que j'allais et venais sur elle, alternativement la pressant sous ma paume et la roulant entre mes doigts, elle se redressa rapidement, se retourna, et finit en pointant verticalement vers le ceinturon de cuir, identique à celui que je portais. Peu après je sentis la main de Claus venir timidement sur moi, et me rendre un service semblable qui me fut absolument délicieux. Ses doigts fins jouaient avec ma propre grosseur et faisaient remonter dans ma colonne vertébrale des frissons extraordinaires, gâchés cependant par la présence intrusive des deux hommes.

Celui qui était derrière moi m'avait repris les fesses à deux mains et les malaxait à présent brusquement, sans la moindre retenue. « J'ai pu observer, quand je vous ai surpris dans ta chambre, que tu aimais en tout cas mettre ta petite affaire dans la bouche de mon fils ! Mais, cette fois, c'est ton tour de nous montrer tes talents ! »

Et il pesa sur mes épaules. Je dus m'agenouiller devant Claus. J'avais très envie de prendre sa queue dans ma bouche, mais je n'arrivais pas à me libérer de l'inquiétude provoquée par cette situation singulière. Je repoussai le repli de sa braguette, trouvai la fermeture-éclair, et la fis descendre, non sans quelques difficultés dues à ma confusion. J'y glissai des doigts incertains, remontai sous le pantalon trouver l'élastique du slip, mais pour l'abaisser je dus m'y prendre à plusieurs fois. Mue par l'excitation que mes attouchements avaient achevé de lui communiquer, sa pine sortit comme un diabolotin devant mon nez, fine et dure, déjà brillante au bout des sécrétions qui avaient commencé d'en débonder.

Le père de Claus me caressa les cheveux, mais d'une façon vive, presque brutale, qui ne me rassura pas. « J'espère qu'au moins tu feras honneur à mon fils ! »

Je m'emparai de la délicieuse petite anguille, et je commençai par tirer légèrement la peau en arrière, dévoilant une fraction du jeune fruit rosé et la fente où perlait une goutte cristalline. J'avançai la langue et la lui pris, d'un frôlement. Je sentis Claus frémir de la tête aux pieds, tandis que les doigts de son père se crispaient sur mon crâne. Je revins le lécher plus nettement, à plusieurs reprises, puis j'embouchai le petit gland oblong. Resserrant les lèvres autour de son étranglement, je le comprimai dans ma bouche tout en continuant d'en solliciter la pointe. Claus gigota en poussant plusieurs cris, mais je pensais bien que je n'en étais pas seul la cause, que les mains de mon Oncle devaient toujours s'égarer sur son derrière... Tout en suçant le gardon qui frétillait sous mon palais, je renfonçai l'autre main dans la braguette, dans le slip abaissé, et j'attrapai les petites boules durcies qui se rétractèrent dès que je les frôlai, comme mues par un ressort.

Mais soudain le poing de l'homme se crispa dans mes cheveux, et brutalement il me poussa en avant, m'obligeant d'un coup à avaler le membre tendu entier et le faisant heurter le fond de ma gorge. Je l'entendis grogner : « Allons, petite fiotte, assez de préambules ! Fais donc ton travail de pédé ! »

Rudement, il me recula la tête pour me la renfoncer plus vivement encore, m'obligeant à traiter Claus comme un objet. J'entendis mon camarade pousser des cris aigus, et je devinai que mon Oncle s'excitait sur lui. La séance était en train de changer de nature...

Soudain le père de Claus me tira brutalement en arrière et me força à me remettre debout. Il me mit la main à l'entrejambe et le serra convulsivement dans ses doigts, à me faire crier. « Ça te fait bander, hein, petit cochon, de polluer mon fils ?!... Tu ne crois pas qu'en plus je vais te demander de le sodomiser ? Je me doute que tu aimerais bien lui baiser les fesses ! Mais viens plutôt par ici ! »

Il me bouscula et m'amena un pas plus loin, juste sous une suspension moderne, qui était formée de plusieurs barres d'aluminium perpendiculaires et qui pendait du plafond au bout de chaînettes. Il m'attrapa rudement les bras, les dressa au-dessus de ma tête, et m'enferma les poignets dans une paire de menottes.

« Tu connais cela, je pense ? Je les ai achetées ce matin même, sur les conseils de ton oncle. » Il passa la main sur mon tee-shirt rouge comme pour en ôter les plis. « C'est comme votre tenue : aussi une idée de ton oncle pour cette petite séance. »

Il m'attrapa par les cheveux et, me renversant brusquement la tête en arrière, il me dit, grinçant des dents : « Car si je reçois volontiers les leçons d'un homme de sa valeur, je n'en accepte pas d'un freluquet de ton âge ! » Il en écumait de colère.

Il me relâcha et s'écarta d'un pas. « Et, tu peux me croire, je vais tout de suite t'en faire perdre le goût ! Jusqu'à l'idée même de recommencer ! »

Il alla chercher près de l'entrée une mallette de cuir noir et, rapprochant de moi la table basse, il l'y déposa en l'ouvrant largement. Elle contenait tout ce que les médecins emportent avec eux en visite.

« Un instant, Helmfried. » Mon Oncle lâcha Claus qui resta, vacillant sur ses jambes, son tee-shirt froissé sur le ventre, le sexe sortant encore de son pantalon

entrouvert. « Mettons-nous d'abord à l'aise. Nous n'en serons que mieux pour travailler. »

Et il ôta sa veste. Après une brève hésitation, notre hôte en fit autant. Quelques instants plus tard, les deux hommes étaient entièrement nus. Je remarquai que si, sans surprise, le pieu de mon Oncle se redressait déjà lourdement, horizontal au bas de son ventre, le membre du médecin, bien que de taille plus raisonnable, se trouvait dans le même état. Je commençai de comprendre que le père de Claus, en rencontrant son voisin, avait découvert des penchants et des goûts qui dormaient en lui...

Il sortit de sa valise une paire de gants en latex très fins et il les enfila. Je ne savais ce qu'avaient de menaçant ces banals accessoires de médecine, mais ils produisirent sur moi un effet désastreux.

Il choisit dans sa panoplie un scalpel au manche rond et à la lame triangulaire. « Tu te demandes ce que je vais faire avec cela, n'est-ce pas ?... Sais-tu comme ces instruments coupent bien ? Regarde. »

Me bloquant la tête dans la main gauche, il eut un mouvement vif et adroit. Je n'avais presque rien senti, mais je reconnus tout à coup le goût du sang dans ma bouche. Il m'avait fait une petite incision dans la lèvre inférieure ! Je me mis à trembler de peur, comme s'il allait me lacérer, me taillader, me saigner à blanc.

« Tu as compris, maintenant ? Je vais *sérieusement* m'occuper de toi ! » Il rit nerveusement.

Puis il me caressa la joue avec la lame. Il me regardait avec des yeux de fou. L'acier descendit le long de mon menton, dans mon cou. Je sentais mon sang y battre, redoutant à chaque instant qu'il me piquât de nouveau.

Mon Oncle s'était rassis sur le canapé et il avait pris Claus sur les genoux. Je fus surpris de voir qu'il était occupé à l'embrasser énergiquement, ce qu'il n'avait jamais fait avec moi. Le jeune garçon semblait réduit à une mouche sucée par une gigantesque araignée. D'une certaine manière, cette vision me rassura un peu : le caractère sexuel de la séance la rendait moins sinistre.

Soudain, la lame appuya sur ma clavicule. Je sursautai, mais il n'avait entaillé que le tissu. Lentement, il fit de longues découpes verticales sur le devant du tee-shirt. Le regret de perdre un vêtement qui m'avait tant plu disparaissait sous la peur d'être blessé.

Il se glissa dans une des entailles et m'attrapa un tétin, qu'il tourna entre ses doigts couverts du fin caoutchouc pour les faire saillir. Je ne pus m'empêcher de frissonner.

« Mmh... On voit bien que tu es une vraie petite pédale : tu es très sensible des seins. Nous allons nous en occuper. »

Il tournicota le second pour le mettre dans le même état, puis il choisit dans sa trousse deux aiguilles d'acupuncture, plus fines qu'une aiguille à coudre, mais plus longues, montées au bout d'un petit manche cuivré. Il me tira le bout de sein pour l'écarter de ma poitrine et le transperça d'un coup. Je poussai un cri de frayeur. Mon autre tétin subit le même sort. La douleur était vive, mais par-dessus tout cette perforation de mon corps m'affolait.

Mon Oncle attrapa par le bas le tee-shirt de Claus et le lui retourna comme une chaussette. Un moment ses mains puissantes s'attardèrent sur le buste fragile, le malaxant comme pour le façonner, lui pressant les seins sous les pouces, lui écrasant les épaules dans ses paumes, lui serrant le cou comme s'il allait l'étrangler.

Mais j'en détournai bientôt mon attention en voyant le père de Claus prendre dans la mallette un abaisse-langue et un petit tuyau souple en plastique transparent, bleuté, d'un centimètre de diamètre.

« Ouvre la bouche. »

Inquiet, j'entrouvris les lèvres. Il me glissa le bâtonnet entre les dents et, m'appuyant sur la langue, il me contraignit à écarter la mâchoire. Il introduisit l'extrémité du tuyau qui buta bientôt contre ma gorge, il força, je fus agité de hoquets à craindre de rendre, mais il parvint à me l'enfoncer profondément dans le pharynx, jusqu'au début de l'œsophage ! Je repris difficilement ma respiration, congestionné par ce corps étranger qui m'irritait.

Il me tapota la joue familièrement. « Ce n'est pas très confortable, n'est-ce pas ?... Et ça ne va pas s'arranger ! »

Il sortit un garrot, une simple bande de caoutchouc. Il le plia en double, m'en entourait le cou, et en fit passer les extrémités dans la boucle. Il me l'ajusta sous le menton, puis il en prit les deux bouts et les tira en les écartant. Aussitôt j'étouffai par le double effet du garrot et du tube. Les bras retenus en l'air, je gigotais comme un pendu au bout de sa corde. Il grimaçait devant moi avec une satisfaction odieuse. Je ne voyais plus mon Oncle, je ne savais plus s'il s'inquiétait de moi. Petit à petit, un voile gris me tomba sur les yeux, des points lumineux clignotèrent, des picotements me vinrent au bout des mains, des pieds. Une bouffée de chaleur m'envahit, la sueur couvrit tout mon corps, des douleurs me contractèrent le ventre, je fus agité de convulsions spasmodiques. En même temps, j'avais la sensation de planer, des images érotiques se bousculèrent, je me rendis compte que je bandais. Puis le vertige me prit, je sentais le malaise arriver, une grande faiblesse, j'étais en train de perdre connaissance, je pensais que j'allais mourir. Mes jambes se dérobaient sous moi, je restai suspendu par les poignets.

Soudain, mon bourreau relâcha sa pression et arracha le tuyau. J'inspirai comme un noyé. J'éruçtai de la bile au travers de ma gorge brûlée, je tournaillais au bout des menottes en cherchant à reprendre pied tandis que des vagues rouges me montaient aux yeux.

Il m'attrapa par les cheveux, au-dessus du front, et me redressa la tête : « Alors ? As-tu toujours envie de me fouetter, petite ordure ? » J'étais hors d'état de lui répondre.

Il m'obligea de me remettre sur mes jambes. Avec une sorte de rage, il finit de déchirer mon tee-shirt par-devant ce qui bouscula les pointes que j'avais en travers des tétins. La vivacité de la douleur acheva de me faire revenir à moi. En deux coups de scalpel, il coupa les manches de mon vêtement au-dessus des épaules, et ce qui restait du beau tee-shirt rouge glissa sur le plancher.

Je risquai un œil vers mon Oncle : il avait fait tomber Claus de ses genoux, et il l'avait agenouillé entre ses cuisses. Lui tenant le visage entre ses deux mains puissantes, il parcourait avec l'extrémité de son gland rubicond les lèvres frémissantes du jeune garçon qui grimaçait de dégoût. Puis il le força d'ouvrir la bouche. Mais le membre était si imposant que Claus ne pût en prendre avec difficulté que le bout.

Mon attention revint au médecin qui avait tiré de sa mallette un tube métallique bleu, gros comme un manche de tournevis, terminé par un conduit plus fin, en acier brossé. Il poussa un bouton, j'entendis un sifflement, et, ayant présenté son briquet allumé devant l'embouchure, une flamme brillante en sortit. Il avait allumé un mini-chalumeau !

« Voilà, mon petit Lukas, avec quoi je vais te faire chanter. Tu sais à quelle température se trouve le cœur de cette flamme ?... 1300 degrés ! »

Il l'avança vers mon visage. Je me mis à transpirer, incrédule.

« Je vais commencer par te cautériser cette petite coupure de rien du tout que je t'ai faite tout à l'heure... »

Affolé, je vis la flamme s'approcher de ma bouche, je m'écartai autant que je le pus, mais il me suivit, il m'attrapa par la nuque pour m'immobiliser, je sentis la chaleur. Désespéré je jetai un coup d'œil vers mon Oncle, mais il était trop occupé avec Claus pour m'accorder quelque attention.

Au moment où il allait véritablement me brûler la lèvre, il recula. « Non, c'est inutile, c'est déjà cicatrisé... Tiens, plutôt le lobe de l'oreille. Tu n'en as pas besoin, n'est-ce pas, ça ne sert à rien... »

Sans que sa main nerveuse ne me lâchât la nuque, il m'inclina la tête, je sentis la chaleur passer le long de ma joue, s'approcher de mon oreille, et le sifflement du gaz s'amplifia.

Soudain, il y eut un bref grésillement, et une odeur de brûlé me piqua le nez. « Oh ! j'ai roussi une mèche de tes cheveux ! Je suis maladroit... »

Il me redressa la tête et me passa lentement la flamme devant les yeux. « Regarde comme elle est claire ! Tu as de très beaux iris, aussi. D'un bleu de glace ! Tu ne veux pas que je les réchauffe ? »

Il approcha la flamme de mon œil à m'en brouiller la vision. Je me demandais s'il devenait fou. Je voyais bien qu'il n'aboutissait pas ses menaces, mais je craignais à tout instant qu'il ne fît un geste fatal. Et mon Oncle qui continuait à m'ignorer, trop occupé à chercher par tous les moyens à s'enfoncer plus avant dans la petite bouche de Claus !

Lentement, le père de Claus abaissa cette flamme funeste. Il suivit mon nez, passa tout près de mes lèvres tremblantes, contourna mon menton et longea mon cou. Je respirai un peu quand elle fut à la hauteur de ma poitrine, mais je restais contracté, sur la défensive, dans l'attente d'une douleur terrible.

Puis je vis que le médecin ajustait avec une molette la flamme jusqu'à la faire fine et étroite comme un dard. Il la dirigea ensuite, en la tenant verticalement, avec précision sur le petit manche d'une des aiguilles plantées dans mes té-

tins. Je sentis d'abord la chaleur contre ma peau, mais elle se concentra très vite dans l'acier, et soudain une brûlure intense me traversa la poitrine. Je hurlai de douleur et de peur, et je me reculai autant que je pus.

Il me regarda dans les yeux : « Reviens. Et ne bouge plus. Sinon je te carbonise ta petite bite. » Et mettant sa menace à exécution, il dirigea le chalumeau sur ma braguette, la parcourant de haut en bas.

Je le suppliai : « Non ! non, arrêtez... »

La chaleur commençait de traverser le tissu du jean, tandis qu'une odeur de brûlé me montait aux narines.

Quand une légère fumée grisâtre me passa devant les yeux, il abaissa la flamme. « Reviens. Et ne bouge plus. »

Haletant, je fis timidement un pas pour me remettre à l'aplomb de la suspension. Et, posément, il se mit à chauffer l'autre aiguille. Très vite, la douleur recommença de me vriller la poitrine et je gémissais en tordant la tête en arrière, en me contractant pour ne pas céder au réflexe de me reculer.

Enfin, il éteignit son engin. J'étais pantelant.

« Bon. On va s'occuper de tes petites choses, à présent. »

Il dégrafa mon ceinturon, et je sentis que le père de Claus devenait plus tendu, comme si le sens sexuel de ce qu'il faisait commençait à l'émouvoir.

Il défît le bouton à ma taille, et il abaissa sèchement ma fermeture-éclair. « Montre-nous un peu ça. »

Il écarta le pantalon commodément, comme il aurait préparé un patient avant de l'opérer. Puis il me mit la main au slip. « Voici en réalité où se trouve ton cerveau, petite tafirole ! »

Mais la dernière épreuve m'avait fait complètement débander, et ses doigts s'enfoncèrent dans le coton en ne malaxant que des organes mous, qui se tordaient sous sa prise brutale. Néanmoins, je sentis que cette palpation douloureuse faisait revenir mon sang.

« Allez, tu vas être content, je vais te réveiller tout cela. »

Il se plaça derrière moi et abaissa mon jean sous le derrière. D'un coup, mon slip suivit.

« Voici plusieurs jours que tu n'as plus été puni, dirait-on ? » Il me passa les mains sur mes fesses, étonné qu'elles ne fussent pas marquées.

Mon Oncle intervint : « Je regroupe les punitions le samedi. Il sera fouetté ce soir.

– Ah ?... Personnellement, je corrige Claus tous les jours. »

Il vint contre mon dos, m'entoura le ventre dans son bras gauche pour me maintenir, puis, ayant achevé de repousser mon slip sur mes cuisses, il enferma tout mon petit paquet dans son poing. « Une petite branlette, ça devrait te plaire, non ? »

Il malaxa mes organes ensemble, comme pour les réveiller, et effectivement une certaine consistance ne tarda pas à revenir dans ma jeune queue. Il l'enferma

dans ses doigts, et commença alors une masturbation en règle, rapide et sans nuance, mais qui cependant produisit son effet.

« Regarde comme tu viens bien dans la main d'un monsieur ! C'est ça qu'il te faut, hein, sacré bougre ! »

La friction se poursuivant activement, mon pénis acheva de s'étendre, mon gland de gonfler, écartant son petit capuchon, et le médecin finit de le retourner, entre le pouce et l'index, tout en continuant son traitement.

Je commençais à craindre de me faire surprendre et de jaillir sans pouvoir me retenir, quand il s'interrompit soudain. Aussitôt, il entourra la racine de ma queue avec son garrot, il le serra étroitement, et il l'assujettit d'un nœud. Je poussai un gémissement de surprise, ahuri de me sentir pris dans ce piège.

Il me contourna et me contempla de face : « Voilà. Comme ça, je vais pouvoir bien m'occuper d'elle. »

Il tira le pouf et s'assit en face de moi : son visage était juste à la hauteur de mon organe gonflé. Il l'enferma soigneusement dans la main gauche, sortit une fine tige métallique de sa mallette, et la présenta devant la petite fente de mon gland.

En comprenant ce qu'il allait faire, je fus pris d'une peur panique, et tout mon estomac se contracta d'appréhension. Je gémis en le suppliant : « Non... je vous en prie... pas ça... » Au-delà de la douleur probable, la seule idée de me faire enfiler le membre m'était insupportable.

Mais il continua imperturbablement. « Ne t'inquiète pas, ce n'est rien... Sur-tout, ne bouge pas, ou je pourrais te blesser ! »

Et, à cet instant, je sentis le métal froid écarter mes minuscules lèvres et s'enfoncer dans le fin conduit à l'intérieur de ma verge, repoussant mes muqueuses à mesure. Je poussai un long gémissement, absolument paniqué à l'idée de ce qui m'arrivait.

« Allons, allons, un grand garçon comme toi, qui veut faire le maître-fouettard et dominer le monde, tu ne vas pas pleurer pour si peu ? »

Je me mordis les lèvres et tentai de rester aussi immobile que possible, chaque oscillation de ma queue me faisant craindre d'être perforé.

Mais soudain, je tressaillis au bruit du gaz qui se rallumait. Horrifié, je le vis présenter la flamme sous la portion de la tige qui dépassait de mon membre ! Il me retenait par le sexe, et je n'osais pas bouger d'un pouce. En quelques secondes, la chaleur se propagea le long du métal, et entra en moi. Bientôt, elle augmenta à en devenir insupportable, se transforma en une véritable brûlure. Je hurlai : « Non ! Arrêtez !... »

Le père de Claus me regarda avec désapprobation. « Tss-tss, je te trouve bien délicat... »

Mais il éteignit le chalumeau. La température baissa assez rapidement, et je respirai un peu. Je me rendis compte que mes yeux étaient pleins de larmes – comme un petit enfant, j'avais été pris d'une peur terrible –, mais je continuais de haleter, tous les muscles crispés, car cette horrible tige était toujours en moi.

Je regardai mon Oncle sur le canapé : il avait relevé Claus et il était occupé à le débarrasser de son pantalon. Ses grosses mains lui chiffonnèrent la culotte sur les cuisses et la firent glisser à la suite. Puis il le saisit à bras-le-corps, le souleva face à lui comme un fétu, et présenta la fourche des jambes minces au-dessus de sa tour de granit. Il le déposa sur son gland monstrueux, qui évidemment n'entra pas dans un conduit aussi peu formé. Mais mon Oncle agrippa le garçon par les hanches, et, d'une secousse, il l'embrocha. Claus poussa un hurlement déchirant en se tordant comme un ver qu'on enfle sur un hameçon. Mon Oncle lui appuya sur les épaules pour le pénétrer plus profondément encore. Il le mit alors en mouvement, le soulevant et le rabaissant rythmiquement, et Claus hurlait tout autant à l'aller qu'au retour.

Le père de Claus regardait aussi le spectacle de l'initiation de son fils avec des yeux hallucinés, mais il s'en arracha. « Bon, ça suffit. »

Je respirai, n'osant pas présumer que mon propre calvaire était terminé. Il me retira la tige sans prendre de précaution, et mon petit canal fut brûlé par la friction. Je poussai un hurlement, mais je me sentis soulagé, au point que je m'aperçus à peine qu'il m'ôtait les aiguilles des tétins. Il libéra enfin mes poignets.

Tandis que je frottais mes bras ankylosés, il me dit soudain : « Au tour de ton petit cul, maintenant. »

Il me dévisageait, goguenard en observant ma mine désappointée. Il acheva de baisser mon pantalon et me le retira. Il abaissa mon slip sur mes jambes, avec une précision toute professionnelle, et je fus entièrement nu – comme lui. Il me fit avancer et me plaça derrière le fauteuil.

Mon Oncle avait retourné Claus, et il l'empalait maintenant de dos. Il le masturbait tout en lui pinçant douloureusement les testicules, ce qui le faisait bondir en l'air, mais ensuite il le rabattait en lui appuyant sur les cuisses, et le garçon hurlait de plus belle !

Le père de Claus me poussa en avant pour me courber sur le dossier jusqu'à avoir le nez dans les coussins. « Écarte bien les jambes, mon garçon. »

Je l'entendis s'installer confortablement, approchant la table basse, poussant le pouf pour s'y asseoir. Puis il s'empara de mes fesses dans mes mains gantées, les écarta, et je sentis ses pouces tirer de part et d'autre pour ouvrir mon sphincter.

« Détends-toi bien, Lukas, fais-toi souple, ce sera plus facile pour tout le monde. »

Soudain, un objet froid, métallique, de forte taille, pointa au creux de mon anus à peine entrouvert. « Je ne t'ai pas mis de vaseline, naturellement, un petit professionnel comme toi n'en a pas besoin... »

Et d'un coup, il me perfora. L'objet m'écartela et s'enfonça profondément en moi. Je hurlai. J'avais beau être régulièrement violé par l'organe fantastique de mon Oncle, je ne m'y étais jamais habitué, et l'artifice qu'on employait là n'avait rien à envier à sa nature.

Je n'étais plus retenu, je tentai de me relever, mais il m'en dissuada par une vive claque sur les fesses. « Reste tranquille ! Je t'ai fait l'honneur de te détacher, montre-t-en digne ! »

Il s'affaira sur l'appareil qu'il m'avait enfilé, comme s'il était en train de tourner une vis. Le résultat fut en tout cas que je le sentis augmenter lentement de volume et m'écarteler de plus en plus ! L'effroi me reprit : quand allait-il s'arrêter ? La douleur devenait intolérable. Ne finirait-il pas par me faire exploser le derrière ? Je recommençai de me tortiller sur le fauteuil. Je ne pouvais pas le laisser faire, la torture était aussi insupportable qu'une terrible envie d'aller aux toilettes, il fallait me redresser. Mais à cet instant, je sentis les deux grosses pattes de mon Oncle s'abattre sur mes épaules et m'immobiliser.

Le développement de la mécanique dans mon derrière s'arrêta enfin. Mon sphincter était écartelé, comprimé comme par la trompe d'un éléphant, et je pensais qu'il ne se refermerait plus.

Mais soudain la sueur me revint au front : j'avais entendu le gaz siffler, la petite détonation de l'allumage, le chuintement continu qui suivait. « Ne bouge sur-tout pas, mon petit Lukas, ceci doit être très précis... »

Je ne risquais pas de broncher, maintenu comme je l'étais dans le double étau qu'étaient les poignes de mon Oncle. Pendant quelques secondes, je ne sentis rien. Puis le métal qui était en moi devint tiède, et ensuite tout à fait chaud ; je devinais comme un souffle qui entraît dans mon corps, et cet air était chaud lui aussi, très chaud, de plus en plus chaud ! Je poussai un grognement d'effroi. Je ne comprenais pas exactement ce qu'il me faisait, mais à l'évidence il me chauffait ce qu'il m'avait enfilé dans le derrière avec son chalumeau, dont les gaz me rentraient dans le rectum. Un feu d'enfer pénétrait mes viscères ! Je me mis à me tortiller en tous sens, et certainement la force de mon Oncle ne fut pas de trop pour m'empêcher de me décoller de ce fauteuil diabolique ! J'avais l'impression de recevoir une forge en moi, qu'on me brasait les intestins, et la souffrance le disputait à l'épouvante. Au paroxysme de ce que je pouvais supporter, je m'évanouis.

*

Quand je revins à moi, j'étais allongé sur le canapé. Je me sentais très faible, mais j'avais tout de même récupéré un peu mes esprits. Comme tout le monde dans le salon, j'étais toujours nu. Mon Oncle discutait avec le père de Claus, nonchalamment assis à la table à manger. Claus était recroquevillé dans le fauteuil en face de moi et ne bougeait pas. Il paraissait épuisé, et ses beaux yeux aux longs cils étaient cernés de noir.

Quand il me vit éveillé, le père de Claus vint s'asseoir sur le bord du canapé à mon côté. « Alors Lukas ? Ça va mieux ? »

Quoique je fusse tout à fait convaincu que sa commisération n'était qu'une façon de me ridiculiser un peu plus, je ne pus m'empêcher d'en être rasséréné, et je hochai la tête faiblement.

« Très bien. Car il y a une chose que ton oncle m'a dit ne pas connaître et que je veux lui faire goûter. »

Il sortit de sa trousse une seringue qu'il avait préparée. « Donne-moi ton bras. »

Il le déploya, en examina le pli, et le tapota pour en faire saillir les veines. Il chercha la plus belle, puis il présenta l'aiguille d'acier brillant. D'un geste vif et habile, il la planta dans ma peau. Épuisé comme je l'étais, la piqûre me parut plus faible que celle d'un moustique ; mais en voyant mon sang couler dans le tube transparent et le remplir d'un beau rouge intense, le même rouge que celui du tee-shirt qui gisait encore par terre, en lambeaux, je me sentis pris d'une nouvelle faiblesse.

Quand le tube à prélèvement fut plein, le père de Claus le détacha et en mit un vide à la place. Pendant que le second se remplissait, il alla porter le premier à mon Oncle. « Goûtez cela ! Il est encore tiède... »

Avec effarement, je vis mon Oncle porter le tube à ses lèvres comme un verre de liqueur, et le boire avec un contentement évident.

« Délicieux !

– Je vais vous faire comparer avec celui de Claus. »

Le médecin prit une seconde seringue, vint se pencher sur son fils en lui prenant le bras, et bientôt il l'eut vampirisé de la même façon.

Les deux hommes burent ainsi notre sang à plusieurs reprises, religieusement, argumentant et faisant divers commentaires, tout à fait comme d'un alcool qu'on prend à la fin d'un bon repas. Et ils s'en grisaient, nus, bandant comme des chiens.

*

En fin d'après-midi, mon Oncle se leva, repu de sexe et de sang. « Mon cher Helmfried, il nous faut rentrer à présent. Le samedi est le soir où j'administre la punition hebdomadaire de Lukas. »

Le père de Claus suggéra alors : « Cela vous importunerait-il si je vous accompagnais avec mon fils ? J'aimerais qu'il assiste à une de vos séances. »

Mon Oncle hocha la tête : « Le mieux serait qu'il y participe...

– Je n'osais vous le demander...

– Très bien. Vous pourrez ainsi prendre modèle sur ma cave pour aménager la vôtre. »

Chacun se rhabilla. Je restai torse nu, car mon tee-shirt était hors d'usage, mais dans la Mercedes, où nous montâmes tous les quatre, les vitres fumées dissimulaient cette nudité incongrue aux yeux des curieux que nous aurions pu croiser.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes dans cette villa où j'étais arrivé deux années plus tôt. Fritz nous accueillit, et nous descendîmes directement à la cave. Mon Oncle nous conduisait et ouvrait les portes, et Fritz fermait la marche. Les tubes au néon clignotèrent de nouveau en grésillant. Non loin, le

moteur de la chambre froide grondait, donnant à plein pour lutter contre la chaleur.

Le valet fut chargé de nous déshabiller, et je dus encore une fois subir ses mains libidineuses tandis qu'il dégrafait mon ceinturon, déboutonnait et ouvrait mon pantalon, baissait mon slip, avant de m'en débarrasser. Quand bien même étais-je déjà torse nu, il trouva encore des prétextes pour me glisser des doigts dans le cou, dans le dos, et me prendre le bras avec des gestes caressants. Il voulut m'enfiler ma culotte de punition, mais un signe de mon Oncle l'arrêta ; je restai entièrement nu.

Je remarquai que, lorsqu'il s'approcha ensuite de Claus, son regard luisait d'un éclat plus ardent : même s'il gardait certainement un souvenir aigu de l'orgie que nous avions partagée un mois plus tôt, le jeune garçon restait neuf à ses yeux, une proie toute fraîche, tendre, et qu'il n'avait pas encore violée ! Il lui passa la main sur les cheveux courts de sa nuque avec la tendresse la plus impudique, et lui dit en minaudant : « Je vais devoir vous déshabiller, mon petit jeune homme... »

Il lui tira le tee-shirt hors du jean et le lui roula sur le buste en le lui remon- tant, puis il le lui retira par la tête. Les deux hommes étaient de leur côté à se mettre à l'aise, ôtant leur veste et repliant leurs manches, et Fritz en profita pour affliger le jeune garçon de quelques mignardises, lui prenant le visage, lui pas- sant son pouce gras sur la joue, déposant sa main sans forme sur l'épaule fine et délicate. Claus se laissait faire, n'osant protester. « Venez donc par ici que je vous déculotte... »

Il dégrafa le ceinturon et, avec des mines lascives, sa grosse bouche lippue béant de désir, il défit le bouton de la taille. Il mima de chercher la tirette, pré- texte pour farfouiller dans la braguette du jeune garçon : « Ah ! ça ! où se cache- t-elle, celle-ci ?... »

Quand il l'eut baissée, il écarta le pantalon, mit un genou au sol pour le faire descendre avec application, et ses mains en profitaient, revenant sans cesse sur les cuisses, sur les mollets, où elles coulaient comme un beurre amolli oublié dans une assiette. Puis il demanda au garçon de lever un pied après l'autre pour le débarrasser. Enfin, il remonta sur le petit slip blanc. Je voyais bien qu'il ne parvenait pas à le lui ôter, il en retardait le moment, il glissait le bout de ses doigts sous le bord de l'élastique, tout le tour, il allait et venait en le dégageant à peine, le frôlant, tout en lui débitant plein de niaiseries pour le distraire. Il lui prenait les hanches dans ses paumes, il lui enveloppait les cuisses, tournant sur la jambe et remontant sur les fesses, puis il revenait par-devant et son pouce, comme par inadvertance butait sur le joli renflement qui soulevait le coton. Enfin ses doigts se crispèrent dans la petite culotte et, à regret, la descendirent lente- ment, dévoilant les jeunes organes, comme on abaisse un drap pour révéler une œuvre nouvelle. Un bref instant, ses prunelles flamboyèrent de concupiscence, mais les hommes s'approchant, il dut rapidement chiffonner le vêtement et le lui retirer.

Sur l'ordre de mon Oncle, je dus m'allonger sur l'estrade, et il se chargea lui-même de m'attacher les chevilles aux menottes des deux bouts du trapèze. Puis il me hissa jusqu'à ce que, pendu par les pieds, mes mains frôlassent le sol, lesquelles il enchaîna à un anneau scellé par terre. Il amena ensuite Claus face contre moi, et avec d'autres menottes il assujettit au même barreau ses bras rassemblés en l'air, avant de lui écarter les jambes et de lui attacher les chevilles à deux autres anneaux, de part et d'autre du mien. Nous étions donc tous les deux, tête-bêche, mes bras entre les jambes de Claus, et les siens entre les miennes, formant deux Y croisés. Je sentais sa poitrine contre mon ventre, et le sien sur la mienne, et son sexe était devant ma bouche, de même que son visage se trouvait dans la fourche de mes cuisses.

Puis la voix de mon Oncle tonna : « Sucez-vous, les garçons !... Ce soir est un jour spécial, vous ne recevrez pas le compte précis que vous avez mérité, mais vous serez fouettés à notre gré, à satiété ! »

Je n'attendis pas qu'on me le dît deux fois, et je pris la jeune queue de Claus dans ma bouche, qui se redressa aussitôt, comme un fin poisson qui cherche la rivière. J'avalai son petit organe délicieux, ce qui me fit bander immédiatement, et l'instant d'après, je le sentis bouger la tête pour s'ajuster sur moi et me prendre de la même façon.

Cependant le son d'un long fouet, que mon Oncle fit claquer en se plaçant devant moi, rafraîchit mon ardeur. Dès le premier coup, je hurlai ! Mais j'entendis Claus pousser en même temps un cri encore plus aigu. Et je compris que la lanière, après m'avoir frappé le dos, s'était enroulée autour de nos corps accouplés, et sa mèche avait mordu le flanc de mon camarade ! Les coups nous enveloppèrent ainsi, une fois me brûlant les épaules et claquant sur les fesses de Claus, une fois sur le haut de son dos et me cinglant les cuisses, parfois nous serrant tous les deux en travers des reins.

Cette situation dut singulièrement échauffer mon Oncle car, lorsqu'il nous détacha, il fallut nous remonter au salon où nous fûmes étendus, Claus sur le canapé, moi sur une méridienne, pour nous remettre de l'affreux traitement que nous avions subi.

Mais un moment plus tard, comme les deux hommes avaient disparu – je soupçonnai mon Oncle d'avoir emmené le père de Claus dans le petit boudoir pour se satisfaire après l'excitation que cette séance lui avait procurée –, je me relevai péniblement et vins m'allonger auprès de Claus. Il m'accueillit en m'ouvrant les bras, et nous nous embrassâmes longuement, partageant des langues que nous nous enfoncions profondément. Malgré la terrible souffrance qui nous brûlait encore, comme mues par commun accord, je sentis nos jeunes queues se redresser, se croiser, et frétiller l'une contre l'autre, heureuses de se retrouver.

TABLE

Préface	2
FOUET ET FESSÉE	4
Avertissement	5
Journal	6
LES GARÇONS DOIVENT ÊTRE DRESSÉS !	27
I	28
II	41
III	47
IV	58
V	70